





HEC MONTRÉAL

**Être humain, envers et contre tous**

par

**Philippe Angers-Trottier**

**Sciences de la gestion**

**(Option gestion de l'innovation sociale)**

*Mémoire présenté en vue de l'obtention  
du grade de maîtrise ès sciences en gestion  
(M. Sc.)*

Juillet 2019

© Philippe Angers-Trottier, 2019



## **Reconnaissance territoriale**

Nous souhaitons reconnaître que cette recherche s'est déroulée en territoire autochtone, lequel n'a jamais été cédé. Nous reconnaissons la nation Kanien'kehá: ka comme gardienne des terres et des eaux sur lesquelles nous nous sommes réunis pour réaliser notre recherche. Tiohtiá:ke / Montréal est historiquement connu comme un lieu de rassemblement pour de nombreuses Premières Nations, et aujourd'hui, une population autochtone diversifiée, ainsi que d'autres peuples, y résident. C'est dans le respect des liens avec le passé, le présent et l'avenir que nous reconnaissons les relations continues entre les Peuples Autochtones et autres personnes de la communauté montréalaise, dont la relation qui est à la base de ce mémoire de maîtrise.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Cet énoncé de reconnaissance territoriale est une adaptation de celui qui a été développé par le Groupe directeur sur les directions autochtones de l'Université Concordia et adopté le 16 février 2017. Source : <https://www.concordia.ca/about/indigenous/reconnaissance-territoriale.html>



## Résumé

Dans ce mémoire, nous avons fait le pari d'articuler le témoignage direct d'une personne socialement marginalisée et l'analyse des stratégies qu'elle a mobilisées pour affronter les processus sociaux déshumanisants auxquels elle a fait face. Au regard du récit de vie du participant à cette recherche, nous nous sommes posé la question de recherche suivante : « Comment reconquérir son humanité lorsqu'on vous la refuse ? »

Pour donner une intelligibilité sociologique à ce récit de vie, nous avons mobilisé le concept de stigmaté tel qu'introduit par Erving Goffman (1963). Partageant la posture interactionniste de ce sociologue, nous avons observé que le participant à la recherche n'était pas resté passif face à la stigmatisation et à la déshumanisation dont il faisait l'objet. Au contraire, nous avons démontré qu'il avait déployé, en contexte d'interaction, différentes stratégies de gestion et d'inversion des stigmatés, les principaux objets d'analyse de notre recherche.

Mots-clés : stigmaté, stigmatisation, déshumanisation, récit de vie, histoire de vie, approche biographique.



## Table des matières

<i>Reconnaissance territoriale</i> .....	V
<i>Résumé</i> .....	VII
<i>Table des matières</i> .....	IX
<i>Remerciements</i> .....	XI
<b>Chapitre I : Genèse d'un projet de recherche</b> .....	<b>13</b>
<b>Récit de vie et al.</b> .....	<b>14</b>
<b>L'entretien narratif</b> .....	<b>15</b>
L'argument épistémologique.....	15
L'argument éthique et politique .....	15
L'argument méthodologique .....	16
<b>La collecte et le traitement du récit</b> .....	<b>16</b>
Ouverture de terrain.....	17
Prise de rendez-vous.....	17
Préparation du premier entretien .....	19
Conduite de l'entretien .....	19
Retranscription et « polissage » du récit.....	21
<b>Chapitre II : Thomas Morin</b> .....	<b>25</b>
Les Éboulements .....	26
Beauport .....	47
Québec.....	53
Golden .....	56
Québec (bis) .....	58
Iqaluit.....	61
Lac Rapide.....	63
Ottawa .....	64
Gatineau.....	67
Penticton .....	68
Gatineau (bis).....	72
Ottawa (bis).....	78
Maniwaki.....	81
Ottawa (ter).....	83
Québec (ter).....	89
Saint-Urbain .....	91
Québec (quater).....	93
Scott-Jonction.....	97
Montréal .....	99
Île Victoria.....	109
Montréal (bis).....	113
Saint-Guillaume.....	116
Montréal (ter) .....	125
<b>Chapitre III : L'histoire de Thomas, c'est l'histoire de quoi ?</b> .....	<b>155</b>
<b>En quête d'un cadre théorique</b> .....	<b>155</b>
<b>Stigmatisation et gestion du stigmat</b> .....	<b>159</b>
Gérer le stigmat : stratégies intragroupes .....	162

Gérer le stigmaté : stratégies extragroupes.....	165
Inversion du stigmaté .....	168
<b>Chapitre IV : Conclusion.....</b>	<b>175</b>
Apports de la recherche.....	176
Limites et avenues de recherche.....	177
<b>Bibliographie .....</b>	<b>183</b>

## Remerciements

Étaler au grand jour sa vie, ses émotions, ses regrets et ses souffrances relève d'un processus qui engage davantage le sujet principal du récit de vie que le chercheur. Je souhaite donc remercier, d'abord et avant tout, le protagoniste de ce récit. Merci pour ton immense générosité, merci de ton temps et de ta patience. Je sais que tout ça a pris plus de temps que prévu, mais on y est arrivé. Merci pour ton amitié. Je te suis éternellement reconnaissant.

Merci à Caroline, ma conjointe, qui m'a soutenu et m'a encouragé toutes ces années. Merci des sacrifices que tu as faits pour m'aider dans ma rédaction, une contribution qui passe trop souvent dans l'ombre, en particulier lorsqu'on a un enfant. D'ailleurs, merci à toi aussi Lucien ! Tu ne le sais pas encore, mais vouloir passer plus de temps avec toi a été ma principale motivation à finir ce mémoire.

Merci à Yves-Marie, mon directeur de recherche. Merci pour ces énormes questions qui m'ont donné tant de fil à retordre, mais qui ont considérablement enrichi le contenu de ce mémoire et qui m'ont fait grandir en tant que chercheur. Merci de votre temps, de votre confiance en moi et en mes capacités, et merci d'avoir partagé vos connaissances et votre intelligence. Vous avez été, et demeurez, un mentor exceptionnel. J'espère que nous aurons de nouveau la chance d'apprendre et de travailler ensemble.

Merci à mes sœurs et à mes parents qui ont cru en moi et qui ne m'ont jamais dit que c'était long, quatre ans, pour finir une maîtrise.

Merci à l'équipe du Centre d'histoire orale et de récits numérisés (CHORN) de l'Université Concordia pour leur accueil, leur soutien et leur indulgence.

Merci au Centre de recherche sur les innovations sociales, à HEC Montréal et à l'équipe Leblanc Martineau St-Hilaire — Valeurs mobilières Desjardins pour leur soutien financier.



## **Chapitre I : Genèse d'un projet de recherche**

En avril 2016, une offre de projet supervisé intitulée *Tom l'Indien* atterrissait dans notre boîte de courriel. L'offre consistait à offrir un accompagnement à un dénommé Thomas dans la conception et le lancement de son projet d'entreprise, lequel visait à aider des itinérants à se sortir de la rue en les transformant en « hommes sandwich » modernes équipés d'une tablette numérique.

À priori, nous étions peu interpellés par l'offre de projet qui nous était présentée. Nous n'affectionnions pas particulièrement l'idée d'entrepreneuriat dont il était question, pas plus que celle de faire de l'accompagnement. Toutefois, un court passage de l'offre de projet supervisé a capté notre attention :

Tom est un type assez remarquable, ne serait-ce que parce qu'il a survécu à un début de vie abominable et qu'il a une énergie phénoménale. Il s'exprime par ailleurs très bien et pose un regard très lucide sur notre monde.

(Yves-Marie Abraham, communication personnelle, 18 avril 2016)

À l'instar de celui qui allait devenir notre directeur de recherche, nous étions à priori peu séduits par le concept, mais beaucoup par le concepteur. Son histoire et sa personne nous semblaient en effet assez singulières, et semblaient offrir un potentiel de recherche riche et unique. Cet intérêt trahissait de toute évidence un postulat de recherche important, soit que l'étude détaillée d'un seul cas peut nous renseigner sur des phénomènes sociaux plus larges.

Aussi, quelques semaines plus tard, nous rencontrions notre directeur afin de discuter des possibilités de recherche alternatives liées à cette offre de projet. Pendant cette rencontre, notre directeur a confirmé notre suspicion : l'histoire de Tom était en effet assez particulière, elle présentait des occasions de recherche originales, et elle méritait sans aucun doute d'être connue et racontée.

Faire état d'une vie dans le cadre d'une recherche universitaire, qui plus est de celle d'un individu en marge de la société, n'est cependant pas une mince affaire. Il nous fallait en

effet trouver une méthode qui conjuguerait respect du vécu du participant et rigueur scientifique. Or, après discussion et brève recherche exploratoire, celle du récit de vie nous est apparue tout à fait à propos pour respecter ces exigences éthiques et académiques.

### **Récit de vie *et al.***

Développée par l'enquête de Thomas et Znaiecki (1918) sur les immigrants polonais et leurs familles aux États-Unis, l'approche du récit de vie a été initiée, en sociologie, par les disciples de l'École de Chicago dans les années 1920 (Chapoulie, 2001). Suivant la posture de l'École, le récit de vie permettait de s'intéresser aux mutations dans la société à partir du point de vue d'un ou de plusieurs sujets, considérés ici comme acteurs centraux de la compréhension de la société (Bernard, Demba et Gbetnkom, 2016).

Mise de côté au profit d'approches issues de la sociologie américaine prétendument scientifique, comme le *survey research* ou le fonctionnalisme parsonien (Bertaux, 1980: 199), elle est réapparue en France au cours des années 1970, principalement à travers les travaux de Bertaux (1976a, b, 1977, 1980). Le récit de vie raccordait « une place centrale à l'acteur, en lui reconnaissant une identité et en lui redonnant la parole » (Chaxel, Fiorelli et Moity-Maïzi, 2014: 2) et opérait ainsi une rupture épistémologique avec les approches quantitatives évoquées précédemment.

Le récit de vie fait de nos jours référence à de nombreux termes : méthode ou approche biographique, biographie ou autobiographie, histoire de vie ou *life history*, entretien biographique, etc. Selon les époques, les chercheurs, les courants et les disciplines scientifiques, ces termes ne recouvrent pas les mêmes dimensions et ne renvoient pas aux mêmes usages (Burrick, 2010).

Dans cette recherche, notre perspective sur ce que nous nommons « récit de vie » s'inspire en grande partie des travaux réalisés par Daniel Bertaux (2010: 77), qui définit cette méthode comme :

[...] la production dialogique d'un discours improvisé sans notes (et sans recours aux archives écrites), se fondant sur la remémoration spontanée des principaux événements tels qu'ils ont été vécus, mémorisés et totalisés, s'efforçant d'en retrouver les enchaînements, et communiquée à la personne en face avec [...] un souci réel de véridicité/véracité.

## **L'entretien narratif**

D'un point de vue pragmatique, le récit de vie se réalise lorsqu'un sujet raconte à une autre personne un épisode ou la totalité de son expérience vécue par l'entremise de l'entretien narratif (Bertaux, 2010: 35). Ce type d'entretien consiste, pour un chercheur, à inciter un sujet à se raconter librement, puis à lui demander des informations ou des précisions additionnelles à l'aide de questions plus dirigées (Bertaux, 2010). Selon Poupart (1997), le recours à cette forme d'entretien qualitatif s'appuie sur trois types arguments : ceux d'ordre épistémologique, éthico-politique et méthodologique.

### ***L'argument épistémologique***

Le recours à l'entretien narratif rejoint l'idée selon laquelle « les conduites sociales ne pourraient être comprises ni être expliquées en dehors de la perspective des acteurs sociaux » (Poupart, 1997: 175). L'entretien narratif permet de rendre compte du sens donné par les acteurs sociaux à leurs propres actions et à leur situation et donne donc de l'importance à leur perspective, « ceux-ci étant vus comme les mieux placés pour en parler » (Poupart, 1997: 175).

### ***L'argument éthique et politique***

La seconde série d'arguments justificatifs de l'usage de l'entretien narratif est d'ordre éthique et politique :

l'entretien est vu comme un instrument privilégié pour dénoncer, de l'intérieur, les préjugés sociaux, les pratiques discriminatoires ou d'exclusion ou les iniquités dont peuvent faire l'objet certains groupes considérés comme « différents », « déviants » ou « marginaux » (Poupart, 1997: 175)

Dans cette recherche, en reconnaissant « au savoir indigène une valeur sociologique » (Houle, 2003: 326), nous avons voulu accorder une forme de pouvoir au sujet de notre recherche, et ainsi lutter contre ce que Bourdieu (1980: 264) nomme le *racisme de l'intelligence* : « ce par quoi les dominants visent à produire une “théodicée de leur propre privilège” [...] c'est-à-dire une justification de l'ordre social qu'ils dominent ». Ce faisant, nous reprenons très modestement le sillon de la voie tracée par Bourdieu dans *La Misère du monde* (1993) et par d'autres chercheurs et chercheuses s'étant intéressés au point de

vue de personnes ou de groupes de personnes marginalisées, comme les homosexuels chez Becker (1968) et les individus internés dans des asiles chez Goffman (1961).

La volonté de présenter le témoignage d'un individu ayant expérimenté, de manière routinière, plusieurs formes de discriminations et d'inégalités et de valoriser sa perspective trahit une prise de position évidente pour un acteur se trouvant au bas l'échelle sociale. Nous assumons pleinement cette prise de position. En fait, à l'instar de Becker (1966), nous défendons qu'en recherche, celle-ci est inévitable : la question n'est donc pas de savoir si on doit prendre position, mais plutôt pour qui doit-on prendre position.

### ***L'argument méthodologique***

Enfin, la troisième justification avancée par Poupart (2011) pour légitimer le recours à l'entretien narratif est d'ordre méthodologique : il concerne l'accès privilégié à l'expérience de l'acteur. Bien que nous croyons qu'aucune forme d'entretien — ou même de collecte de données — ne peut rendre compte de la totalité d'une expérience, nous estimons que dans ce projet, le récit de vie permet de creuser en profondeur l'expérience du sujet sur les phénomènes sociaux qu'il a expérimentés.

Comme nos entretiens étaient non directifs et que l'interviewé disposait d'une grande liberté d'expression, nous estimons que le recours à l'entretien narratif a permis l'afflux d'informations originales qui n'auraient sans doute pas pu être relevées par d'autres méthodes d'enquête, comme l'emploi d'un questionnaire. Nous estimons avoir rendu cet afflux possible en amenant l'interviewé à décrire en détail les dimensions significatives de sa vie et en effectuant de longs et nombreux entretiens. Ce souci du détail nous a aussi incités à publier l'intégralité de son récit, plutôt que de sélectionner quelques moments que nous jugions importants, et ainsi permettre «une meilleure mise en perspective de l'expérience de l'interviewé» (Poupart, 1997: 182).

### **La collecte et le traitement du récit**

La façon dont nous avons collecté le récit de vie de cette recherche est très semblable à la méthode proposée par Bertaux (2010). Celle-ci suit un ordre logique : l'ouverture de terrain, la prise de rendez-vous, la préparation de l'entretien et la conduite de l'entretien

(Bertaux, 2010). Dans le cadre de cette recherche, ces différentes étapes ont été suivies de la retranscription intégrale du contenu des entretiens et du « polissage » du récit, en vue de son analyse.

### ***Ouverture de terrain***

Selon Bertaux (2010: 55), toute collecte d'un récit de vie commence par l'ouverture du terrain. Dans notre cas, notre prise de contact avec le sujet du récit de vie a été grandement facilitée du fait que le principal intéressé et le directeur de cette recherche se connaissaient déjà. Ceux-ci s'étaient en effet croisés dans un parc à chiens et avaient échangé quelques mots. Thomas avait alors appris que son vis-à-vis était professeur à HEC et qu'il pourrait peut-être le mettre en contact avec des collègues ou des étudiants pour l'aider à développer son projet d'entrepreneuriat, d'où l'offre de projet supervisé dont nous avons fait état en introduction de ce chapitre. Notre terrain de recherche était, pour ainsi dire, d'ores et déjà ouvert.

### ***Prise de rendez-vous***

Avant d'aller plus de l'avant avec notre recherche, il nous fallait évidemment rencontrer le principal intéressé pour connaître son intérêt pour le récit de vie :

On vous a parlé d'une personne à interviewer. Vous ne l'avez pas encore rencontrée ; cependant quelqu'un dont vous avez gagné la confiance, et en qui elle a elle-même confiance, l'a avertie que vous l'appelleriez. Vous devez la convaincre d'accepter un entretien. (Bertaux, 2010: 59)

Notre première prise de contact avec Tom s'est déroulée dans un café du Plateau Mont-Royal, au début de l'été 2016. Le directeur de cette recherche a agi en tant que facilitateur de ce premier rendez-vous, trouvant un lieu et un temps pour la rencontre et s'assurant de faire les introductions nécessaires. Il était présent à la rencontre.

Nous avons d'abord présenté notre identité de chercheur (Bertaux, 2010: 55) au participant, décrivant sommairement notre parcours académique et professionnel et prenant soin de mentionner l'institution qui se tenait derrière nous. Nous avons aussi explicité que nous étions intéressés par son histoire et que nous souhaitions la connaître et la transcrire dans le cadre d'une recherche universitaire, grâce à la méthode du récit de vie. Par ailleurs, nous

lui avons expliqué qu'il nous paraissait important, d'un point de vue éthique, qu'il participe activement au processus de recherche en étant régulièrement consulté. Nous ne voulions pas le déposséder de son histoire, et désirions nous assurer qu'il retirerait également quelque chose de significatif de cette recherche.

Tom nous a quant à lui parlé de son projet d'entrepreneuriat et des difficultés qu'il éprouvait par rapport à celui-ci. Il a posé plusieurs questions pour mieux comprendre notre intérêt envers sa personne et son histoire, et probablement pour déterminer s'il pouvait nous faire confiance. Bien qu'il semblait un peu craintif au début, son intérêt à nous raconter son histoire et à collaborer à notre recherche était évident. Sa motivation était sans aucun doute liée au fait qu'il entrevoyait déjà la possibilité de faire publier sa biographie et de s'en servir comme outil publicitaire ou promotionnel pour son projet entrepreneurial. Plus tard, nous avons aussi compris qu'il espérait que son récit lui permette de se rapprocher de ses enfants.

L'introduction faite et la relation s'annonçant prometteuse, le directeur de la recherche a quitté le café, et nous sommes allés discuter de la suite des choses avec le participant, dans un parc avoisinant. Nous avons alors échangé nos coordonnées et avons discuté des grandes lignes de notre proposition de recherche, telle que nous la comprenions à ce moment. Puis, nous avons abordé les préoccupations de Tom concernant l'anonymat, la protection de l'identité et l'appropriation de son récit. Nous lui avons clairement dit que son récit restait ultimement le sien, même s'il était publié dans une recherche universitaire, et nous lui avons promis qu'il serait libre de s'en servir à la suite du dépôt du mémoire. Nous lui avons aussi fait comprendre que nous pourrions garantir un certain niveau d'anonymat en changements des noms de personnes et de lieux, mais qu'une personne le connaissant intimement serait quand même en mesure de faire des recoupements d'événements et de l'identifier.

Avant de se laisser, nous lui avons expliqué qu'afin de pouvoir commencer nos entretiens et la rédaction du récit de vie, une approbation devait être reçue de la part du Comité d'éthique de la recherche (CER) de HEC Montréal et un formulaire de consentement devait être lu, compris et signé par toutes les parties prenantes de la recherche. Nous avons donc

promis de nous revoir une fois l’approbation reçue, et de tenir Thomas au courant de l’état de notre demande au CER.

### ***Préparation du premier entretien***

Afin d’approfondir nos connaissances au sujet de la méthode du récit de vie, de mieux préparer nos entretiens et, peut-être plus essentiellement, de mieux nous préparer aux entretiens à venir, nous nous sommes affiliés au Centre d’histoire orale et de récits numérisés de l’Université Concordia (CHORN). Nous avons tôt fait d’y suivre un atelier d’introduction à l’histoire orale et à l’entrevue. Cette affiliation nous a en outre permis de profiter des nombreuses ressources offertes gratuitement par le CHORN : prêt de matériel d’enregistrement audio-vidéo, location de salle d’entrevue, accès privilégié à des spécialistes du récit de vie, etc.

Ne connaissant pas précisément l’angle de recherche que nous souhaitions emprunter, nous nous sommes inspirés du guide d’entrevue général produit par le CHORN pour faciliter notre première entrevue (CHORN, 2016). Nous ne percevions pas ce guide comme « un questionnaire (!) [*sic*], ni même un guide d’entretien thématique » (Bertaux : 60), mais plutôt comme un outil évolutif pour amorcer et encourager le dialogue avec notre interlocuteur, que nous connaissions d’ailleurs très peu.

### ***Conduite de l’entretien***

Après avoir obtenu l’approbation du Comité d’éthique de la recherche de HEC, une date a été fixée pour un premier entretien. Une salle d’entrevue où nous ne risquions pas d’être interrompus et qui nous assurait une certaine intimité a été réservée au CHORN et, à la demande du participant, de l’équipement d’enregistrement vidéo a été emprunté. Thomas envisageait de réutiliser nos enregistrements pour faire une série de blogues vidéos.

Nous désirions commencer à bâtir un lien de confiance avec notre participant aussi rapidement que possible, car nous étions conscients que nous représentions « l’université, la connaissance, “la société” » (Bertaux, 2010: 62), et que notre collaborateur se méfiait non sans raison de ces institutions et de notre personne. Le système d’éducation et les recherches universitaires ont en effet longtemps été — et continuent d’être — des outils de

colonisation et d'effacement culturel des peuples autochtones. De plus, l'histoire de Tom allait nous montrer qu'il s'était souvent senti trahi, rejeté ou déshumanisé par des personnes blanches dans des positions de pouvoir, comme nous, qui revêtons ultimement une identité de colonisateur.

Pour commencer à établir les bases de notre relation, nous avons clairement expliqué la raison de notre rencontre, les grandes lignes d'une recherche universitaire de deuxième cycle et la méthode du récit de vie. Nous avons précisé que nous nous intéressions à sa personne, à son expérience et à ses mots, et mentionné qu'il pouvait à tout moment mettre un terme à l'entretien, choisir de ne pas répondre à certaines questions, ou carrément résilier notre collaboration. Nous avons répété cette information avant chaque entretien et dans de nombreux échanges courriels, pour nous assurer qu'il consentait toujours librement à la recherche. Nous avons ensuite passé en revue la notion d'anonymat et les moyens mis en place pour protéger son identité, réitérant au passage que personne, hormis l'équipe de recherche et lui-même, n'aurait accès à son récit sans sa permission. Puis, nous avons lu et décortiqué le formulaire de consentement à la recherche.

Une fois ce formulaire signé, nous avons examiné et testé ensemble le matériel d'enregistrement de manière à nous l'approprier et à nous rendre tous les deux plus à l'aise en sa présence. Tous ces éléments de mise en scène de l'entretien, selon la formulation de Goffman (1956), ont servi à encourager Tom — et le chercheur — à « [parler] avec facilité et [à aborder] des questions qui lui sont significatives » (Poupart, 1997: 189). La première entrevue entre chercheur et participant a eu lieu le 25 novembre 2016, en soirée, et a été officiellement amorcée par la question suivante : « Peux-tu me parler de tes grands-parents ? »

Bien vite, nous nous sommes rendu compte que nous n'aurions besoin d'intervenir que de façon minimale, étant donné les excellentes aptitudes en communication de Thomas, sa très grande ouverture et sa formidable lucidité. Nous avons par contre mobilisé plusieurs techniques d'écoute active pour lui signifier notre intérêt, utilisant des formules de relance ou de reformulation lorsque nécessaire et tentant de bien gérer les situations délicates, comme les silences prolongés ou les épisodes émotivement intenses. Ces stratégies de

communication non directives ont contribué à bâtir un climat de confiance mutuelle et à encourager l'interviewé à prendre l'initiative de son propre récit et de réellement s'y engager, autant de principes associés au succès d'un entretien (Poupart, 1997).

Au bout d'une heure et demie environ, nous avons pris une pause pour aller chercher un café au Tim Hortons du rez-de-chaussée, fumer une cigarette, discuter d'un peu n'importe quoi et ainsi se familiariser l'un à l'autre.

Enfin, après trois heures de conversation, nous avons décidé de mettre un terme à cette première entrevue, la fatigue émotive s'accumulant de part et d'autre. Quelques éléments de clarification ont été demandés au participant et, en guise de conclusion, nous avons remémoré ensemble certains points forts de l'entretien. Nous avons remercié le participant pour sa générosité et sa confiance, puis avons trouvé une date pour notre prochaine rencontre, qui aurait lieu dans deux semaines.

Les rencontres suivantes se sont déroulées de la même façon, à la différence près qu'elles s'amorçaient en faisant une récapitulation de la rencontre précédente. Au total, entre novembre 2016 et mars 2017, nous nous sommes rencontrés sept fois, enregistrant et filmant environ 24 heures de conversation.

### ***Retranscription et « polissage » du récit***

Dans les jours suivant chacune des entrevues, nous avons retranscrit le contenu intégral des entretiens à l'ordinateur. Des notes sommaires sur les silences, les répétitions, les intonations, et sur le langage corporel du participant étaient ajoutées au texte ainsi produit. Nous estimons qu'il nous aura fallu plus de 100 heures pour effectuer une transcription brute des 24 heures d'enregistrement. Cette première retranscription a été transmise au participant dès qu'elle a été complétée.

Étant donné que les règles de communication orale ne sont pas le même qu'à l'écrit et que « ce qui “passe” bien dans l'oral [...] s'appauvrit dans la transcription » (Bertaux, 2016: 115), un délicat et minutieux travail de « polissage » a été entrepris par le chercheur afin de rendre cohérence et intelligibilité au texte. Dans certains cas, cet exercice de « polissage » a suivi des règles assez simples. Par exemple, la vaste majorité des questions

et interventions du chercheur n'ont pas été retranscrites dans la version définitive du récit, celles-ci étant pratiquement toujours implicites dans les « réponses » du participant. Dans d'autres cas, ce « polissage » s'est déroulé de façon beaucoup plus subtile, d'une manière qui a davantage rapport à l'instinct d'écrivain qu'à une méthode à proprement parler. En effet, quel ordre logique faudrait-il suivre afin de présenter les différents éléments du récit ? Comment justifier un choix de ponctuation ? Combien de « tsé » conserver pour ne pas nuire à la lecture, mais rester fidèle à l'expression du narrateur ? Où faire les séparations entre paragraphes, entre chapitres ? Comment les nommer ? Que faire des passages qui répètent un même moment d'histoire, mais en d'autres mots ? Comment s'assurer que le sens que l'on donne dans la retranscription d'une phrase est réellement celui que tentait de nous livrer l'orateur ?

Bien qu'une attention particulière a été portée à ne pas romancer le récit ou de suivre une certaine esthétique littéraire, il apparaît évident que le récit de Thomas se positionne relativement loin d'un écrit scientifique « [dépourvu] d'affects et se défiant des effets de style » (Bertucci, 2012: 98). Soutenir une telle neutralité dans l'écriture nierait la part de créativité et de subjectivité injectée consciemment ou non par le chercheur dans la production de son objet d'étude, et ferait également ombrage à l'investissement affectif, émotif et cognitif auquel il a été confronté pendant la durée de cette recherche. En effet, avant d'être verbalisé par l'écriture, le récit a été intériorisé et réfléchi par le chercheur, dont l'histoire et la culture ont inévitablement contribué à la construction des faits (Ghasarian, 2002: 15). Il est important, dans une telle situation, que le chercheur fasse un examen de sa propre personne pour mieux saisir l'étendue de son impact sur les données produites. Autrement dit, qu'il élucide son rapport subjectif à sa recherche à travers une démarche réflexive (Bertucci, 2012), ce que Bourdieu décrit comme *l'objectivation participante* (2003).

Notre mise en œuvre de cette vigilance épistémologique n'a pas suivi de technique ou de méthode prescrite, et nous n'avons pas la prétention de nous être livrés à une *objectivation participante* digne de ce nom. À l'échelle individuelle, nous avons par contre profondément interrogé les inégalités sociales, économiques, et politiques de notre relation avec Thomas et nous avons exploré le rôle de nos dimensions identitaires, de race

notamment, dans notre démarche scientifique. Notre directeur de recherche, à l'aide de questions précises, nous a également encouragés à confronter notre « inconscient académique » (Bourdieu, 2003), nos choix épistémologiques, nos interprétations et les classifications que nous imposions à notre objet d'étude.

Enfin, s'il est indéniable que la voix du chercheur — ou de l'auteur — se fait entendre dans le récit de vie de Thomas, celui-ci demeure le fait d'une écriture à deux voix (Bertucci, 2012). Conscient de cela, nous nous sommes assurés que Thomas joue un rôle actif dans le « polissage » de son récit. Par exemple, avant d'abréger ou d'éliminer certains morceaux de son récit qui nous paraissaient accessoires ou répétitifs, nous avons discuté de nos choix et motivations avec Thomas, et avons ajusté le récit conséquemment à sa rétroaction. Lorsqu'il nous décrivait un même épisode de sa vie à plusieurs reprises, c'est-à-dire lors d'entrevues différentes et avec des détails distincts, nous le consultions afin de départager ce qu'il lui paraissait important de communiquer. Nous croyons que cette étroite collaboration nous a permis de garantir que nos changements de forme changeaient aussi peu que possible le sens de ses propos, et de continuer à bâtir notre relation, qui s'est tout de même échelonnée sur trois ans.

Aussi, quelques semaines avant la publication de ce mémoire, nous avons rencontré Thomas pour lui présenter la version « finale » de son récit, et vérifier s'il consentait toujours à participer à notre recherche. À la lumière de ses commentaires, d'ailleurs peu nombreux, nous avons apporté quelques modifications mineures au récit. Lors de cette même rencontre, nous nous sommes également assurés de valider qu'il était d'accord avec l'angle de recherche privilégié, les concepts retenus et la question de recherche que nous avons choisie. Il s'est montré très satisfait, et fort enthousiaste pour la suite de la recherche.

Il nous apparaît important de mentionner que dès la fin de notre premier entretien, la manière dont nous voulions présenter l'histoire de Thomas nous est apparue très claire. Nous désirions éviter autant que possible d'intellectualiser son récit et d'aliéner le participant de sa propre histoire. Le fait de ne pas encore avoir déterminé de question de recherche à ce stade-ci de notre projet a certainement facilité ce travail, car notre terrain n'était pas « une instance de vérification d'une problématique préétablie, mais le point de

départ de cette problématisation » (Kaufmann, 1996: 20). De plus, inspirés notamment par *Les Enfants de Sanchez* de l'anthropologue Oscar Lewis (1961) et de *La Fin de l'homme rouge* de Svetlana Aleksievich (2013), nous avons donc choisi d'écrire son récit tel qu'il nous l'a été livré, c'est-à-dire au « je » et en respectant le vocabulaire, les expressions et les arrangements grammaticaux de Thomas. Enfin, afin de présenter un portrait représentatif de sa personne et de son environnement et surtout d'honorer son vécu, nous avons également décidé de publier son récit *in extenso*, malgré le travail et les risques qu'une telle démarche peut représenter (Bertaux, 2016).

La section qui suit présente le récit de vie de Thomas Morin dans son intégralité. Nous souhaitons prévenir le lectorat que certaines parties de ce récit témoignent de moments de souffrance, d'épisodes de violence et d'une profonde misère humaine qui pourraient être troublants pour certaines personnes. Il nous est important de souligner que ce récit n'est pas celui d'un héros obscur à la fin heureuse, ni d'un quelconque personnage fictif inventé dans le but de distraire ou de provoquer, mais bien celui d'une véritable personne qui a généreusement et courageusement accepté de nous partager son histoire, laquelle exige un immense respect.

À la demande de Thomas, nous avons anonymisé son histoire.

## Chapitre II : Thomas Morin

*Philippe : J'ai une dernière question pour toi aujourd'hui, une dernière question d'entrevue.*

Thomas : Vas-y.

*Quand je parle de ma recherche, je te présente comme un ex-itinérant autochtone. Qu'est-ce que tu penses de ça ?*

Ça me fait rien.

*Penses-tu qu'il y a une meilleure façon de te présenter, de présenter ton parcours ? Tsé, quand on donne un titre au projet...*

L'instabilité sur mesure ! Tu cherches un titre ?

*Oui et non, je cherche ton opinion.*

Qu'est-ce que je pense si tu me présentes comme un... ?

*Moi, le titre que j'avais en tête c'est... Dans le fond, ce qu'on fait, c'est un parcours de vie, de ta vie. Moi je pensais à : Parcours de survie d'un ex-itinérant autochtone. Là-dedans, j'ai des éléments... caractéristiques, disons, de ton parcours. Un ex-itinérant, autochtone, la survie et le parcours.*

OK. Et là tu veux savoir quoi de ça ?

*Je veux savoir ce que tu en penses. Est-ce qu'il y a une façon plus juste, une meilleure façon de te présenter que ça ?*

On devrait parler de résilience.

*Tu veux dire... ?*

Je veux dire l'acharnement pour vivre, pour survivre. S'acharner à survivre, c'est vouloir vivre aussi, oui. C'est passer à autre chose, aussi. Dans la survie, tu te dis « Ça peut pas toujours être comme ça, câlisse ! Je peux pas toujours être en train de survivre, je vais passer à autre chose un moment donné. Je vais vivre, je vais arrêter de survivre ! »

C'est ça qui me donne la force de continuer : l'espoir de vivre un moment donné. D'arrêter de devoir survivre. Avec toutes les problématiques, tous les parasites que j'ai pu traîner avec moi durant ces années-là, avec tous les mauvais souvenirs, les blessures, les déceptions, les peines, les joies... Les joies. Tu as pas fini d'en vivre une que tu veux en vivre une autre.

Sinon, ton titre, ça me va.

### *Les Éboulements*

C'est sûr que j'étais détestable quand j'étais flo, pas reposant, mais faut que tu regardes aussi le background que j'avais. De zéro à quatre ans, j'ai fait six familles d'accueil, faque t'en as pas de repère, t'en as juste pas. Faque j'étais rebelle. Six familles d'accueil... Quand tu y penses, c'est sûr que y'a pas personne qui peut te contrôler. Moi, ce que je me rappelle, c'est que ça allait pas bien, j'étais tout le temps en train de me faire varger dessus pis de me faire enfermer.

Un de mes premiers souvenirs, c'est que je me souviens d'être avec un autre kid. On est tous les deux en couches, pis il vient de mouiller. Je suis sur la galerie et je dis que j'ai soif. On me lance une cuillère de plastique pis on me dit « Bois dans le trou d'eau, esti ! ».

Brodeur, ça c'est un autre surnom qui m'est resté dans la tête. Je me vois enfermé dans une chambre, dans une bassinette, pis il y avait un truck de cantine. Je me rappelle avoir vu ça dans la fenêtre. J'ai faim, je veux manger quelque chose. Brodeur m'assied à la table, dans la chaise haute, je me rappellerai toujours. C'est des corn pops, avec du sel, du poivre et du lait, pis il faut que je mange tout. Pas du sucre, du sel pis du poivre. Et il y en a du poivre, j'ai encore le goût dans bouche. T'as regardé un peu le film « Aurore l'enfant martyr » ? Aurore c'est moi, pis c'est rien ce qu'elle vit, Aurore.

[...]

Je suis arrivé aux Éboulements à quatre ans et j'étais pas propre encore. Ça te donne une idée de comment barouetté j'ai été, de comment négligé j'ai été. À quatre ans, pas encore propre !

La première chose que j'ai faite quand je suis arrivé chez Blanche et Armand Gagnon, la première affaire que j'ai faite, c'est que je suis allé chier en arrière des caisses de bières. C'est mon travailleur social qui me m'a dit ça. J'avais peur de demander pour aller à la toilette, tsé ?

Mon père adoptif, Armand Gagnon, c'était un bon bonhomme, un vrai bon bonhomme. J'ai vraiment aimé cet homme-là. Jusqu'à un certain point, il me protégeait de ma mère adoptive. Il me disait « Vas t'en ! Elle va te tuer, esti ! Vas t'en ! Vas t'en ! » Pis il me mettait tout le temps de l'argent sur une genre de tablette dans la porte du garage : « Va faire un tour, je t'ai mis un peu d'argent dans tablette, va faire un tour ! Va te faire oublier mon gars parce qu'elle va te tuer esti ! ».

Il était réceptif quand je lui en montrais, de l'affection. J'allais me coucher avec lui quand il écoutait la TV et on regardait des programmes ensemble. Il aimait ça se faire arracher les poils dans barbe et comme moi, il aimait le chien. On communiquait quand même assez bien lui et moi. Bon, c'était pas des grandes conversations, mais on dirait que j'ai pas eu assez de temps pour développer une complicité avec lui. Il y a bien des fois où il n'était pas là parce qu'il travaillait, qu'il faisait du taxi. Des fois, il chauffait l'autobus scolaire et c'est sûr que ces fois-là je m'en allais avec lui, et il me préparait un lunch.

Sinon, j'étais avec des amis et des fois, ils m'invitaient chez eux à dîner. Ça me faisait toujours drôle d'aller chez des amis, d'aller à des fêtes d'enfants... Une fois, je ne suis pas rentré à la maison, parce que je suis allé chez une fille en revenant de l'école, chez Diane Gagnon. En quelque part, c'était comme ma cousine. Je l'ai pas dit à personne et je suis allé là pour jouer.

Esti ! J'en ai mangé toute une. J'avais pas dit où j'allais, mais je pouvais pas demander. À toutes les fois que je demandais quelque chose, c'était non. Alors en quelque part, je prenais moi-même la liberté d'y aller.

Tsé, j'enviais mes amis. T'envies tes chums parce que quand ils demandaient à leurs parents, ils se faisaient dire oui, oui et oui ! Toi, peu importe ce que tu demandes c'est non, c'est non, c'est non ! C'est juste ferme-toi, et on veut pas te voir, on veut pas t'entendre, on veut pas te voir. Fais-nous pas de trouble, pis tout va bien aller. C'était un peu ça comment ça que ça marchait chez Blanche Gagnon et compagnie.

Blanche Gagnon, c'est la mère adoptive. C'est d'elle que je me rappelle le plus. Je l'aimais pas cette femme-là, esti que je l'aimais pas. Blanche était tellement hypocrite et c'était aussi une femme très autoritaire.

Elle faisait son rôle de femme au foyer et elle dirigeait le dépanneur familial. C'est elle qui portait les culottes dans la maison. Le matin, c'était mon père qui me faisait le déjeuner pour aller à l'école et le midi c'était Blanche qui me faisait à dîner. Je me dépêchais toujours à manger pour sortir de là. Je sais pas, mais en quelque part j'ai senti que j'étais de trop dans cette famille-là, qu'ils m'ont pas pris pour les bonnes raisons.

Blanche me montrait jamais d'affection, jamais. Aucune marque d'affection ou d'amour. « Tes beau, t'es fin... » des compliments ? Non, jamais. On ne connaissait pas ça à la maison. C'était « Mon petit criss viens icitte m'a t'en câlisser une ! ». Ça dépendait de l'action que tu faisais, mais personne t'expliquait ce qu'il y avait de mal dans ce que tu avais fait, pourquoi il fallait pas que tu fasses ça. Tu faisais de quoi et ça passait, c'était correct. Si ça passait pas, ben tu le savais. Moi, je l'ai su plus souvent qu'autrement que y'a plein de choses qu'il fallait pas que je fasse, finalement.

Tout ce qui arrivait était de ma faute, c'est pas compliqué. C'est sûr que quand tu es enfant tu bouges toujours, des fois tu fais des mauvais coups. Tu explores, c'est normal. Eux, ils te donnaient pas la raison pourquoi, c'était pif ! paf ! Ça venait de s'éteindre.

La majorité de mes sévices corporels, c'est Blanche qui me les a infligés. De la grosse cuillère en bois qui était accrochée autour de l'horloge jusqu'au balai. Je m'en faisais pêter

une couple de manche à balai par mois sur le dos, pis dans ce temps-là c'était des manches à balais épais, solides, pas comme aujourd'hui.

Elle était autoritaire cette femme-là, c'était dominant, c'était complètement fou. Enfermé dans la chambre, pas de nourriture, tout nu, pas rien, t'es embarré, tu manges pas. T'as rien, des jours de temps. Pis il y a une affaire que je trouve encore bizarre, je m'endormais tout le temps comme ça, en mettant mes mains autour de mon cou.

Une fois, ils m'ont fait attacher sur la chaise... Tsé, des fois, j'avais faim pis nous autres, on avait un dépanneur. Un moment donné elle m'a attaché. « Tu veux manger ? Tu veux me faire honte ? » C'est ça, j'y faisais honte ! J'y faisais honte parce que j'avais faim et je prenais de quoi manger dans le magasin quand y'avait du monde. Elle était en tabarnak un moment donné, et elle a attendu que tout le monde soit parti. Elle m'a attaché sur une chaise et elle m'a bourré jusqu'à temps que je sois malade.

Elle venait me rapporter des criss de cannes qu'elle avait dans le magasin. Du chez-wizz, ark. Esti ! Je détestais le chez-wiz. Plus elle m'en faisait manger, plus je vomissais. Esti que j'ai été malade. Elle disait « Tu nous fais passer pour du monde pas de cœur qui te nourrit pas quand tu fais ça ! Je vais te dompter toi, mon petit criss ! » Je m'en rappelle. Non mais, tsé c'est d'attendre que tout le monde soit parti, que tout le monde... elle planifiait ça je sais pas combien de temps avant. Je voyais dans sa face quelle aimait ça et après, elle m'envoyait me coucher. Esti que j'ai été malade.

Ce que j'ai appris à faire à la maison, c'est ça : quand ils me battaient, j'encaissais. Un moment donné, y'a plus rien qui te fait rien. J'étais tough. C'est ça qui se passe généralement. Je vais accumuler, accumuler... J'avais l'air d'un punching-bag pour eux autres.

Moi, tout ce que je voulais c'était de me faire aimer. Je voyais mes chums qui avaient des familles et leurs parents les aimaient : « Viens ici mon petit gars » et ils les caressaient. Je voyais que la famille était importante. La famille, chez les Gagnon, c'était vraiment froid.

[...]

J'ai appris qu'ils étaient pas mes vrais parents par les voisins, un moment donné. Le père adoptif leur avait dit que c'était pas lui, mon père, et le fils du voisin m'a raconté ça. J'apprenais les histoires comme ça, entre les branches. Je savais pas trop ce qui se passait, qui j'étais, d'où je venais. C'est assez mélangeant pour un kid, jusqu'à un moment donné où tu veux plus rien savoir. Tu es laissé à toi même et peu importe ce que tu fais... ben il y a Blanche.

Blanche et Armand, le père adoptif, avaient des enfants à eux : William Gagnon et Isabelle Gagnon. William était au secondaire quand j'étais au primaire. Je sais pas pourquoi, mais monsieur Armand Gagnon avait un surnom, ils l'appelaient « Mute » ou « Parrot ». J'ai dit ça un moment donné à mon frère adoptif, on jouait aux cartes, j'ai gagné et je lui ai dit « Tiens, Mute ! » Ah ! Sacrement ! J'ai eu mal ! Esti que ça a fait mal ! Je le sais pas plus aujourd'hui ce que ça veut dire le surnom, mais je me rappelle que j'en ai mangé une câlisse.

Il y a cet événement-là et un autre avec Régis Leclerc, un chum de brosse à William Gagnon. Les parents sont pas là, Isabelle est pas là. C'est William qui me garde. Un moment donné, je vais prendre mon bain. Normalement, tu prends ton bain, tu mets ton pyjama, pis tu vas te coucher. Cette fois-là, quand vient le temps de sortir, c'est pas une serviette qui m'attend, c'est de la laine minérale. Imagine : tu sors d'un bain chaud, pis tu te fais essuyer avec de la laine minérale. Je me rappelle courir dans le magasin pour pas me faire pogné, mais ils m'ont pogné. Ils l'ont frottée comme il le faut, la laine minérale. J'ai braillé tout le long. Un moment donné, j'ai dû tomber endormi et le lendemain matin, quand je me suis réveillé, c'était la même affaire dans toutes mes couvertes, faque je me suis relavé. La laine minérale, quand tu te laves, il faut que tu laves à l'eau froide, pas à l'eau chaude. Quand tu te laves à l'eau chaude, ça ouvre tes pores de peau pis ça rentre dedans. Personne m'avait dit ça, faque ça m'a piqué pendant un bon bout de temps. C'est le genre de sévices que je subissais.

Quand Armand et William était pas là, ça me laissait seul avec Blanche et Isabelle. C'était tout le temps de la chicane avec elles parce que je voulais bouger, mais personne faisait des activités avec moi. J'étais tout le temps laissé tout seul et si j'avais le malheur de faire

une connerie, je m'en rappelais pour longtemps. Ça donne quoi comme résultat quand tu es enfant ? Tu as peur d'agir, peur de parler, peur de dire de quoi parce que t'en manges une, tsé ?

[...]

Aux Éboulements, les gens, ils savaient pas ce qui se passait. C'était assez bien caché, fais-toi en pas. T'aurais jamais pu dire de quoi. Ils faisaient sûr de me taper comme il le faut pour pas que je parle, ils faisaient sûr. Ou encore ils faisaient de la torture psychologique : « Tu penses qu'on te maltraite ? Attends la prochaine famille qui va t'avoir, tu vas voir. » Avec Blanche c'était toujours « Si t'en parle... » Ils vont t'envoyer je sais pas où, il va t'arriver ci, il va t'arriver ça. Elle me disait « Si tu penses qu'on te bat, attend de voir ce qu'ils vont te faire là-bas ! » Qu'est ce que tu fais, esti ! Qu'est-ce que tu fais ? Comment tu te sens dans ce temps-là ? Tu te fermes en esti pis moi, je voulais mourir, je voulais carrément mourir.

J'ai jamais vu du monde hypocrite comme ça, quelle hypocrite ! Ç'a pas de bon sens être menteuse et hypocrite comme elle. Sacrement, c'est rare du monde de même. Et mon travailleur social était pas mieux, il venait jamais, esti, il venait jamais. Blanche me disait « Y'est pas là, y'est pas là, y'est pas là ! » Je comprenais pas. Moi, tsé, je voyais ce qui se passait, mais personne me croyait, personne. C'est tellement fuckant... Comment je vais me sortir de là ?

Faque à six ou sept ans, je m'en allais me perdre, je m'enfuyais dans le bois ou encore je m'en allais chez un de mes amis. Le monde faisait des battus pour me retrouver. Une fois, je me suis rendu chez mon ami à Saint-Jules-de-la-Rive. J'espérais qu'il allait me garder, j'espérais que sa famille allait pouvoir me garder. Ça me tente plus d'être avec vous autres ! Je veux plus être avec vous autres ! Vous m'aimez pas ! Criss que je voulais plus y retourner.

[...]

Je me souviens qu'un moment donné, j'étais sorti jouer dans le champ, tout seul. Je suis avec le poney du cultivateur et je joue avec lui, dans le champ. Là, je vois trois silhouettes

qui s'en viennent dans le champ. Il y a un monsieur avec sa marchette qui débarque dans le champ, et il me dit, comme ça : « Salut mon gars, je suis ton père. »

Il était déjà mal amanché, le monsieur. Il se promenait avec une marchette et il était avec trois enfants : Claude, Louis, pis une fille. J'ai écouté ce qu'il disait, mais y'avait rien de clair et de définitif sur la famille. Finalement, j'ai su qu'est-ce qu'il faisait et pourquoi il était là, devant moi : il s'en allait à Saint-Irénée pour ramasser du poisson, du capelan. Quand le capelan roule, il va s'en ramasser, pis ça adonne qu'il passait par les Éboulements. En passant par les Éboulements, ben figure-toi donc que l'idée fantastique lui est venu de venir me dire bonjour. De même, sans s'annoncer. Ah bon. OK ! Qu'est-ce que je suis supposé faire ? Qu'est-ce que tu dis dans ce temps-là ? Y'a rien à dire, je m'en vais. Je prends mon chien pis je m'en vais. Je le connais pas le gars, je m'en vais !

C'est difficile la décrire, cette rencontre-là. Je trouvais ça tellement bizarre, awkward, mais dans ma tête j'ai jamais cru qu'il venait pour me chercher. Avoir eu envie de venir me chercher, il se serait annoncé pis je serais parti avec.

Un moment donné, c'était juste avant que je me place en centre d'accueil, j'ai demandé à monter à Québec pour retourner le voir et passer une semaine avec lui. Je voulais voir si je pouvais me rapprocher de lui, voir si je pouvais aller rester avec.

Monsieur Morin, y'était tout le temps en train de crier, tout le temps, tout le temps en train de critiquer... c'était cacophonique chez lui. C'était tout le temps du criage, pis je méritais pas ça. Alors j'ai fait comme je faisais toujours : j'ai décâlé de là. J'étais avec mon skate et je suis parti explorer un peu la ville. Je suis allé à Petite Hermine, le quartier Brébeuf était pas loin, et je suis allé me promener le long de la vieille Saint-Charles. J'étais fatigué, je me demandais qu'est-ce qui m'attendait. Je voulais vivre autre chose, j'en voulais plus de famille.

[...]

La mort de ma mère a joué un rôle assez décisif dans ma vie. C'est vraiment ce qui a fait que pfft ! C'est parti en vrille. Je l'ai jamais connu, je l'ai jamais vu, mais c'était le dernier

lien par lequel je pouvais m'identifier. C'est à partir de là, le fait de pas être capable d'avoir de racines nulle part, c'est à partir de là.

Ce jour-là, quand le téléphone a sonné, je savais que c'était pour m'annoncer la mort de ma mère. Une genre de prémonition, I guess.

J'ai pas de souvenir de ma mère biologique, qui s'appelait Rose Gauvin. Zéro. La première fois que je l'ai vue, c'était dans sa tombe, pis c'est la dernière fois que je l'ai vue aussi. Dans tombe. OK. C'est toi, esti. C'est toi qui m'as câlissé là-dedans ! C'est toi qui as... Tsé ? Tu te comportes comment quand t'es au salon funéraire ? Moi j'ai pas pleuré.

C'est là aussi que j'ai vu le reste de la famille pour la première fois, aux funérailles de ma mère. Tout le monde était là, des frères et des sœurs. J'ai appris qu'une grande partie de la famille avait été placée en famille d'accueil et je m'imaginai qu'ils avaient subi à peu près la même chose que moi. Mes frères René et Louis m'ont compté une couple d'anecdotes eux autres aussi, pis c'était assez... comme moi dans le fond.

Au total, j'ai quatre frères et trois sœurs. Encore là, je dis ça, mais je sais pas si c'est vraiment mes frères biologiques et mes sœurs biologiques, parce qu'il est arrivé un accident à M. Morin qui faisait en sorte que y'était plus en mesure de procréer après un certain moment. Dans mon cas, les dates concordent juste pas. Ma mère a quand même dit que c'était lui, mais apparemment c'était pas vrai. C'est là aussi que ça a twisté dans ma vie, le fait de pas savoir d'où tu viens vraiment. Je suis perdu un peu là-dedans je vais te dire, dans ma famille.

[...]

Les jours où j'avais pas d'école, je partais à la pêche, je partais avec mon chien et je m'en allais à la pêche. Je m'en allais souvent dans la coulée. C'était un chemin de terre où je pouvais descendre sur le bord du fleuve Saint-Laurent. Tu vois, tu as les Éboulements et tu as Saint-Gilles-de-la-Rive, un chemin d'agriculteur qui descendait jusqu'à la grève, jusqu'au plateau. J'aimais ça me promener dans la boue. C'est en me rendant là que j'ai eu mon accident, que je me suis fait frapper par une auto. Je me suis fait frapper, esti, j'avais

sept-huit ans et je me suis fait frapper. C'est pas compliqué, je voulais plus vivre dans ce temps-là.

Je m'en rappelle assez bien. Je suis à l'hôpital, ils m'ont monté à Québec. À Saint-François-d'Assise ou à l'Enfant-Jésus, je m'en rappelle plus trop, mais je me rappelle de cette nuit-là parce que mon fémur était amanché comme ça, un par-dessus l'autre. Faque là il faut qu'ils t'étirent la patte, et ils me l'ont étiré avec 100 livres. J'ai braillé toute la nuit, j'ai crié toute la nuit pendant qu'ils remplaçaient l'os. Je me revois dans ma chambre, un autre kid à côté de moi, pis mes chums d'école qui m'ont envoyé une carte, une mitaine de baseball en nylon et un panier de fruit. Mais ce que je voulais, moi, c'est la TV, et ma famille adoptive voulait pas me la donner.

Crois-moi ou crois-moi pas, c'est la famille d'un jeune homme, un dénommé Richard ou Emmanuel Thibault, qui m'a payé la TV. Quand sa famille venait, ils me parlaient, me demandaient comment j'allais. Juste ça, ça m'a fait... je m'en irais avec eux autres, tsé ? Adoptez-moi ! Sortez moi de là !

Je voulais tellement être aimé, esti, juste être capable de coller ma mère, coller mon père, jouer avec mon frère, aider ma sœur... c'est toutes des affaires que je voyais, mes amis d'enfance avaient tous ça, mais c'était pour les autres.

Après ça, après l'accident, il y a eu des études psychiatriques, ils m'ont envoyé voir un psychologue, que j'ai clairé ç'a pas pris de temps. Il cherchait une façon de me provoquer, il voulait une réaction, mais j'étais passif, j'encaissais tout. J'avais appris.

[...]

Je sais que mon grand-père, le père de mon père adoptif, était menuisier. Et ma grand-mère, Clarisse Gagnon, était artisane. Avec son métier, elle faisait des catalognes et des couvre-pieds et elle tricotait. Quand je me faisais brasser la cage, c'est chez eux que j'allais, c'était mon refuge. C'est là que j'allais pour avoir la paix. J'y allais souvent. C'était le fun, c'était chaleureux. Ma grand-mère me disait « Bon, qu'essé qui t'ont fait encore ? » Elle m'asseyait, pis elle me faisait des patates frites. Elle habitait proche, dans le milieu de la côte des Éboulements.

Plus tard, quand j'ai appris son décès à Clarisse, ça m'a donné un gros coup. Blanche Gagnon, ma mère adoptive, m'a lancé ça d'une façon... sans aucun tact. Ça été très froid et ça m'a fait de quoi, c'est sûr. Tsé j'y pense encore aujourd'hui. C'est des bons souvenirs que j'ai eus avec ma grand-mère. C'était un semblant de... pas un semblant, non. C'était vraiment chaleureux, y'avait vraiment de l'amour, y'avait de l'amour. Quand tu fais pas l'expérience de ça quand t'es jeune, ça te donne un drôle de sentiment par rapport à ta propre existence. Pour savoir qu'est-ce que c'est être aimé ben faut que tu l'aïlles expérimenté.

En fait, j'ai toujours eu ces questions-là : c'est-tu de l'amour ? C'est-tu pas de l'amour ? Comment ça se fait que moi je me fais aimer, tsé ? Je me fais tu vraiment aimer ? T'as pas rien pour... c'est pas palpable et en étant pas palpable tout ce qu'on m'a dit quand j'étais jeune, c'était de la bullshit. Faque quand quelqu'un dit de quoi quand tu grandis, t'es pu trop trop certain, la confiance est pas là pantoute, t'es tout le temps sur tes gardes, méfiant. C'est pour ça que je suis resté en marge de la société.

Je me souviens aussi de Étienne, c'est un personnage qui vient du cap aux oies. Mon père adoptif faisait du taxi et des commissions, parce qu'on avait un dépanneur... les Gagnon avaient un dépanneur. Étienne se faisait tout le temps livrer une p'tite caisse de 24 chez eux, c'est Armand qui allait lui porter ça. Quand il se rendait là, je voulais tout le temps être là parce que quand tu vas chez Étienne, c'est le fun. Y'avait un petit chien et il y avait une horloge, pis j'aimais l'horloge. C'était un coucou, j'avais jamais vu ça de ma vie. J'allais chez Étienne pour son coucou et son chien. C'était une personne avec un sens de l'humour très développé, y'était vraiment drôle. Y'était affectueux aussi, c'était le fun, j'aimais ça le taquiner et il me taquinait lui aussi.

Quand Étienne est décédé, c'était encore une perte. Encore du monde qui s'en allait, encore du monde que j'aimais. J'ai eu ben de la misère à développer des liens d'amitié parce qu'en quelque part, ils s'en vont tout le temps. J'y croyais pas trop trop quand quelqu'un disait : « Je vais revenir ! ». Dans ce temps-là, tu te renfermes dans tes idées, t'essaies de te trouver autre chose à faire. C'est un peu à cause de ça que je suis resté sauvage.

Les rapports humains étaient pas... il y avait tout le temps quelque chose qui venait bousiller ça, en quelque part où à un moment donné. Qu'est que tu fais dans ce temps-là ? Ben t'essaies de pas trop trop t'attacher à ça, parce que tsé que *down the road* ça va t'être enlevé ou il va se passer quelque chose où tu pourras plus avoir ces émotions-là, tu pourras plus.

Ce qui m'a beaucoup aidé dans ma jeunesse, c'est que j'avais un chien, lui y'était tout le temps là. Une chance que j'avais un chien, je vais te dire. En fait, j'en ai eu cinq ou six, des chiens. J'ai toujours voulu un chien, parce que quand j'y parlais, il me battait pas. Même qu'en quelque part il me répondait et il me comprenait.

Pour me les payer, ben je ramassais des bouteilles dans le fossé. C'était une cenne ou deux cennes la bouteille dans ce temps-là. Je m'en rappelle, au printemps je m'en allais au chemin vers Sainte-Marie sur l'heure du dîner avec la mère adoptive et on ramassait les bouteilles dans la neige. Je me suis ramassé dix piastres de même, à sept ou huit ans, pour me payer mon chien. Mon premier chien. Il y en avait eu d'autres avant parce que eux autres, les Gagnon, ils en avaient un. Y'avait Ricky, le chien de ma grand-mère, après ça j'ai eu Ciboulot et Ciboulette, j'ai eu Max, Rex, j'ai eu un gros Saint-Bernard aussi. En fait, j'ai toujours été avec des chiens.

Quand je suis sortie de la rue, c'est la première chose que j'ai souhaité, un chien. J'en parlais hier avec ma copine, que ça serait le fun avoir un chien. Le lendemain, je te jure, y'a quelqu'un dans la rue qui m'a amené Galice. Elle va bien, elle va super bien et elle est intelligente, ça a pas de bon sens. C'est vraiment une bonne relation. Les autres personnes le voient aussi, au parc. Encore là c'est drôle à dire, mais quand je vais au parc à chien, je suis toujours à l'extérieur du parc. Tous les autres chiens sont à l'intérieur, tous les gens vont au parc à chiens, mais moi je vais à côté du parc. Je me mêle pas avec les gens. C'est un temps aussi que je m'occupe de mon chien, vraiment, et que j'aime mon chien.

En quelque part un, je suis un peu feral child. Tu sais c'est quoi un feral child ? Moi c'était avec les chiens, c'est les chiens qui m'ont élevé. Je me comportais comme un chien un moment donné. Je me battais avec les chiens, je les mordais. Même affaire, même réaction. Le monde se demandait s'il se passait de quoi de bizarre avec moi. Ils étaient pas assez intelligents pour savoir que c'est de l'amour que j'avais besoin, de la compréhension.

Parler, discuter avec des humains. Moi j'étais avec mon chien, tout le temps avec mon chien, tout le temps, tout le temps, tout le temps.

Je me vois encore en arrière de la cour chez les Gagnon, pis j'attendais mon chien. Je rentrais à toutes les cinq minutes pour savoir s'il était arrivé. Y'avait une brume dehors, c'était humide, je m'en rappellerai toujours quand mon chien est arrivé. Je trippais fort, j'ai vraiment aimé les animaux. J'aimais plus les animaux que mes amis.

Ouais. Faque ça donne pas mal d'expérience, de bagage à un enfant. C'est vraiment ça ce qui m'a manqué, le manque de repère, d'ancrage pour t'identifier vraiment... Je suis qui ? D'où je viens, tabarnak ? Tu restes... Un moment donné tu es tanné de penser à ça, t'es juste tanné, faque j'ai commencé la boisson quand j'étais jeune, la drogue aussi. Tout ça juste pour me faire oublier toute cette marde-là.

[...]

C'est dur à cette âge-là de tout comprendre le processus de socialisation de la vie. Pis encore là il y avait pas personne, dans ma famille d'accueil, il y avait pas personne qui m'a dit grand-chose par rapport à l'école. C'est pas mal plus qu'ils m'ont envoyé là, pis organisez-vous avec !

L'école Léonce-Boivin. La maternelle. J'étais comme différent des autres en maternelle, ethniquement. Je pense que j'étais le premier autochtone qu'ils avaient vu, faque mes enseignants me traitaient un peu différemment. Ils me donnaient de l'attention, plus que les autres.

Je sais pas pourquoi, mais les enfants voulaient tout le temps me montrer à leurs parents. En fait, c'est probablement parce que j'étais différent d'eux. Ils voulaient tout le temps m'emmener manger chez eux, mais je pouvais pas y aller parce que j'avais pas demandé la permission. Anyways je savais que si je demandais, la réponse aurait été non. Parce que ça a toujours été non avec Blanche Gagnon, elle voulait pas que j'aille nulle part.

J'étais plutôt en retrait, je me mêlais pas vraiment aux autres et je me sentais étouffé par rapport à eux. C'était quand même nouveau, tsé ? Je venais d'arriver aux Éboulements il y

a pas si longtemps et je pense que je n'avais jamais eu autant d'enfants autour de moi que ça, alors je me suis trouvé n'importe quelle raison pour ne pas y aller. Un moment donné, je disais que j'avais de la misère à voir, faque ils m'ont envoyé chez un opticien pour avoir des lunettes. Ça, je l'ai faké d'un bout à l'autre. Ça me donnait autre chose à faire que d'aller à l'école, pour la période que ça a duré.

Le côté garçon pis le côté fille, ça aussi c'était bizarre pour moi. Personne m'avait dit que les petits gars étaient supposés jouer avec des camions, pis les petites filles ça joue avec des poupées. Je savais pas, moi. Faque je jouais avec des poupées pis des camions aussi ! Les filles me taquinaient avec ça. Mes amis, j'appelle ça des amis mais c'est pas vrai... les gars à l'école ils se moquaient de moi aussi à cause de ça.

C'est pas compliqué, j'avais rien pour socialiser. Rien ! S'ils commencent à rire de toi et que tu viens juste d'arriver, comment ta relation sociale va se développer, évoluer ? C'est sûr j'étais pas mal tout le temps dans mon coin.

Plus tard, j'ai parlé un peu plus avec les garçons parce qu'on jouait au ballon chasseur et que j'étais très athlétique. En fait, j'étais un des meilleurs en sport là-bas. Je sais pas si ça te rappelle de quoi, mais il y avait des médailles de ParticipACTION. Ça allait avec des programmes d'éducation physique au primaire et tu avais Bronze, Argent et Or, pis Excellence. Moi j'avais tout le temps Excellence. Les enfants voyaient que j'étais bon en sport, faque ils me choisissaient tout le temps pour jouer au ballon-chasseur. Je me suis servi un peu de ça pour socialiser et m'intégrer aux groupes de l'école.

Malgré ça, j'étais pas mal tout le temps dans mon coin. J'étais pas vraiment associé avec les enfants et j'étais pas comme eux : les cheveux noirs, les yeux noirs, noirs, noirs. Je viens de la ville, eux autres sont en campagne, et il y a un genre de parler. Moi, j'imagine que j'ai dû développer un autre genre de parler dans mes autres familles d'accueil, avant les Gagnon.

J'étais plus rebelle que les autres enfants aussi, pas mal rebelle. Je brisais à peu près tout ce que j'avais que ce soit mes choses ou celles de l'école. À part ça j'étais violent avec les autres élèves, je m'en rappelle.

Je sais pas encore pourquoi, mais je me rappelle la fois où Valérie Gagnon m'avait piqué avec un crayon dans le dos, icitte. Regarde, j'ai encore la mine dans le corps. Ben je lui ai cassé un bras. Une réaction. Boom ! Pis ça craque tout de suite. Je me rappelle aussi garrocher des blocs de bois aux enfants. Tsé, tu avais des structures de bois là, pis tu faisais des activités... et il y avait des tambours, ils nous mettaient en rond, pis la fameuse sieste...

J'ai une mémoire photographique assez spéciale. Je vois la classe, je vois tout comment c'est fait, je vois tout ça clairement encore aujourd'hui.

[...]

J'ai un autre fait cocasse à te conter. Josianne Charest, c'était le nom de la maîtresse de maternelle. Dans la classe, on avait une perruche et le dernier qui sort de la classe, c'est lui qui doit tout arranger, mettre de l'ordre, placer les chaises autour des tables, serrer les affaires, pis nourrir la perruche. Ce jour là, j'étais le dernier à sortir et madame Charest m'avait invité pour aller manger chez eux.

Moi, j'avais pas vu que dans la classe, ils avaient ouvert les fenêtres. Il fallait les fermer avant de faire le ménage, mais j'y ai pas pensé. Faque j'ai ouvert la cage de la perruche, elle est sortie et elle est allée se poser juste à travers la fenêtre ouverte, sur le bord. La perruche est juste là, devant moi, sur le bord, et quand je viens pour la pogner... pouf ! La perruche, elle part ! Ça me fait encore rire quand j'y pense : la perruche est partie ! Là, je me rappelle que j'étais invité à souper chez la maîtresse d'école et je me fais du sang de cochon. Je saute partout. Fuck ! Qu'est-ce que je vais faire ? Comment je vais expliquer ? Je vais me faire battre encore, c'est sûr ! Je vais me faire mettre en punition pendant je sais pas combien de temps.

Tsé, tu développes une certaine forme de stress. En quelque part c'était stimulant, ça me stimulait d'être obligé de penser à une façon d'être capable de me sortir de cette merde-là. Ça me forçait à trouver une solution à un problème. J'en ai fait l'expérience tout au long de ma vie. Je me suis tout le temps mis au pied du mur, jusqu'à temps que j'aie plus le choix, faut que je deal avec.

Anyways je suis allé chez Josianne Charest et on a mangé du ragoût, je m'en rappellerai toujours. Je lui ai annoncé que la perruche était partie et elle a pas eu de réaction tout de suite. Ça m'a surpris. Elle a dit que des accidents, ça arrive. Ça, ça m'a décontenancé. Je pensais me faire punir bien comme il le faut, mais elle a dit « C'est un accident, ça arrive, fais-toi en pas avec ça. » C'est comme si ça m'a mis off balance, tsé ? Finalement, j'ai le droit à l'erreur, wow ! Cette histoire-là m'a... je m'en rappellerai toujours.

[...]

C'était une sœur qui nous enseignait la première année, et elle avait la fâcheuse habitude de nous tirer l'oreille quand il se passait de quoi. Elle pointait tout le temps au tableau avec sa grande baguette quand elle écrivait quelque chose et elle nous disait : « Écoutez comme il le faut, faut que vous écriviez ça comme ça ! ».

Un moment donné, il y avait Luc Charest, Emmanuel Leclerc et Henri avec moi dans sa classe. On était assis en avant et on était un peu turbulent. Ce qu'on faisait, c'est qu'on garochait nos crayons en dessous du pupitre de la sœur pour aller voir ses jupons ! Haha ! On riait d'elle ! Une autre fois, je pense que je faisais de l'art plastique, je voulais faire sortir de la colle de gros pots, mais ça sortait pas. Tout d'un coup, ça a explosé ! Le bouchon a donné et toute la colle a revolé à terre et sur moi. J'étais tout collé ! Elle m'a pogné par l'oreille, et moi je lui ai arraché son voile. Tout le monde est parti à rire et je me suis ramassé chez le directeur.

Tsé, je faisais par exprès. J'ai commencé à avoir des retenues, à pas aller à la récréation pendant X nombre de temps. Je trouvais tout le temps des façons pour pas aller en classe, parce que ça m'intéressait pas plus qu'il faut et j'avais de la misère à écrire. Ba — Be — Bi - Bo — Bu... t'apprends les syllabes, les consonnes et tout ça.

En math aussi j'avais de la misère. On me donnait un problème qu'il fallait que tu fasses d'une certaine façon, mais moi je le faisais d'une autre façon et j'arrivais au même résultat. Faque ma maîtresse me disait « Non tu dois le faire comme cà ! » même si j'arrivais au même résultat. Je me suis obstiné au moins un bon deux semaine avec cette sœur-là, jusqu'à temps qu'elle prenne mon pupitre et qu'elle le mette à côté du sien, pour voir ce que je

faisais. Ça, ça me... j'aimais pas ça. Tout le monde était là et me regardait. Ils appelaient ça la bourrique de la classe, et je me suis fait traiter de noms pendant un bon bout de temps. J'étais frustré, ça me révoltait.

Tsé j'ai jamais vraiment aimé me faire dire quoi faire, tout le temps être obligé d'obéir. Pourquoi je pouvais pas avoir ma façon à moi de faire les choses, pourquoi fallait tout le temps que ça soit leur façon ? Je me suis rebellé contre ça tout au long de ma vie et ça m'a mis en sacrement contre l'autorité. J'ai jamais aimé l'autorité, dès le primaire j'aimais pas l'autorité.

J'imagine aussi que tu as certains... tu développes un pattern, tsé ? La seule façon d'avoir l'attention, c'est d'être dans le trouble. C'est une sorte d'attention en fait. Bon, ben tu t'organises pour avoir de l'attention. J'ai été dans le trou pendant une bonne période de temps, justement parce que je voulais l'attention.

[...]

J'étais le chouchou de Noémie Gagnon, mon enseignante de troisième année. Je l'ai revue une fois il y a pas si longtemps, chez Emploi Québec, et j'étais assommé. Une coïncidence comme ça, à Québec, en faisant mes impôts. C'est venu me toucher ben gros. Elle voulait m'adopter cette femme-là, elle m'appelait sa petite abeille. J'ai vraiment aimé cette femme-là, c'était ma deuxième mère je pense. Elle me donnait beaucoup d'affection. Je me sentais bien avec elle et mon bureau était à côté du sien.

[...]

J'ai toujours été turbulent à l'école. Pour m'encourager, un moment donné, ils ont commencé à me donner une récompense si ma journée avait bien été. Si j'avais des petits collants dans mon cahier, la prof s'en allait m'acheter des bonhommes en plastique. Moi, j'en avais pas de jouets chez nous. Les Gagnon ils m'ont jamais acheté une bébelle, faque j'y tenais à mon petit bonhomme en plastique quand je finissais la journée.

Je le ramenaient à la maison et je le cachais, parce que si Blanche le voyait, elle me disait « Où c'est que tu as volé ça ? ». C'est pour ça que je voulais les jouets des autres, parce

que j'en avais pas. Je demandais aux kids « Tu me le donnes tu ? », et ils me disaient tout le temps oui. Je les amenais chez nous et je les cachais.

Il y a une autre affaire aussi. Quand je parlais avec les autres kids, je disais n'importe quoi, parce que je savais pas... je savais rien ! Je voulais qu'ils me trouvent intéressant. Les kids de cet âge-là savaient des choses et moi, je les savais pas.

J'ai pas appris grand-chose avec les Gagnon et ça m'a déçu ben gros, ben gros, de pas être capable de parler ouvertement de choses que tu vies, avec les personnes avec qui tu vies.

[...]

J'avais pas vraiment d'amis à l'école. Je me faisais traiter de noms, souvent, oui ça été beaucoup de traitement de nom. Un moment donné, on me traitait de Chinois parce que j'avais l'air différent. Tsé, j'étais le seul autochtone. Ça ta fait poser des questions, c'est sûr.

Cette question là, « D'où je viens ? », je me la suis pas mal tout le temps posée parce que je voyais que je ressemblais pas à mes familles adoptives. Je me suis vu passer d'une main à l'autre, de famille en famille... c'était assez fuckant. Qui va me garder ? Ils veulent pas de moi, ils m'aiment pas, je sais pas... J'ai pas mal été tout seul dans toute ma jeunesse, tout le temps avec les mêmes problèmes, tout le temps tassé, tout seul.

Pis il y avait les réunions pour les enfants de la crèche, à Baie-Saint-Paul. J'étais le seul kid qui avait pas de cadeau. Tous les enfants se faisaient appeler en avant, mais pas moi. Veut, veut pas, tu t'en poses des questions. Qu'est-ce que j'ai de si mal que ça, tsé ? J'en ai braillé une shot quand j'étais flot, j'étais en dessous de mes couvertes, dans mon lit, en punition, sans trop savoir pourquoi. C'était toujours la même cassette, jusqu'à temps que le maître de poste s'en mêle.

Un midi, j'étais allé chez Justin Berthiaume. Lui aussi il avait un dépanneur, comme les Gagnon, mais le sien était juste à côté de l'école Léonce Boivin. J'allais là sur l'heure du dîner pour acheter des surprises, des sacs à surprise. Nous, on avait juste des bonbons tout croche, mais là-bas... J'aimais ça les sacs à surprises.

Quand j'arrivais de l'école, je mangeais en vitesse, je mangeais vite vite vite pour pas avoir à voir la face à Blanche. Après ça je demandais de l'argent à mon père adoptif et il m'en donnait. Après une bonne correction, il me disait : « Va-t'en, esti ! V'là un peu d'argent. » Faque je retournais à l'école et je m'en allais au dépanneur de Berthiaume m'acheter des sacs a surprise. Il y en avait plein, je gaspillais tout mon argent là-dedans, jusqu'à temps que je parle un peu de tout ça.

Il y a un bureau de poste à côté de l'école Léonce-Boivin. Le maître de poste, il sortait souvent en arrière sur sa galerie qui donnait sur la cour de l'école et le midi, il allait justement chez Justin Berthiaume, au dépanneur. Il s'assissait et il prenait son heure de dîner là-bas.

J'étais en sixième année rendu-là, je devais avoir 12 ans. Je sais pourquoi, mais il savait que j'étais adopté, que j'étais en famille d'accueil. Il a dû me regarder pendant un bon bout de temps et voir ce qui se passait avec moi. Un midi, il m'a demandé : « Comment ça va ? Comment ils te traitent ? ». Il me parlait comme il le faut, il me parlait comme si j'étais pas de la merde, il me respectait. Fuck ! J'ai de l'attention de lui ! Je vais y conter, ça peut pas être pire ! Je le trustais, tsé ? Faque je me suis ouvert et je lui ai dit ce qui se passait chez nous.

Il était en tabarnak de savoir ça : « Les sacrements, pourquoi ils te font ça ? ». Lui et son *boy* ils ont commencé à faire des démarches avec la DPJ. « On va passer en cour » pis tout ça. Il a commencé à s'obstiner et il a même appelé Blanche pis il lui a dit : « Je vais te l'enlever, ton gars. T'es pas capable de t'en occuper ! Esti, je vais te l'enlever ! Je vais prendre les procédures judiciaires pour te l'enlever ! ».

Mais là, les Gagnon, ils m'ont fait miroiter plein d'affaires. Ils sont allés vérifier la loi, et d'après la loi, j'étais supposé avoir une chambre à moi. Ils m'ont fait une chambre en préfini avec des murs minces de même. Pis le frère adoptif, William, s'en est mêlé. Il me disait que c'était moi qui faisait du trouble : « Tu vas faire mourir mon père et ma mère, mon tabarnak ! ». C'était un autre avec la tête dans le sable, et il savait pas vraiment ce qui se passait. Esti que j'ai regretté ça par après. Je suis resté là encore, tu vois comment c'est contrôlant?

Pis le travailleur social, encore une fois, il ne venait jamais me voir. Il était à la Malbaie, il s'appelait Ferdinand Fleury, et il se crissait bien de moi. Pendant les vacances d'été, il venait juste me voir pour m'envoyer en colonie de vacances. Des fois je lui parlais de ce qui se passait, mais il donnait jamais suite à rien. Il m'arrivait tout le temps avec une autre promesse, lui aussi, une autre promesse. Il me pelletait des nuages, et je me fiais à ça. Il voulait m'envoyer sur Cap Espoir, un bateau où plein d'enfants en famille d'accueil s'en vont pis vivent une expérience sur la mer sur un voilier. « Tu aimerais ça ! » qu'il me disait. Oui j'aimerais ça.

Finalement, à tous les étés je m'en allais à une colonie de vacances. Ils m'envoyaient à l'autre bout du monde. Je connaissais personne, c'était plein d'autres kids avec une autre mentalité et il fallait que je *deal* avec ça. Il y en allait qui venait de la ville, d'autres de plus loin, mais ils étaient tous dans la même situation, tous en famille d'accueil. J'en rencontrais qui étaient bien dans leur famille et qui seraient jamais parti de là pour tout l'or du monde. Criss que moi j'aurais tout donné pour partir de là ! Ça me fuckait deux fois plus, câlisse ! Ça durait des mois : quand l'école arrête jusqu'à temps que l'école recommence.

[...]

Un été, je vais tout le temps m'en rappeler, j'étais à Rivière-du-Loup au camp Vive la Joie. Ça me tentait plus d'être là et je me suis organisé pour pouvoir passer la Saint-Jean-Baptiste avec mes chums aux Éboulements. On s'est sauvé une nuit, trois gars, et on est parti faire un tour dans le village. Je te dis, on a viré le village à l'envers ! Les cabanons, tout ça ! On a même tué un chat. On l'a accroché à la porte de la colonie de vacances et après ça on a défoncé un truck de boulangerie et on s'est bourré dans les gâteaux. On est revenu incognito avant que le soleil se lève et on s'est glissé dans nos sleeping bags. On a fait comme si de rien n'était.

Au déjeuner, on l'a conté à un autre kid que c'était nous autres, qu'on avait tué le chat. On s'est fait stoolé et on s'est ramassé chez le directeur de la colonie de vacances. Ils ont appelé chez les Gagnon et ils ont dit « Venez chercher Thomas, on est plus capable de le contrôler. Venez le chercher parce qu'on le prend plus ! » Faque ils m'ont mis sur le traversier de Rivière-du-Loup, jusqu'à Saint-Siméon. Je m'en souviens, j'étais fatigué parce que j'avais

couru toute la nuit. J'étais dans le char et j'ai dormi tout le long : revenir de la Malbaie, pis Saint-Siméon et finalement les Éboulements.

Quand je suis arrivé, Blanche voulait pas me laisser aller à la Saint-Jean. Je m'en rappellerai tout le temps, c'était les... comment ils s'appellent ? Denise Thibault ? La chanteuse ? Une Thibault. Elle était là, à la Saint-Jean-Baptiste, et je voulais aller la voir. Ils m'ont embarré dans la chambre, mais j'ai ouvert ma fenêtre et j'ai marché sur les clous du toit de tôle pour éviter de faire du bruit.

J'avais une petite blonde aux Éboulements, Maude Gagnon, et je voulais aller la voir. Je voulais faire ce que je faisais à toutes les Saint-Jean : prendre une bière avec, et la serrer dans mes bras. À cette âge-là, en plus, je commençais à explorer ma sexualité. Sauf qu'un moment donné, j'ai croisé le frère adoptif à la fête, et il m'a gardé à côté de lui tout le long de la Saint-Jean.

Tsé, moi je voulais juste faire partie de la gang de jeunes aux Éboulements, aller aux partys, jouer à la bouteille, ce genre de choses-là, mais on a tout le temps eu le réflexe de me retirer de la gang de flots avec qui je jouais. Ils ne voulaient pas que j'aie de fun, ils voulaient pas que... ils voulaient que je sois tout seul pour avoir le contrôle sur moi. C'est pour ça que je fuguais, que je faisais tout le temps des mauvais coups, mais je n'ai pas juste fait des mauvais coups, tsé ?

Une fois, j'ai même organisé une ligue de ringuette : avec d'autres kids je suis allé voir la mairesse, et on a demandé si on pouvait avoir une ligue, si on pouvait louer le gymnase dans la salle communautaire pour jouer à la ringuette deux soirs par semaine. Elle a accepté. Quand on est arrivé pour jouer, on a vu que la salle communautaire avait été décorée pour une fête, la veille. Nous, on avait rien à faire, c'était plate dans le village. Qu'est-ce que tu penses qui est arrivé avec la salle ? On a tout décâlissé. Alors la mairesse a appelé Blanche pour lui dire qu'ils voulaient m'évincer du village, ils voulaient plus que je reste là. Ils ont même fait venir la SQ une couple de fois.

Tsé, ils ont juste à s'occuper de moi, tabarnak ! Comme il le faut, comme des vrais parents. Donner de l'amour et comprendre son enfant, pas le barouetter, pas le battre tout le temps pis l'envoyer dans sa chambre et rien dire ! Mais ça a toujours été ça chez les Gagnon.

[...]

À onze ans, je me tenais avec un gars du village, qui... ça c'est une autre histoire, tabarnak. Je sais pas comment l'aborder, cette section-là.. c'est assez dégueulasse, je vais te dire.

Le gars était plus vieux que nous autres. Il s'occupait de la discothèque et il faisait des soirées à la salle communautaire. Il avait commencé à boire de l'alcool à 7-8 ans. Tu vois le genre ? Il nous faisait boire de l'alcool et... je vais te dire je filais pas bien dans ce temps-là.

Il nous a donné de l'alcool et il s'est servi de nous autres, moi pis un autre kid du village. Il était plus fort que nous autres et il nous câlissait des volés, je m'en souviens. Il nous avait attiré dans la coulée et il nous forçait à nous embrasser, moi et l'autre kid, et à se toucher, à avoir des relations. Les plus vieux de 17-18 ans, eux autres ils commençaient à savoir comment ça fonctionnait le pénis et ils exploraient. Faque ils utilisaient les jeunes, ils nous utilisaient nous autres, sexuellement.

Une fois, ils nous ont fait monter en arrière de leur bicycle pour aller dans un chalet un peu plus loin dans le bois. Ils nous ont menacé encore une fois, et on est allé. Fallait se donner en show. Fallait faire des fellations.

Une usine d'épuration, tu sais c'est quoi ? Il y en avait une là-bas, aux Éboulements. Moi, je ne savais pas c'était quoi. Moi et l'autre kid, celui avec qui on me faisait faire des genres de show de cul, ben le gars il nous a déshabillé et il nous a câlissé dans le rejet de l'usine d'épuration. Il y avait un gros bassin et là il fallait qu'on s'embrasse, qu'on se taponne après. Je savais pas c'était quoi, esti, c'était quoi que je faisais. Ça a duré deux ans cette esti de merde-là, jusqu'à un moment donné où moi aussi, j'ai pogné le pattern.

Tsé, pourquoi je me laisserais faire ça ? Faque j'ai fait ça à une fille, moi aussi. Elle était un peu plus jeune que moi.

Le soir, quand je pensais à ça... Tsé, j'ai quand même trouvé la décence de réfléchir à ce que je faisais, à m'inculquer moi-même des valeurs. J'aime pas ce qu'ils me font faire, non, et je n'ai pas aimé voir la fille réagir comme elle l'a fait à la façon que je la traitais. Alors j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé voir sa famille. J'ai avoué ce que j'avais fait et je leur ai demandé pardon. Je me suis excusé à Karine aussi, à la fille. J'ai parlé à son père, à sa mère, j'ai demandé pardon. Je leur ai dit ce que j'avais vécu, je leur ai expliqué mon raisonnement. Ils ont dit « On comprend ça ». Je suis retourné chez nous et à partir de là, j'ai arrêté de faire ça, parce que je lui avais fait peur à la fille.

Il y a une autre affaire aussi, attends un peu que j'y pense, c'est quand même loin. Ah oui ! C'était un des frères du Sacré-Cœur. Je devais avoir 12 ou 13 ans, j'étais sur le bord de m'en aller en tout cas. Le monsieur il se promenait aux Éboulements et c'était un prédateur, c'est pas compliqué. Moi je savais pas c'était quoi un gay, encore moins un pédophile. Quand j'ai vu qu'un adulte pouvait demander ça à un enfant... en tout cas il m'a leurré avec de l'argent, faque c'est sûr que moi j'ai essayé ça une couple de fois. La famille d'accueil me demandait d'où c'est que j'avais pris mon argent, et je leur disais que je l'avais trouvée. Faque ça a resté de même, c'est ça qui est arrivé. À partir de là, j'ai tenu ça mort.

### ***Beauport***

J'ai commencé le secondaire à la polyvalente de Baie-Saint-Paul, mais ça a pas duré. Je me suis fait barré de là assez vite parce que je manquais trop de cours, faque ils m'ont envoyé à la polyvalente de La Malbaie.

J'étais pas violent à l'école, la violence a commencé plus tard. J'ai développé de la violence avec les femmes parce que je ne me sentais pas compris, j'étais révolté. J'étais en tabarnak c'est pas compliqué ! Je trouvais que les femmes profitaient de moi, mais plus tard, j'ai compris que je recherchais l'attention négative de la part de femmes contrôlantes. Ça a fait un comme un *loop* : j'allais tout le temps chercher des relations perdantes, jusqu'à temps que je réalise que ce que je cherchais c'était le genre d'affection que j'avais eu quand j'étais jeune en me mettant dans le trouble. Pour moi, c'était ça de l'affection. Quand j'ai compris ça, ben la violence a arrêté.

Je me souviens avoir eu des cours de sexualité à la polyvalente et d'avoir appris qu'un pénis, ça se dilate. Sauf que moi, le mien, il se dilatait pas. Faque je me suis fait circoncire à 13 ans. Ça, me semble que c'est une preuve que ta famille s'occupe pas de toi, en quelque part. Se faire circoncire à 13 ans, ça fait mal en sacrement.

À l'école à La Malbaie, j'étais rendu avec un bar dans ma case et je vendais des cigarettes. J'avais commençais à fumer du hash et je consommais de la boisson, ça allait pas fort fort je vais te dire. Un moment donné, j'ai fait une alerte à la et ça m'a valu une expulsion.

Quand les Gagnon ont vu ça, ils ont dit c'est assez ! Moi aussi, c'est assez ! Faque j'ai appelé le travailleur social. Je voulais décâlissé, je voulais m'en aller et je lui en avais déjà parlé un peu, à Ferdinand Fleury. De son bord, il était supposé faire des recherches pour que j'aïlle en foyer de groupe. Il m'avait expliqué un peu comment ça se passerait : « En foyer de groupe, c'est un milieu ouvert, tu n'es pas enfermé. » Good! De toute façon, avec l'histoire de la circoncision, j'étais vraiment tanné. J'ai dit non, cette famille m'aime pas et elle m'aimera jamais faque je suis aussi bien de câlisser mon camp.

J'étais supposé passer juste trois mois au Centre d'accueil Cinquième saison, à Beauport. C'est très contrôlé là-bas, t'es pas libre. Tu vas même pas à l'école à l'extérieur, tu vas à l'école à l'interne. Je m'en souviens, il m'avait dit « C'est juste pour trois mois, et après ça tu t'en vas en foyer de groupe. Promis, promis. ». Je lui ai fait confiance, mais finalement j'ai passé quatre ans enfermé là-bas, au Centre d'accueil Cinquième saison.

Tout : les résidences, l'école, la cafétéria... tout était dans le même building. Il y avait d'autres jeunes aussi, certains d'entre eux à cause de la cour. Eux c'était des jeunes contrevenants qui faisaient vraiment des mauvais coups. Moi, j'étais en placement volontaire parce que c'est moi qui a demandé d'être placé en centre d'accueil.

Avant d'aller en foyer de groupe, là où moi je voulais aller, ben fallait que tu démontres que tu es fonctionnel à l'interne en passant des examens psychologiques et comportementaux. Si tu récapitules un peu, j'étais pas comportemental, j'étais ben comportemental ! Là-bas, fallait que je demande la permission pour ci, la permission pour ça, fallait que je demande pour me déplacer de ma chaise, esti ! C'était rendu que j'avais

trop de règles, j'étais plus enfermé que jamais. Qu'est ce que tu penses qui est arrivé ? Ils m'ont pas laisser partir.

Ils ont dit que je devais passer devant un comité pour aller en foyer de groupe, pour être relâché. Le comité a refusé : « Thomas il est beaucoup trop comportemental, il sera jamais capable de fonctionner indépendamment en foyer de groupe ». Ils sont allés chercher un jugement pis ils m'ont gardé là, enfermé.

À ce moment-là, penses-y bien, j'ai plus de famille, plus d'amis, j'ai personne nulle part. Je peux pas sortir les fins de semaine, j'ai plus de contact, je suis là 24/7, 365 jours par année. Tu t'imagines, je suis révolté en sacrement ! Je me suis encore fait avoir par mon travailleur social qui, en arrivant à Beauport, m'a lâché vu que c'était plus son district. Faque je suis rendu avec Joseph Legardeur, un nouveau travailleur social.

Tu vois, tu as le Centre d'accueil Cinquième saison à Beauport et tu as le Centre d'accueil Cinquième saison à Lauzon, de l'autre bord du fleuve. C'était des gros centres. Un peu plus haut tu en as un pour les kids plus jeunes, qui s'appelle le Centre du Mont d'Youville à Québec. Moi, je suis pogné au centre Cinquième saison à Beauport, et je peux pas sortir. Il faut que je demande pour tout, tout le temps. Faque je suis révolté, je veux rien savoir, achalez-moi pas câlisse ! Je veux rien savoir, rien savoir ! Je suis tout le temps dans le trouble, tout le temps en... tu as de l'isolement, et je suis tout le temps en isolement.

C'est l'enfer, je capote, et c'est sûr que je fais des fugues. En faisant des fugues, eux autres ils se servent de ça pour me donner une ordonnance de cour, pour me garder. Il faut que je me plie à toutes les règles, toutes les conditions qu'il y a là. Je dis à mon travailleur social que j'étais supposé être ici pendant trois mois, faque pourquoi je peux pas partir ? En tout cas, j'ai pas vraiment compris celle-là. En fin de compte, j'ai passé quatre ans de temps là-bas.

[...]

Un jour, quand j'étais en centre d'accueil, ils m'ont annoncé la mort de grand-mère. J'ai fait une crise, je me suis rebellé. J'ai défait ma chambrette. Tsé, t'as même pas une

chambre, esti ! C'est des demis-chambrette, des demis-murs, hauts comme ça. Tu as un lit, mais t'as même pas une porte fermée. Faque je suis parti en fugue.

Ça, des fugues, j'en ai fait pas mal. Ça durait des semaines, des mois. À Québec, je me suis ramassé avec des jeunes qui faisaient de la prostitution. Vu que je connaissais ça un peu, ben sure, why not ? J'ai continué là-dedans.

La police avait mon signalement et quand ils me trouvaient, c'est eux qui me ramenaient. Moi, je voulais pas retourner, faque je faisais tout pour pas retourner. Je me ramassais chez des gays qui me gardaient là et me donnaient de l'argent en échange de faveurs sexuelles. C'est là aussi que j'ai commencé à faire de la dope, de la grosse dope. J'ai commencé à prendre de la coke quand j'avais 16 ans.

Une fois, en fugue, je m'étais retrouvé à Montréal et on m'avait ramassé au parc Lafontaine. Ils m'ont transféré à Cartier, un centre de détention pour jeunes à Laval, où j'ai passé une fin de semaine. Après, ils m'ont retourné en transport, jusqu'à Beauport. Imagine-toi donc qu'ils voulaient savoir ce qui se passait : « On comprend pas ! Pourquoi tu fais ça ? ». Il y a rien à comprendre, esti ! Je voulais pas leur parler, je voulais rien savoir, je me renfermais. Je voulais vraiment rien savoir de la société. Esti de câlisse que j'étais à bout ! Toute l'esti de marde que j'ai vécue, de la naissance à là, ça a juste pas arrêté. Alors je suis retourné en centre d'accueil, placé en isolement. À chaque fois que tu reviens comme ça, tu régresses.

Après ça, j'ai été mis en déplacement contrôlé pendant un bon bout de temps. J'avais tout le temps une chaise spécifique où il fallait que je m'assoie et il fallait tout le temps que je demande pour tout. Ça me mettait en sacrement, j'étais en train de devenir fou. Je comprenais pas que la société était comme ça, je comprenais pas rien au système carcéral juvénile. Ils m'ont pas expliqué ça, tsé ? J'étais supposé être là pendant trois mois. C'était surtout ça qui me mettait en criss, qui faisait que je voulais tout défaire. Je me suis révolté, j'ai fugué, fugué pendant trois ans. La minute que j'avais le temps, je décâlissais.

Quand je partais, je savais pas vraiment où je m'en allais ni ce que je deviendrais. En quelque part, je m'en foutais. J'étais laissé à moi même. Quand il y avait du changement,

j'allais me payer un trip. Je revenais, ils me crissaient en isolement, et je recommençais. Ça a été de même pendant trois ans et j'ai fait plein de fugues. Je me suis ramassé à Rivière-du-Loup, pis je suis même retourné aux Éboulements un moment donné pour voir ma famille d'accueil. Je suis allé faire la maison du juge. J'avais jamais... J'ai tout défait sa cabane, à coups de 12. C'était bordélique mon affaire, de 14 à 16 ans, c'était *in and out, in and out* et je voyais pas de... je savais pas ce que j'allais devenir.

Je sais pas si tu comprends, mais quand tu vois tes chums qui s'en vont tous dans leur famille la fin de semaine, 365 jours par année, ça te fait de quoi c'est sûr. Toi, tu es tout le temps tout seul la fin de semaine. Je suis retourné une couple de fois chez les Gagnon, mais un moment donné ils ont décidé que ça marche pas, « On veut plus te voir. » Alors tu es pogné avec deux intervenants, tu es tout seul, tu es du bétail qu'ils gardaient. C'est là que tu vois que tu es tout seul en sale.

[...]

Quand je fuguais je me ramassais tout le temps chez des gays, ou encore j'allais danser. Pour le temps que ça durait, ça me donnait de l'argent, ça me donnait ce que je voulais, bon. Quand j'étais tanné, je décâlissais pour finalement me faire ramasser pas longtemps après et recommencer.

J'ai commencé à danser quand j'étais assez jeune, pis encore là je pense que je me suis rapproché des gays parce que la seule figure que je voyais qui pouvait ressembler à mon père adoptif, c'est chez les gays que je la trouvais. Je me suis identifié à ça. Mais il y avait rien de sexuel avec le père adoptif, c'est juste que mes relation avec les hommes... je les prenais comme mon père, I guess. C'est comme ça que je voyais ça.

Des fois, j'allais voir mon frère Claude quand j'étais en fugue. Je me rappelle d'un bateau qui s'appelait la Grand Hermine et je sais qu'il restait pas loin de là. On allait faire les livraisons de Kentucky Fried Chicken ensemble. Il a toujours fait des livraisons, c'est un grand amateur de chars. Il trippait avec son char et son Iron Maiden, il blastait ça au couteau ! Je dormais chez lui parce qu'il habitait tout seul à ce moment-là. Claude est plus

âgé que moi, il doit être dans la soixantaine comme il le faut aujourd'hui, mais à l'époque il avait juste une trentaine d'années.

Il buvait pas beaucoup. Je pense qu'il avait arrêté parce qu'il avait vu ce que ça avait fait à mes frères René et Louis. Ils étaient tout le temps en chicane l'un contre l'autre, c'est pour ça que mon père... Mon père ! Esti que j'ai de la misère avec ça ! Bon, mon père biologique... c'est pour ça qu'il les a placé en fin de compte. J'ai fait à peu près le même parcours qu'eux autres, c'est pas compliqué. Lui aussi, René, il a fait la même affaire que moi. Il est allé à Lauzon, un Centre jeunesse, et à PIVO.

PIVO ça voulait dire Projet Intervention Voie Ouvrière. C'est là où tu allais quand tu voulais pas aller à l'école. Tu allais apprendre un métier et tu t'en allais sur le marché du travail tout de suite. Moi ils me sont arrivés avec cette option là à 16 ans, quand j'étais en centre d'accueil.

PIVO était une unité de Lauzon où tu avais une cafétéria, un gymnase... c'est un peu le même processus que je connaissais. Tu avais une période d'évaluation où il fallait que tu demandes pour te déplacer et il fallait que tu gagnes tes privilèges. C'était le même fonctionnement qu'au centre d'accueil dans le fond, mais t'étais un peu plus libre. Tu te fais un horaire, tu vas à l'école, tu apprends à faire des affaires courantes dans la vie comme faire ton lavage. En plus, tu avais une chambre à toi là-bas, et ça j'ai aimé ça. À PIVO, il fallait que tu fasses des stages en entreprise et que tu fasses des entrevues. Il fallait que tu sois capable de faire un bordereau de dépôt, que tu aies un compte, que tu fasses tes impôts... tsé tout ce que ça prend pour vivre en société. OK I comply with it, j'ai tout fait ce que j'avais à faire.

Tu te souviens, j'avais eu un accident quand j'étais jeune, je t'en avais parlé. Ben à cause de l'accident, j'avais un montant en fiducie. Un moment donné, j'ai appelé Joseph Legardeur, mon travailleur social, et je lui ai dit que j'aimerais avoir accès à mon argent. Tsé, j'ai pas de linge, je suis tout le temps en train de ramasser les guenilles des autres et je suis tanné que tout le monde rie de moi à cause de ça. J'ai de l'argent et je veux être capable de m'acheter du linge, tout simplement. Faque je me suis sorti 500 ou 600 piastres

de mon compte et je suis allé magasiner. J'étais bien, je me sentais bien, j'ai vraiment aimé ça.

Un peu plus tard, après un an à PIVO, je voyais que j'avais appris tout ce qu'il y avait à apprendre là-bas. J'étais tanné, et je voulais aller en appartement. Faque j'ai dit à mon travailleur social que je voulais aller en chambre et avoir mon argent. Joseph m'avait répondu : « Wow ! Wow ! Wow ! Ça se fera pas tout de suite ! ». Esti.

À l'époque, j'avais pas encore 18 ans, faque ma façon de réagir ça a été de fuguer. J'ai décâlé. J'ai volé la petite caisse de tous les gars et je suis parti avec Emmanuel Lapierre, qui était avec moi à Cinquième saison. J'avais développé un genre d'amitié avec lui et on a fait des clients ensemble... toute une histoire je te dis ! Avec Emmanuel, je suis parti en fugue et on s'est ramassé à Rivière-du-Loup.

Quand je suis revenu de la fugue, Joseph il a ben vu qu'il fallait me sortir de là, faque on est passé en cour et on a réussi à me faire libérer du Centre d'accueil Cinquième saison. Alicia a dit oui. Merci Alicia !

### *Québec*

À ma sortie du centre d'accueil, je me rappelle que je suis allé chercher mon chèque en fiducie, je l'ai pris cash, et je me suis acheté un bicycle à gaz. J'ai acheté un autre bicycle à gaz à mon chum Emmanuel et j'ai réparé la mobyette à son frère. Emmanuel était à l'unité de séjour du Centre Cinquième Saison et moi j'étais à l'unité Horizon, qui était juste à côté. Lui était allé là à cause de la loi sur les jeunes contrevenants, il avait commis des vols et tout ça. Faque je lui ai acheté une moto, et j'ai caché le reste de mon argent chez lui, environ 2000 piastres, à Saint-Romuald.

J'avais pas de permis de conduire à l'époque, mais je chauffais quand même et un moment donné je m'étais fait arrêter sur le boulevard Champlain à Québec. J'ai demandé au remorqueur de ramener ma moto jusqu'à Saint-Romuald, pis quand je suis arrivé chez Emmanuel, j'ai vu qu'il y avait des boîtes un peu partout. « Tu déménages-tu ? » Tsé, je me demandais ce qui se passait. C'était le jour de ma fête, pis lui il m'a crossé de

2000 piastres. Toute l'argent que j'avais laissée chez lui était parti. « Je pensais que tu me l'avais donné ! ». Ben oui, esti, beau cadeau ça ! Il est parti avec mes affaires, le câlisse !

Tsé j'avais recommencé à faire confiance au monde, à me rapprocher, à avoir un buddy, un chum, et là je me suis fait avoir. Je me suis trouvé cave pour ça en maudit. J'ai compris que même avec l'amitié, peu importe le temps que ça dure, que tu peux jamais te fier à personne. Alors j'ai revendu ma moto et l'ordinateur de bord à une fille qui venait de la Beauce. Je l'ai revendu 1000 piastres, pas pire, au moins j'ai pas perdu trop d'argent avec ça.

Après ça... tsé j'ai un background avec le milieu gay depuis que j'ai 14 ans. J'avais des clients là où j'opérais, au Centre-Ville de Québec, et je me suis tenu dans le milieu gay pendant un bon bout de temps après ma sortie du Centre. Quand je voulais faire de quoi et que j'avais besoin d'argent, ben je savais comment ça marchait. J'ai fait de la prostitution et j'ai dansé, et j'ai dépensé mon argent assez vite. Ce qui restait dans la fiducie a passé comme ça, ben vite aussi.

Durant le temps que j'étais au Centre et que je partais en fugue, j'avais commencé à côtoyer un homme qui s'appelle René Goyette. Il travaillait à CJRP à Québec, il vendait de la publicité. En tout on a eu une relation pendant à peu près 3 ans, on and off. Après l'affaire de la moto, j'étais tanné et je me cherchais, tsé je cherchais à savoir si j'étais gay ou straight. Faque je suis parti en voyage. Je me suis acheté allé acheter un sac à dos et tout ce qu'il faut pour partir en voyage avec l'argent que René m'avait donné.

Finalement, je suis parti sur le pouce pour aboutir à Toronto. Ça a bien été, je suis resté là-bas à peu près trois mois, sauf que Toronto c'est pas comme Québec. Mettons que c'est un peu plus gros, pas mal plus gros.

Je suis allé dans un shelter qui s'appelle le Covenant House, pour les jeunes de la rue. Je me rappelle qu'il y avait le Evergreen sur la rue Yonge où les jeunes de la rue se ramassent pour faire des activités ensemble. C'était un genre de centre ouvert le jour et le soir jusqu'à 21 h. Après ça, fallait que tu trouves une place pour crasher.

Faque j'ai exploré un peu Toronto, j'étais en vacances. Moi, quand je voyage, je travaille pas, tsé ? Quand je travaille, c'est juste pour une journée. Je vais aller dans une agence de travailleurs temporaires et je vais travailler au jour le jour pour subvenir à mes besoins en cigarettes pis tout ça. Je travaillais un peu, pis je relaxais.

Là-bas, j'ai fait la gaffe de faire de la prostitution, pis je me suis fait ramasser par un agent double. C'était la première fois que je me suis fait ramasser pour ça, mais ils m'ont relâché assez vite sous promesse de comparaître. Finalement, j'ai jamais donné suite à cette affaire-là et ça s'est donc transformé en mandat. Vu que j'étais pas criminel, que j'avais pas de dossier parce que je faisais pas de mauvais coups, ils savaient pas où te comment me trouver.

Après cette histoire-là, ben j'ai arrêté de faire de la prostitution à Toronto. J'ai travaillé un peu plus dans les agences temporaires, mais après trois mois je suis quand même revenu à Québec. J'aurais voulu rester un peu plus longtemps en voyage, mais bon c'est comme ça.

Faque je suis retourné sur la rue Saint-Jean chez un ami à moi qui s'appelait Mario Duchesne. Encore une fois, je l'avais connu lui aussi dans le milieu gay de Québec. Il travaillait pour le Canadien National : deux semaines on, deux semaine off. Quand il partait, il me laissait crasher chez lui dans son un et demi en haut de la Crémaillère, à Québec. Durant ce temps-là, je foirais pas mal je vais te dire. La grosse dope a commencé là, oui.

Je dansais souvent dans ce temps-là. Je me suis fait référé par une agence pour aller faire des contrats de danse et j'ai fait le tour de la province : Trois-Rivières, Chicoutimi, Québec, Saint-Nicolas, Montréal. J'ai vu bien vite que c'était pas pour moi, que je n'étais pas à l'aise là-dedans faque ç'a pas duré longtemps les agences de danse, finalement.

[...]

J'avais recommencé à faire de la prostitution sur la rue De Guire, à Québec, pis je foirais pas mal à tous les soirs. Il y avait des bars clandestins et j'ai commencé à me perdre là, c'est pas compliqué. Avec l'argent que je faisais, je me maganais. J'avais pas beaucoup d'éducation, j'étais jeune, peut-être 19 ans et je me disais que j'avais le temps. Tsé, la vie

était belle. C'est dans ces temps-là aussi que j'ai connu une fille qui est devenue la mère de mes enfants. Elle s'appelle Jeanne Poulin.

J'allais souvent dans un bar qui s'appelait l'Arlequin, à Québec. Un soir, je m'en allais au bar quand j'ai rencontré une de mes amies de Centre d'accueil qui s'appelait Carole Beaupré. Carole était dans la même unité que moi et ça faisait un petit bout que je l'avais pas vue, pis elle était avec Jeanne. J'avais pas vraiment eu de girlfriend depuis... j'avais jamais eu de girlfriend dans le fond. Jeanne a été ma première et on est sorti ensemble pendant huit ans, on and off encore une fois.

Ah ! Avant que j'oublie, j'en ai une à te conter ! Il y avait une fille que j'avais connue quand j'étais en Centre d'accueil, on s'était vu à la Roulathèque. Ça c'était une place où les gens se ramassaient et ils tournaient en patin à roulette et ils s'amusaient. La fille, elle venait des États-Unis, elle s'appelait Sarah McKenzie. Cette fille-là m'a retrouvé voilà un an et demi sur Facebook, c'est assez spécial. Je lui avais écrit une lettre, pis elle m'avait pas répondu. Je devais avoir 16 ans à l'époque. J'ai une photo de ça, elle me l'a envoyé sur Facebook. Ça m'a fait de quoi qu'elle me rejoigne.

Anyways, revenons à Jeanne. Je vois Carole, celle qui était au centre d'accueil avec moi, et je lui demande ce que ça va lui prendre pour que je sois tout seul avec Jeanne. Je lui ai donné 100 piastres, pis je suis parti avec Jeanne à l'Arlequin, et on est sorti comme ça.

Dans le temps, il y avait le sauna d'Abraham dans la côte d'Abraham. C'était le seul sauna mixte qui existait à Québec. Faque on a passé une belle nuit au sauna. Pas longtemps après ça, on est allé chez elle et elle m'a présenté à ses parents et tout ça. Elle ne venait pas du milieu de la rue, non, même que son père travaillait à la Ville. Je faisais encore des clients dans ce temps-là, mais je l'avais mis au courant de ce qui se passait.

### ***Golden***

Un jour, je lui ai demandé à Jeanne si elle voulait voyager. Elle a dit alright et on est parti par Toronto. On a collecté un chèque d'aide sociale downtown Toronto, on s'est acheté une tente, des sleeping bags, des packsacks, une caméra et on est reparti vers Vancouver.

On a collecté toutes les villes, tous les villages, et on s'arrêtait pour se faire aider à continuer notre chemin.

Une fois, on est arrêté à Sault-Sainte-Marie et on a dit au monde qu'on voulait aller cueillir des pommes dans la vallée de l'Okanogan. Ils nous ont aidé avec un billet d'autobus et un chèque pour de la nourriture.

Tsé c'est quand même spécial. C'est long en autobus, c'est non-stop pendant au moins trois jours. Nous autres on a pris plein de photos, plein de beaux souvenirs et éventuellement on est arrivés dans la vallée d'Okanogan. On est allé dans les agences où c'est que les pomiculteurs cherchent des cueilleurs, pis on s'est accroché avec un fermier et on a travaillé chez lui pendant le temps de la récolte des pommes.

Quand j'étais en voyage avec elle, je faisais pas de prostitution. Je faisais fuckall et je savourais mon voyage. De toute façon, elle était pas là-dedans. Elle fumait du hash, elle prenait une couple de lignes dans ce temps-là, mais rien de sérieux. Ça, c'est arrivé un peu plus tard.

Bon, un moment donné, je suis allé à Vancouver pour essayer d'avoir de l'aide sociale, mais on n'a pas été capable d'avoir un chèque et on est retourné dans la vallée ramasser des pommes. Quand les pommes ont fini, on a décidé de redescendre vers le Québec, sur le pouce cette fois.

C'est drôle, il y a une couple de fois où je suis allé me cacher dans la fossé pendant que Jeanne faisait du pouce. Souvent le monde arrêtait et quand il me voyait ressortir, ils partaient.

En chemin, on s'est arrêté à Golden, à peu près à deux heures de Banff en Colombie-Britannique. On a commencé à travailler pour un programme qui s'appelle Environment Youth Corps. L'ouvrage qu'on avait c'était de faire un trajet de ski de fond de 18 kilomètres pour le mont Whitetooth, c'est un genre de centre là-bas. On faisait de la coupe, du débrouissallage, de la grosse ouvrage tsé ? On fabriquait aussi des ponts en bois quand il y avait un ruisseau et on a construit deux chalets pour les skieurs. Oui, c'était de la grosse ouvrage, mais c'était le fun en esti. J'ai bien aimé ça. Dans les Rocheuses, dehors... j'étais

dans mon élément. On habitait dans le sous-sol d'un prêtre avec sa famille et on est resté là pendant cinq mois.

J'ai fait mon cours d'ambulance Saint-Jean là-bas aussi, à Kamloops. C'était toujours le programme d'Environment Youth Corps qui payait ça. Faque c'était du matin jusqu'au soir, jusqu'à 4-5 heures. On a eu un cours de petit moteur deux et quatre temps pour la scie mécanique, et on a pris un cours d'informatique à Kamloops en Lotus 1, 2 et 3. Quand tu y penses ça commence à faire vieux ça, en termes d'ordinateurs.

Pendant ce temps-là Jeanne et moi on était tous les deux sur l'aide sociale. On travaillait et ils ajustaient ce que tu recevais. Tu avais le droit de faire tant d'argent avant d'être coupé. J'ai été longtemps sur l'aide sociale. Tsé, j'avais pas vraiment d'expérience de travail et les deux expériences de travail c'était du monde que je connaissais dans le milieu gay. C'est pas le genre d'affaire qui se met bien dans un CV, mettons.

Éventuellement, les Fêtes s'en venaient et Jeanne voulait passer Noël avec sa famille, mais on avait pas assez d'argent pour redescendre à Québec. On savait que nos chèques s'en venaient, mais pas à temps. Heureusement, on a connu un Québécois à Golden, un monsieur qui travaillait à l'usine de bois où ils font des 2x4, du plywood et tout ça. C'était un Charest. Je pense que c'est une des seules personnes qui parlait français là-bas et il aimait bien ça quand on allait le visiter. On lui a dit qu'on lui signerait nos chèques d'aide sociale en avance s'il pouvait nous passer 1000 \$ pour acheter nos billets et pour pouvoir revenir après Noël. On a signé les chèques et il nous a avancé les sous. C'est gentil, on a ben apprécié.

### *Québec (bis)*

À Québec, pendant les Fêtes, j'ai appris que Jeanne était tombée enceinte et là j'ai compris qu'on pourrait plus remonter dans l'Ouest comme on pensait. Quand j'y repense, je m'ennuyais de Golden ça avait pas de bon sang. Je connaissais du bon monde là-bas, on avait une bonne équipe de travail pis toute. C'était vraiment le fun, j'ai vraiment aimé ça, j'étais dans mon élément, j'étais pas dans la ville, j'étais pas dans la prostitution, pis tsé j'étais... ça allait bien.

Là, il fallait apprendre aux parents à Jeanne qu'elle était enceinte. Je m'en souviens, j'ai dit à Jocelyne, sa mère :

– Vous avez quel âge ?

– 41 ans.

– C'est un bel âge pour être grand-mère, non ?

Je te dis, les deux poings lui sont tombés. Sa petite fille qui était enceinte ! Son père lui, il était content.

Elle avait 19 ans et moi j'avais à peu près 18 ou 19 ans. On a quatre mois de différence : elle est née le 4 avril et moi je suis né au mois de juillet. En tout cas, on commence par rester chez ses parents, mais ça devient un peu petit alors on décide de se prendre un appartement sur la rue Dauphine dans le Quartier Latin à Québec.

Je suis négligent avec Jeanne, je suis quasiment jamais là. Ça me fait peur. Je voulais pas faire la même erreur que mes parents avaient fait avec moi, tsé ? L'amour entre deux personnes, c'est nouveau pour moi et je sais pas trop trop comment dealer avec ça. C'est tu vrai, c'est tu pas vrai ? Elle me tu marcher ? Moi, je vois tout ça s'en venir, alors c'est sûr que je capote, tsé ? Ça m'envahi un peu, je suis un peu perdu, et je retombe dans la dope. Je suis à Québec et je retombe dans la dope, dans la prostitution et ça devient pire que pire.

Un moment donné, je m'en souviens, je suis parti à Montréal une fin de semaine et je me suis ramassé un client dans un bar. On s'est ramassé à Longueuil, dans les deux tours juste de l'autre bord du pont, au 14<sup>e</sup> étage, pis il me dit « Essaye ça. » Essaye l'injection. Au début, je suis pas trop trop sûr, j'ai peur. Finalement, c'est lui qui m'organise tout ça et c'est lui qui m'injecte. Là, je pars sur un... je vais te dire j'ai passé 5 ou 6000 piastres en une fin de semaine. 5 à 6000 piastres, ça me fait grincer des dents rien qu'à y penser, une méchante go.

Mon client voulait me garder là avec lui parce qu'il pensait que j'allais être son chum et tout ça. Il m'emmenait magasiner, il m'achetait du linge... il avait de l'argent et il me

gâtait. Après un bout, on est rendu mardi, je lui ai dit que je voulais m'en aller. Tu vas me payer un billet d'autobus et je vais m'en retourner à Québec. Il était en tabarnak, c'est sûr, mais il comprenait la situation. Finalement je suis retourné là-bas, et là je suis vraiment, mais vraiment magané. J'arrive à Québec, j'arrive chez Jeanne, et je lui explique que je me suis injecté et tout ce qui est arrivé.

[...]

Anthony est arrivé au monde. Durant ce temps-là, j'étais encore dans la prostitution, dans la dope, mais je m'injectais pas. En fait, après l'histoire à Longueuil, j'ai arrêté pendant deux ans. Jeanne et moi on avait déménagé dans un genre d'appartement, mais c'était trop petit pour trois personnes avec le bébé, et éventuellement il y a du monde qui ont fait un signalement à la DPJ parce que ça criait tout le temps et c'était un peu le bordel. C'est là que j'ai perdu Anthony.

En dealant avec la DPJ, on a réussi à pouvoir le voir aux deux ou trois semaines et on l'amène chez les parents à Jeanne. Durant ce temps-là, ça va mieux, je m'en occupe bien, mais cette situation-là dure pas.

Un moment donné, j'appelle les Gagnon, la famille d'accueil où j'étais, parce que je voulais prendre des nouvelles. Ils m'annoncent la mort de mon oncle Réginald. Réginald je pense pas t'en avoir parlé, mais c'est pas grave. Dans tous les cas, j'ai ben de la misère à dealer avec tout ça, et ça m'a fait retomber dans la dope.

J'avais jamais vraiment arrêté de sniffer, mais je venais de passer deux ans sans m'injecter. Sauf que là, j'ai recommencé l'injection. Ce que je ressens, c'est un sentiment d'échec sur toute la ligne. Je vois tout le cheminement que j'ai fait, ou pas fait, et je vois que je viens de répéter ce que j'essayais d'éviter. Je pensais que j'allais pouvoir passer à travers, mais ça a pas marché. Je suis encore pogné à Québec, à refaire le même cercle d'assuétude.

Finalement, Jeanne est retombée enceinte parce qu'on se protégeait juste pas. On a eu des jumeaux, Michaël et Aidan, qui sont nés prématurément le 13<sup>e</sup> de mai. On a un logement, un quatre et demi sur la 3<sup>e</sup> avenue à Québec, et c'est dur sur Jeanne. Elle allaite, les enfants brailent, on est fatigués et on est carrément dépassés. Pendant un bout, on fait affaire avec

le CLSC pour qu'ils nous aident avec une gardienne, pour finalement s'apercevoir que c'est plus gros que nous autres.

Tsé on est tous les deux sur l'aide sociale et moi je continue à me prostituer, et je sens que je suis vraiment aveuglé par tout ça. Faque ça a pas pris de temps qu'on a perdu les jumeaux, mais cette fois, par contre, on les a placé volontairement. Ils se sont faits placer dans une famille à Pont-Rouge, qui est en banlieue de Québec. Des fois, on va les visiter, eux aussi. Ils sont pas dans la même famille que Anthony, mais tous les enfants sont au nom à Jeanne.

De mon côté, c'est le free for all. Je suis plus sur Terre, je suis plus là pantoute. Je suis dans la dope par-dessus la tête, ça va pas bien.

J'ai besoin de vacances, j'ai besoin de voyager.

### ***Iqaluit***

Je me ramasse à la Taverne Manette un moment donné, sur la rue de l'Aiguillon. Je reconnais un gars que ça fait un petit bout de temps que je voie et que Jeanne connaît, elle aussi. Luc Chapdelaine, c'est ça son nom. Il sortait avec Joseph, un jeune qu'on connaissait de la rue. Jeanne checkait pour les polices quand on allait sur la rue et on avait fait de la dope avec lui, c'était comme ça qu'on s'était connu.

Anyways, Luc il fait du taxi à Iqaluit et il m'offre de monter travailler là-bas, parce qu'ils ont un gros contrat de cinq millions pour bâtir une maison de retraite pour les personnes âgées. Moi c'est sûr que je suis intéressé. Je veux quitter le monde de la dope, retomber sur mes pieds, faque je demande à Luc s'il peut m'aider à monter là-bas, et il me dit oui. Il me met en contact avec le foreman de Roch-Lessor, la compagnie de la Beauce qui a eu le contrat.

Le foreman, Louis, est dans le Nord. Moi je sais que dans les projets comme celui-là, il y a un certain minimum de personnes de la réserve ou de la communauté qu'ils sont obligés d'engager. Là-bas c'est un territoire autochtone, inuit, faque ça me donne comme des droits pour les emplois qui sont là-bas, vu que je suis autochtone. J'ai pas encore de promesse

d'emploi, mais je me fis là-dessus et je monte là-bas pareil. Comme de fait, j'ai raison ! Je vais voir Louis, je demande pour un emploi et il dit oui, pas de problème. C'est 6 jours et demi par semaine que tu travailles. Tu es payé 10 \$/h et tu es logé, nourri. *Fine* ! La belle vie !

Je travaille, je travaille, et je travaille. Là-bas, le sol est permafrost, il est toujours gelé, et il faut que tout soit surélevé. En gros, ce qu'on fait c'est qu'on creuse des trous et on pose des piliers pour qu'ils mettent des grands travers par après. Il faut creuser profond. Moi, je suis sur la brouette et je charrie de la terre pis de la roche. Du gros ouvrage m'a te dire.

Dans ce temps-là, y'avait pas de dope. C'est pas compliqué, j'avais même pas le temps de fumer un joint, j'avais pas le temps !

Un moment donné, je commence à penser fort à ma fille. Je t'avais pas dit ? Après les jumeaux, on a eu Léa. Un autre enfant, oui ! C'est la seule fille que j'ai eue, je l'ai eue juste avant de partir à Iqaluit. Léa est avec Jeanne à Québec, et ils restent chez Luc Chapdelaine. Faque j'appelle Léa et je lui explique que je suis un peu plus stable et que j'ai une place où rester : « Ça te tente-tu de monter ? ». Elle me dit oui, elle aimerait ça. Faque je paye son billet d'avion, 700 piastres.

Quand elle est arrivée dans le Nord, elle a commencé à travailler comme cuisinière dans la base militaire. Là-bas, les Inuits ils ont jamais vu ça, une p'tite fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Tu vois, Jeanne était une blonde aux yeux bleus et Léa aussi. On avait beaucoup d'attention avec Léa. Un bébé aux yeux bleus, les Inuits en revenaient pas ! Ils se chicanaient tous pour la garder, pendant que Jeanne travaillait à la résidence. Elle est tout petite dans l'anorak que j'avais acheté à Jeanne.

Il y avait pas de bar là-bas. En fait oui, il y a un bar, mais il faut que ce soit toi qui fasses livrer ta boisson. Fallait que tu demandes un permis pour t'importer de la boisson, et en plus t'as pas le droit d'avoir des 60 onces. Mais avant de partir, Luc Chapdelaine m'avait dit que ça se vendait bien, la boisson, faque j'ai commencé à bootlegger. Durant ce temps-là, je faisais pas mal, pas mal d'argent sauf que après un bout, la GRC a commencé à soupçonner que je vendais de la boisson.

Une fois, Luc m'avait laissé sa voiture de taxi, parce qu'il était redescendu à Québec pour je sais pas trop quoi. J'ai son auto et je m'en vais chercher ma commande de boisson à l'aéroport. Je me fais contrôler par les agents, mais cette fois-là la commande que j'avais faite c'était des 40 onces, pas assez pour se faire pogner. J'ai été chanceux parce que ce que je faisais, c'est que je faisais une commande de 40 onces et d'autres fois une commande de 60 onces.

Pis il est arrivé de quoi d'autre un moment donné. Un aide-cuisinier à qui j'avais vendu de la boisson avait trop consommé, et il a fait une tentative de meurtre au restaurant le Shack à Iqaluit. La chienne m'a pogné, tsé ? Ça me tente vraiment pas de me faire accuser dans cette histoire-là. C'était assez grave, et après ça j'ai arrêté de bootlegger.

Jeanne aimait pas le paysage là-bas, il y a rien que de la roche, et elle s'ennuie de ses parents. C'est normal, elle veut redescendre. Elle est partie autour du premier décembre.

De mon bord, je me suis fait une entorse lombaire. Je travaillais de jour, je bootleggais le soir, et je me suis fait mal au dos, faque j'ai reçu de la CSST. Louis, le foreman, il voulait me garder. Il me disait : « Tu passeras le balai au pire aller ! » Mais j'étais tanné, et j'ai suivi Jeanne et Léa à peu près une semaine après qu'elles soient redescendues. Au total, je suis resté six mois là-bas.

### ***Lac Rapide***

J'ai plus une cenne rendu-là. J'ai payé le billet de retour des filles et j'ai passé le reste sur un party avant de partir d'Iqaluit. Heureusement, quand je suis arrivé à Québec, ils m'ont donné un chèque d'aide sociale pour que je retombe sur mes pieds.

On habite chez Luc, mais on est tanné d'être là. Faut comprendre qu'il y a de la dope aussi là-dedans, que j'ai recommencé à m'injecter dès que je suis retourné en ville. En plus, on a eu quelques grosses disputes Jeanne et moi quand ça allait pas bien. J'étais dépendant affectif en quelque part et j'aimais Jeanne, mais j'étais tout le temps jaloux. C'est sûr que quand tu mélanges la dope, les enfants et le fait qu'on était jeunes... Je vais te dire, je me suis planté comme il le faut. Je décide qu'il faut m'en aller et aller voir ce qui se passe dans

ma réserve, au Lac Rapide. C'est la première fois que j'y vais, parce que je suis pas né là-bas.

Je vais dans la réserve en premier. J'ai fait monter Jeanne sur la réserve, chez ma tante Elizabeth, un peu après moi. Elizabeth Gauvin, c'est la sœur de ma mère. Elle m'avait rejoint dans le passé parce qu'il s'était passé des élections, et ils avaient besoin de votes. Ils avaient recensé tout le monde de la communauté, et j'étais dans le registre.

Faque j'arrive dans la réserve, pis c'est complètement fou là-bas. Je vois vraiment c'est quoi une réserve indienne : c'est beaucoup de boisson et beaucoup de drogue. Moi je viens de me sauver de Québec pour pas continuer dans cette voie là ? Je suis au Lac Rapide, pis j'aime pas ça, je suis pas heureux et c'est pas un bon environnement pour moi ou Jeanne. En fin de compte je suis pas resté là pendant longtemps, une affaire de trois ou quatre mois jusqu'à temps que j'en peux plus.

Jeanne retourne à Québec chez ses parents avec Léa, et moi aussi je décide de m'en aller. J'étais parti pour m'en aller aux États-Unis, laisser tout ça en arrière, et je me disais que j'allais arrêter pour me ramasser un peu de sous en chemin. J'étouffais, tsé ? Faque je suis descendu à Ottawa, je vais me chercher un chèque et je reste dans une maison de chambre sur la rue Booth. Finalement, je suis pas allé ben loin. Je suis resté stucké là pendant deux mois jusqu'à ce que je puisse plus payer ma chambre. Faque j'ai appelé Jeanne pour lui demander de revenir vivre à Ottawa avec moi.

### *Ottawa*

Léa doit avoir pas loin d'un an quand Jeanne retombe enceinte. On a eu Simon à Ottawa, et on se ramasse avec deux bébés, et on est encore sur l'aide sociale.

Pendant deux semaines, en attendant que le 1<sup>er</sup> arrive, on est placé dans un motel. On se cherche un appartement et on en trouve un à Vanier sur le boulevard Blake. Faut que tu comprennes que le boulevard Blake à Ottawa, autour de 1991-1992, c'est la place où il y a le plus de crime au Canada au pied carré. Au Canada ! Nous on atterrit là, sur le boulevard Blake. Le YMCA nous ont meublé, ils nous ont équipés avec une couchette, des lits... tout ce qu'il faut. Mais la continuation a continué, encore ! Esti...

À ce moment-là, Jeanne prenait de la coke et moi, je m'injectais. Avec Simon, quand elle a compris que je continuais à m'injecter, ben ça a pas fait long feu. Elle s'est tannée. J'ai perdu l'appartement, je payais plus rien, et elle est retournée à Québec. Elle a réussi à garder les enfants et elle se promenait entre Québec et Ottawa de temps en temps pour me rendre visite. Elle consommait plus rendu-là, c'était cool.

Moi, c'est sûr que je la voulais avec moi, que je voulais mes enfants, et à peu près trois mois après avoir perdu l'appartement j'ai réussi à la faire remonter à Ottawa. Elle acceptait... non elle acceptait pas. Quand je consommais, je m'en allais et c'est elle qui gardait l'appartement. Ça marchait de même. On a déménagé dans un appartement sur la rue Beausoleil, dans le ghetto noir. Downtown Ottawa, Rideau pis Beausoleil.

Ben vite, j'ai rencontré un jeune qui faisait de la dope. Il était en mission pour un monsieur gay qui se cherchait de la compagnie et le kid a pensé à moi. Faque il m'a mis en contact avec le monsieur en question, qui s'appelait Robert Cardin. J'en ai parlé à Jeanne, et elle a accepté que je le vois. Elle m'a dit que tant et aussi longtemps que ça se faisait pas dans la maison, c'était correct pour elle.

Robert est devenu le parrain de Simon. Il nous a beaucoup aidé, et il savait un peu ce qui se passait avec moi parce que je lui avais conté à propos de la dope et tout ça. Il nous aidait avec la bouffe, il nous voyageait quand il fallait qu'on se déplace avec les deux enfants. Il nous a aidé pendant un bon bout, tout le temps que j'étais à Ottawa en fait.

Pendant ce temps-là, nous autres on habite au septième étage dans un trois et demi, downtown Ottawa. On a pas de laveuse ou de sècheuse, on a la bassinette et notre lit. C'est petit. Léa couchait avec nous autres, pis Simon couchait dans la bassinette. On faisait notre lavage dans le bain, à la mitaine, je m'en souviens.

Moi, tsé, ça va pas bien, je suis vraiment dans la dope. Un moment donné, j'ai même une ordonnance de la cour qui m'oblige à aller en thérapie, sinon je perds Simon. Faque je m'organise avec le Ottawa Friendship Center et je leur explique la situation : ça me prend une thérapie, et je la veux autochtone. Ils regardent ça, OK, ils appellent à Maniwaki. Je passe un médical pour être accepté et je suis admis. Ça dure 21 jours, c'est pas bien long,

mais c'est ça que la cour voulait. J'étais tanné, tsé ? Je suis tanné. J'ai fait ce qu'il fallait pour la cour, j'ai réussi ma thérapie, mais l'envie de la dope m'a pas lâché. Je consommait encore.

[...]

Il y avait souvent du monde qui venait chez nous sur Beausoleil, nous rendre visite ou whatever. On a connu un couple d'amis comme ça, Cindy et Emmanuel, et Emmanuel amenait souvent un de ses chums avec lui. Je savais que Jeanne aimait bien ce gar-là, et pendant le temps que j'étais en thérapie, elle m'a trompé avec lui. C'est sûr que, quand j'ai appris ça, ça allait pas bien.

C'est dans cette période là où j'ai fait... ça aussi cette passe-là est pas mal fucked up. Après que j'ai appris qu'elle avait triché, j'ai passé trois jours en dessous d'une galerie. Trois jours, jour et nuit, à m'injecter, sur la rue des prostitués, sur la rue la rue Clarence à Ottawa. Je passe trois jours en dessous d'une galerie où personne me voit, trois jours d'enfer. Je suis rendu en psychose toxique, je parle tout seul esti, pis je braille, je rage. J'accepte pas que ma femme m'ait trompée. Des fois, je sors d'en dessous de la galerie pis je tweak autour. Ma situation est tellement fuckée que... je veux dire je suis perdu, je suis vraiment dans merde esti, pis je vois pas de sortie esti. J'en vois juste pas.

Un moment donné, j'ai pu d'argent et j'ai pu de dope, et c'est là que j'appelle Robert. Je m'en vais rester lui. Robert a bien essayé de nous remettre ensemble, il m'avait dit « Faut que tu fasses quelque chose, faut qu'il se passe quelque chose, tu peux pas tout le temps être comme ça ! » Il faut dire que des histoires du ghetto, il en avait vu des vertes et des pas mûres. Une fois, il est venu chez nous et il a sorti les dealers qui étaient là, il les a sorti à coups de bâtons ! Il prenait vraiment soin de moi, de Léa, de Simon et de Jeanne.

Robert était fleuriste, il est professeur au Collège Algonquin à Ottawa. Collège Algonquin, département Woodrow, en art floral. Non, en horticulture ou quelque chose comme ça, je m'en souviens plus exactement. Anyways, après mon histoire de balcon, il m'avait dit « Ce que ça te prend, c'est une job. Viens avec moi durant le temps que j'enseigne, je vais te payer et prendre soin de toi. ». Lui, il fait de l'arthrite et il a des pieds tout déformés, ça fait

qu'il a de la misère à chercher son matériel à la warehouse et à la greenhouse et il a besoin d'aide.

Jeanne revient, et Robert nous déménage à Gatineau, à Pointe-Gatineau, dans un sous-sol. Faut comprendre qu'on était pas capable d'avoir un logement, alors c'est Robert qui est allé payer et qui a parlé au propriétaire pour nous caser-là. Il restait pas loin de chez nous, faque quand il se passait de quoi c'était pas long qu'il arrivait.

C'est vraiment chaotique cette période-là. C'est des hauts pis des *downs*, tsé. On peut tu prendre un break ? C'est pas évident, m'a te dire.

### *Gatineau*

On est rendu à Pointe-Gatineau, on est en 1994. C'est ça. Robert travaille trois jours par semaine, le soir. Je l'accompagne et je commence à apprendre les rudiments de l'art floral. Quand j'y repense, j'étais pas vraiment prêt à avoir une job stable, mais il fallait qu'il se passe quelque chose, que je mette mon énergie ailleurs. Dans le fond, ç'a a bien tombé parce que c'était pas très dur, même si, ben franchement, ça me tentait pas trop trop de faire ça. Ça me tente pas trop trop parce qu'il y a des cravings qui sont encore là. En plus, Robert était pas mal chialeur et il était autoritaire, son père avait fait l'armée. C'était une personne contrôlant et très propre, trop propre : il te suivait partout avec une guenille dans la maison, de quoi devenir fou je te dis ! Mais avec lui, j'ai appris, j'ai appris sur le tas. J'ai appris à peu près toute la terminologie que tu vas utiliser en art floral parce qu'en tout, je l'ai aidé sept ans dans son travail.

Durant ce temps là, je pense beaucoup à d'où je viens, aussi. Je pense à ce qui m'est arrivé, et tout ça joue avec mes émotions. Tsé pendant cette période-là de ma vie, ça prenait pas grand-chose pour que je parte sur une balloune. J'étais instable émotionnellement, je suis encore très émotionnel des fois. Je vais brailler, tsé, de temps en temps. Avec ce que je suis passé à travers, ce que j'ai subi, ce que j'ai survécu... ben un moment donné ça devient trop, et je c'est là que je retombe dans la dope.

[...]

À Gatineau, avec Jeanne, je m'organise pas mal bien avec les enfants, malgré tout. Je fais à manger, je m'occupe de mes enfants, je joue avec mes enfants. On habite dans un bloc appartement de huit logements, pas trop gros, et mes enfants se font des amis. On est avec Léa et Simon, qui ont trois ans et deux ans. Elle est née en « 91 et lui en « 92.

Je mets beaucoup d'énergie sur Simon et Léa parce que je réalise que j'ai perdu trois enfants auparavant. C'est peut-être pour m'enlever de la culpabilité, je sais pas. Dans tous les cas, j'en prend soin, et durant ce temps-là je travaille aussi avec Robert au collègue Algonquin.

Ce que je t'ai pas dit, c'est qu'il y a ses avances aussi. Les avances sexuelles de Robert sont un peu spéciales, je vais te dire. Le sex au travail, dans le greenhouse, tsé ? Je me rebelle un peu contre ça aussi, mais je suis déterminé à pas retomber aussi bas que j'étais.

Je tourne tout mon énergie sur eux autres, sur mes enfants. Je fais beaucoup d'activités avec eux, du vélo, je les amène prendre des marches dans le parc à tous les dimanches, quand Robert nous amenait dans le parc de la Gatineau.

Tout ça dure un certain temps, 1992, 1995. Les enfants grandissent, ça va bien, Léa commence à aller à l'école, mais un moment donné j'en ai assez. Je suis tanné. Je vis quelque chose, je sais pas qu'est-ce qui a fait que ça a déclenché, je m'en rappelle plus, mais je recommence à consommer après avoir été clean pendant plusieurs années. Jeanne, c'est sûr qu'elle est pas en accord avec ça, et on se sépare. Pas longtemps après, j'apprends qu'elle sort avec un Jean-Philippe, je l'appelle JP. Cette fois, c'est moi qui est parti, ça doit être en 1996.

### *Penticton*

Bon, faque je vois l'échec familial, et j'essaye de me tracer un portrait de tout ça, mais c'est mou, ça se tient pas debout. C'est tout le temps à recommencer, c'est tout le temps des up and down, up and down. Finalement, je prends mon packsack et je me ramasse à Ottawa, mais je vois qu'Ottawa c'est pas vraiment mieux.

Je couchais dehors à Ottawa, et un jour j'ai trouvé une balle de golf dans un fossé. Je la regarde et je lui dis « Je vais aller te driver dans le Pacifique ». Je me donne ce but de la driver dans le pacifique, juste de même.

Faque je prépare mes affaires, je remets mon packsack et je m'en vais. Je commence à faire du pouce et je me ramasse à Pembroke en Ontario, qui est à peu près à deux ou trois heures d'Ottawa. Sur mon chemin je rencontre deux jeunes. Ils doivent avoir 15 ou 16 ans et ils sont en fugue. Ils sont en fugue d'un centre d'accueil je pense. En tout cas, les deux voyagent et ils savent pas trop comment ça marche, tout ça. Ils ont faim et ils veulent se coucher. « Voulez-vous que je vous aide ? Je vais vous aider. Moi je vais vous montrer comment ça marche. »

Sur notre chemin, il y a un drive-in court, une place où le monde tape sur des balles de golfs. Faque je vais voir le propriétaire et je lui demande s'il a besoin de quelqu'un pour ramasser ses balles de golf. Je lui dis qu'on a faim et qu'on peut travailler pour de la bouffe et pour pouvoir coucher sur son terrain. Il nous dit oui, pas de problème. Il nous laisse faire l'ouvrage et nous montre où mettre notre tente. Le monsieur nous a même fait à manger, et après ça les jeunes m'ont conté ce qui se passait : ils étaient en centre d'accueil, pis ça allait pas bien. Ils veulent s'en aller à Vancouver.

Sur le pouce, des fois on se sépare, pis on se rejoint et on arrête de village en village pour ripailler et essayer de se trouver de la bouffe. Un moment donné, on se ramasse à Sault-Sainte-Marie. Quelqu'un nous ramasse sur le pouce et il nous amène à son chalet, en plein milieu du Canada, c'est bizarre. Je te dis, c'est vraiment le milieu du Canada. Il y a une halte avec un écriteau où de Terre-Neuve à Vancouver, ben cette place-là c'est le milieu du Canada.

Ça fait qu'on arrive au chalet et on mange. Le gars, il allait là pour prendre des vacances. On s'est fait un feu, on a fumé un joint, on a mangé et on s'est couché, mais il s'est passé de quoi pendant la nuit. Il y a eu du vandalisme chez les voisins.

Encore aujourd'hui, je sais pas si c'est les kids. Moi, je dormais. Anyways, le lendemain, le monsieur qui nous avait embarqué nous a donné un gros cruchon de change. Il devait y

avoir à peu près 80-100 piastres dedans et il nous dit « C'est tout ce que je peux faire pour maintenant, faque je vais venir vous porter sur le bord de la route pis vous allez continuer votre chemin ». Alright, on continue, et on a fait du pouce. On s'est ramassé à... c'est quoi passé Sault-Sainte-Marie ? North Bay ? En tout cas, c'est creux.

Arrivé là, on va voir la police, qui nous donne un motel pour la nuit. Ils enquêtent sur les jeunes et je leur dis qu'ils sont en fugue, mais que je vais appeler leurs parents. Faque je parle à leurs parents, je leur dis que je vais prendre soin des jeunes jusqu'à temps qu'on monte à Vancouver et que rendus là, ils vont les recontacter. C'est correct pour eux. Après ça, la police nous a donné à chacun un food voucher pour qu'on s'achète de la bouffe et qu'on continue notre chemin. En fait, je suis certain qu'ils ont pas arrêté les deux flots parce qu'eux autres, ils se mêlent pas des affaires qui sont à plus de 80 km de leur ville. C'est la même chose icitte apparemment

On a continué notre chemin, et on a pogné une van qui nous a amenés jusqu'à Regina. On est les trois dans la van, ensemble, jusqu'à Regina. C'est quand même pas pire, tsé ? Quand on débarque, il mouille à seaux, esti ! Alors on va cogner à une porte et on demande au monsieur si on peut mettre notre tente et se coucher sur son terrain. Durant la soirée, il vient nous porter de la bouffe et le lendemain, ils nous fait un lunch pour emporter. En voyage, je vais te dire, j'ai tout le temps eu du bon monde sur mon chemin.

Quand on est parti de là, on a pogné une femme avec son fils jusqu'à Penticton. C'est une bonne ride ça. Tu vois, tu traverses l'Alberta au complet et tu es même rendu en Colombie-Britannique.

Moi, rendu à Penticton, mon contrat achève avec les jeunes. La femme s'est arrêtée là parce qu'elle a un problème avec son manifold dans le char et il faut qu'elle fasse commander des pièces. Ça fait qu'on se trouve tous un terrain de camping et de mon bord, je vais parler au propriétaire du camping. Je lui demande si ça le dérange si je travaille un peu pour être capable de payer notre séjour. Le monsieur, il me répond « Tu tombes bien mon gars parce que je m'apprête à agrandir le camping ! » Le bonhomme il s'appelait Steve Williams. Son camping était sur un territoire autochtone, il y avait un gros tipi même si lui,

il est pas autochtone. Il me dit qu'il a besoin de bras et que si je veux travailler, il a de l'ouvrage pour moi.

Les deux moineaux qui sont avec moi veulent aller à Vancouver, ils veulent continuer. Je leur dis que je vais rester ici, mais je me suis assuré de donner la balle de golf aux kids. Je leur ai dit que c'était leur mission à partir de maintenant, et qu'ils me kickent ça dans le Pacifique ! Il m'ont dit alright, ils sont partis et moi je suis resté à Penticton.

[...]

Durant ce temps-là, je pense beaucoup à mes enfants qui sont à Gatineau. Je me demande comment ils vont, mais je n'ai pas pris de leurs nouvelles tout de suite quand je suis arrivé à Penticton. J'ai travaillé et j'ai enduré mon mal pendant un gros deux mois à sortir de la roche, à labourer, à sortir de la roche... j'étais brûlé à tous les soirs, c'est pas compliqué.

Le gars, le proprio, c'est un biker, je suis sûr que c'est un biker. Il a un Harley, il a un cheval et il a une fille chinoise qui reste avec lui. Il fait motard pas mal, je vais te dire. Il fait achat ben gros.

Durant le temps que je travaille, je marque mes heures et tout, jusqu'à un moment donné où, dans une party au camping, je rencontre trois personnes qui parlent français. Deux filles, un gars. Je dis alright esti ! Je vais les voir, ils arrivaient de la Gaspésie, et on parle, on jase. Ils ont ben aimé leur trip de pouce, mais ils ont arrêté au camping et ils sont un peu stallés-là. Moi, je m'organise avec le proprio pour qu'il travaille avec moi. On laboure pis on plante des arbres ensemble.

Le boss, il avait aussi une petite compagnie de rafting. C'est une rivière qui est pas large, tu descends avec une trippe et c'est le fun. Il s'occupe de ça, et nous autres on s'occupe du camping. On sème des graines pis on fait pousser du gazon. À tous les soirs, il vient et il nous paye, sauf qu'il ne me paye pas tout, disons que c'est lui qui paye le party. Il achète une 12 ou une 24, on se fait un feu et on écoute de la musique. Après ça, on se couche, pis on recommence le lendemain. On a de la bouffe aussi, et quand je veux de quoi, je vais au dépanneur et je marque tout ça sur le compte que mon boss va payer plus tard. C'est un

peu comme ça qu'il nous paye. Tsé, je passe du bon temps et je commence à connaître le monde vu que ça fait deux mois que je suis là.

Sauf qu'un moment donné, je calcule mes heures et je commence à me poser des questions. C'est là que j'appelle Robert à Gatineau pour lui demander comment ça va et tout. Robert... je me suis fait engueulé en esti m'a te dire ! « Esti de sans-cœur ! Les enfants demandent pour toé ! Où est-ce que t'es ? Reviens t'en icitte, ça presse ! ».

Je lui dis que ça me tente pas, pas encore. Sur le coup, je suis pas prêt I guess. Je réfléchis à ce que Robert m'a dit et une semaine après, je décide que je suis tanné de ramasser de la roche, et je vois que ça traîne, que j'avance pas. Je rappelle Robert et il me dit qu'il va me le payer mon billet d'avion : « Esti, viens t'en tabarnak ! Les enfants demandent pour toi pis Jeanne aussi est tannée là ! Les enfants ont besoin de leur père. » C'est ça qu'il me dit. Alright.

Ça tombe bien, le boss s'en allait justement à Vancouver avec un gros camion. Il avait un 10 roues et il fallait qu'il aille faire un contrat là-bas, alors je lui demande s'il peut me donner une ride à l'aéroport. Il me dit oui, pas de problème. Je lui prépare toutes mes heures, j'embarque dans le truck et on s'en va à Vancouver. Quand j'arrive à l'aéroport, j'appelle Robert qui achète mon billet et qui m'attend à mon atterrissage, à Ottawa.

### *Gatineau (bis)*

Je rentre pas tout de suite chez nous. Il faut que j'aille au collège avant, il faut que j'aille travailler encore. Je fais ce que j'ai à faire et je reste chez Robert, pas avec Jeanne. Pour moi, c'est plus pareil avec elle et de toute façon, elle veut pas me voir.

Jeanne est toujours avec JP, elle reste chez eux, et il a de la misère lui aussi avec elle. Elle le laisse une couple de fois parce qu'il s'occupe pas de Simon, il s'occupe pas de lui pantoute.

En tout cas, quand je suis revenu de Vancouver, je suis chez Robert. Ça dure 2 ans, mais je suis tanné, je suis à bout de Robert. Je le vois partout, je vis avec et je travaille avec, tsé ? Un moment donné, je me suis même battu avec, esti. Décâlisse ! Crisse moi patience !

Entretemps, à Pointe-Gatineau, l'oncle à Robert est mort. Il me dit qu'il a besoin de mon aide, qu'il peut pas vider la maison tout seul. Son oncle était Alzheimer et il achetait des affaires impulsivement, c'était paqueté partout. En plus, il avait deux dobermans. Il a passé deux semaines mort, chez lui, avant que quelqu'un s'en rende compte. Ses dobermans avaient commencé à le manger, ça puait le câlisse. Faque il avait besoin de moi, le tabarnak. Je lui ai dit parfait, tu vas me câlisser patience après ça. Si je m'en vais travailler, tu me payes pis c'est fini. Je veux plus rien savoir de toi.

Il me dit OK, et j'aide Robert à nettoyer. Un an, ça a pris un an nettoyer la maison ! Je sais pas combien de conteneurs il y a eu parce que juste à côté il y avait un autre édifice, la shop de son oncle, qu'il a tout fallu démolir. On a donc dû faire de l'aménagement paysager pour l'extérieur, mais c'est vraiment à l'intérieur que ça a pris un an. La senteur était... c'était tellement dégueulasse, ça a rentré partout, partout ! En plus c'était un acheteur compulsif, faque des journaux, il y en avait... tu pouvais même pas ouvrir la porte ! C'est une personne qui s'était renfermée à part de ça, il sortait jamais, il s'enfermait chez eux et tout ce qu'il faisait, c'est qu'il achetait. Il utilisait rien de ce qu'il achetait, tout était emballé, encore dans des boîtes neuves et tout quand on a débarqué. Ça a pris un an nettoyer cette maison là, ça a pris un an.

[...]

Durant ce temps-là, Robert m'avait trouvé un logement. Il pouvait plus me garder chez eux parce qu'il reste dans un genre de HLM et ça commence à parler dans le building. Il me trouve un bel appartement, un beau six et demi flambant neuf. Meublé, chauffé, éclairé pour 600 piastres. Cool ! Laveuse, sècheuse ? Pas de problème ! Je m'entends bien avec le propriétaire, tout va bien. J'ai arrêté de consommer et il me reste juste à faire mes preuves avec Jeanne. Je fais mes preuves avec Jeanne, je demande la garde de Simon et elle me la donne ! Alright!

Je suis content, je suis bien heureux, je consomme plus, mais je bois de la bière et je fume du hash. J'ai laissé la dope, la coke, pour la boisson. J'ai patché, c'est comme ça que tu appelles ça. J'ai patché. Mais je me saoule pas au point de pas me rappeler ce que je fais,

parce que j'ai Simon. Je me prends deux bières par jour, pas plus. Je m'occupe bien de Simon, je lui fais à manger.

Il a grandi Simon, et il faut qu'il aille à l'école. J'ai ce beau souvenir où c'est moi qui l'amène à son premier jour d'école. J'ai vraiment aimé ça, tsé ? Je me vois quand j'étais jeune et je vois que je peux vraiment prendre soin de lui, que je suis capable de lui donner ce que j'ai pas eu à son âge : de l'amour. Tsé il avait tout ce qu'il voulait le kid : il pouvait amener des amis à la maison, il avait des petits partys, sa chambre était neuve, il avait une batmobile électrique, Buzz Lightyear, le Roi Lion et compagnie. Je m'en suis bien occupé de mon fils.

On est resté dans cet appartement-là pendant deux ans. Pendant deux ans, je me suis occupé de Simon, tout allait bien. Je suis plus avec Robert, mais il est quand même le parrain de Simon. Je le vois comme ça, on and off, sauf qu'il y a plus rien de sexuel. Je l'aide encore quelque fois au collège, mais sinon je suis sur l'aide sociale.

Pendant ce temps-là, je m'occupe de moi aussi, je joue de la musique. Je me suis tout équipé : guitare électrique, système de pédales, tout le kit. Je suis bien chez nous, tout seul, mais au bout de deux ans, je commence à trouver le temps long. Je me disais que ça me prendrait une femme. I guess que j'ai pas encore appris, esti !

Un moment donné, Jeanne vient chercher Simon pour la fin de semaine. Moi, je vais au bar. C'est quoi le nom du bar déjà ? C'est un bar à Gatineau en tout cas. Faque je m'en vais là et je me fais spotter tout de suite, tout de suite. Moi, c'est sûr que j'ai le goût en esti, je sais pas si tu sais, mais ça me sort par les oreilles ! Je commence à parler avec elle, parle parle, jase jase, on se revoit une couple de fois et je l'amène chez nous. Je lui dis que j'ai un enfant et elle me dit qu'elle en a un aussi, un adolescent. Il s'appelle Yan et il a 12 ou 13 ans.

C'est comme ça que je commence à sortir avec Jeanne, Jeanne Pelletier, la fille d'un denturologiste. Oui, une autre Jeanne ! En tout, il y en a eu trois, mais on est pas encore rendu là. Bon, ça fait qu'on se voit chez nous et c'est physique, m'a te dire.

[...]

Au début, on est tout le temps on and off, on and off. Tsé, ça allait pas ses affaires, et il y a ben des choses que je savais pas encore sur elle.

Un moment donné on décide de déménager ensemble, moi, Simon, Jeanne Pelletier et son adolescent. Lui il est un peu rebelle, parce qu'elle s'est séparée de son père.

Moi, je suis pas habitué à tout ça, socialement. C'est drôle d'être avec d'autres personnes parce que je suis habitué d'être tout seul, tout seul avec mon flot. Tsé, je suis pas un voisin dérangeant, je parle presque jamais aux autres. Je suis avec la femme avec qui je sors, et c'est pas mal tout. J'ai pas de cercle social, tu comprends ?

Jeanne m'a éventuellement présenté à ses parents, à monsieur Joël Pelletier qui était denturologiste. Il avait décidé de transformer sa maison et d'y ajouter une petite clinique, alors il m'a abordé pour qu'on fasse les rénovations nécessaires pour bâtir sa clinique, en compagnie de son fils Michel Pelletier. Je commence à bien connaître son père et sa mère durant ce temps-là parce qu'on travaille et on je mange dans la maison durant le temps des rénovations. Je m'entends super bien avec sa mère et avec monsieur Pelletier aussi.

Sur la rue Notre-Dame, à Gatineau, il y a une friperie pour enfants qui fait une vente de fermeture. Jeanne est excitée parce qu'elle aimerait ça avoir ça une friperie, ça lui donnerait quelque chose à faire. En quelque part, ça nous ferait un projet commun à elle et moi. Faque quand on a fini de bâtir la clinique à monsieur Pelletier, elle lui demande cinq ou sept-milles dollars pour payer tout l'inventaire qu'il y a à l'intérieur de la friperie. On fait le grand saut, on a acheté tout ça. C'est une bonne affaire, dans le fond.

L'argent pour tout ça vient de son père. Je la connais pas encore super bien, Jeanne, mais je vois qu'elle a toujours de l'argent, même si elle est sur l'aide sociale. Elle fait le ménage dans la maison de sa mère pour avoir un peu plus de sous, mais c'est pas grand choses. L'affaire c'est qu'elle a tout le temps des trois ou quatre-cents en main. Moi, un moment donné, c'est sûr que je me demande c'est quoi qui se passe. Tsé, je trouve ça bizarre.

Un moment donné, je la coince : « D'où ça sort tout ça ? Fais-tu de la rue ? » Là, elle commence à me conter sa vie, tout ce qui se passe chez eux. Elle me dit qu'elle a eu un cousin qui l'abuse sexuellement, mais qui la paye et qu'elle vole de l'argent à son père.

Lui, il est payé cash par ses clients et il a tout le temps sept, huit, dix mille piastres dans le portefeuille ! L'argent est là, alors elle se sert à coups de trois ou quatre cent piastres la shot, et ça paraît même pas.

C'est à peu près là aussi que je me suis rendu compte qu'elle était pas mal dans la dope. J'avais jamais vu ça avant, mais elle, elle fumait du crack. Je voulais pas trop trop me mouiller quand j'ai appris ça, parce que c'est clair que ça aurait fait des flammèches. Tsé, j'allais plutôt bien à ce moment-là de ma vie. Je consommais plus, je buvais pratiquement pas, mais en fréquentant Jeanne Pelletier, j'ai recommencé à faire de la coke. Elle me payait tout le temps la traite.

J'apprends aussi qu'elle est enceinte et je décide d'aller aux cours prénataux avec elle à la maison de naissance de Gatineau, même si c'est pas le mien. Je file cheap : je veux pas l'abandonner, mais en même temps il y a un côté de moi qui veut pas sombrer dans la dope. Elle pendant qu'elle est enceinte, elle continue dans la dope. J'étais pas trop trop joyeux à l'idée qu'elle fasse ça, alors j'essayais de l'occuper du mieux que je pouvais pour pas qu'elle prenne d'argent dans le portefeuille à son père et qu'elle s'achète de la dope dans mon dos. Ça fait qu'on travaille tous les deux à la friperie, j'ai comme mon atelier au sous-sol où je fais des patches et des affaires de même.

Durant ce temps-là, l'autre Jeanne, Jeanne Poulin, ramasse Simon les fins de semaine. Son partner, J-P, je l'avais pas trop dans mon cœur parce qu'il n'aimait pas beaucoup Simon. Tsé Simon c'est un garçon, ça fait qu'il faut qu'il bouge, qu'il joue. Moi, quand j'ai Simon, je suis tout le temps en train de faire des activités extérieures, on s'amuse et on bouge ensemble. Eux autres, ils font jamais d'activités avec le kid, jamais. Quand il est avec sa mère, il est laissé à lui seul, alors c'est sûr qu'il fait des mauvais coups.

Un moment donné, JP est venu me le dropper en plein milieu de la journée à la friperie. On est avec des clients, mais lui il vient et il fait juste le dropper là et nous autres on est comme pogné les culottes à terre avec Simon. Faque moi, je prends Simon et je m'en occupe. « Check la friperie Jeanne, je vais m'occuper de Simon. »

Ça commence à en faire pas mal, je vais te dire, ça commence à devenir lourd pour moi à cette époque-là. On commence à avoir la mèche courte Jeanne Pelletier et moi, d'autant plus que je sais ce qui se passe avec elle, avec sa dope, et moi je veux pas me mêler à ça. J'ai la garde de Simon, et je veux pas la perdre.

Un moment donné, c'est juste trop, et j'ai flanché. J'ai replongé. Esti ! C'était assez pour tout détériorer le peu de stabilité que j'avais.

Bon, je peux plus être avec Jeanne, c'est toxique. Je m'en retourne chez nous, je suis dans mon appartement, mais ça va pas trop trop bien non plus. Chez nous, je commence à me repasser des vieilles idées. Je revois mes échecs, mon passé, tout ça. Éventuellement, je suis retombé dans l'injection.

Je prends conscience de tout ça et du fait que je suis plus capable de garder Simon. Ça me tente pas de le mettre à risque non plus, je veux pas qu'il voit ça. Pendant six mois, j'ai réussi à cacher ça à Simon, il a jamais rien vu. C'est sûr que durant ce temps-là, je me juge, ça va très mal et je tombe dans une genre de dépression. Je capote un peu. Je regarde mon fils dormir, je regarde où je suis rendu.

Tsé, c'est pas un événement en particulier qui te fait rendre compte de ce qui se passe. C'est toi qui vois que ça recommence, encore et encore. J'essaie de garder ça dans moi le plus longtemps que je peux, mais un moment donné, je suis tanné.

Ça fait qu'un soir, je couche Simon, tout est beau. J'avais préparé ma shot, et j'ai fait une tentative de suicide. C'est Simon qui m'a trouvé dans le bain, c'est mon fils qui m'a trouvé dans le bain. Il avait 7 ans.

Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital. Robert, qui était encore un peu dans le décor, s'est aperçu de ce qui se passait dans ma vie et il s'est placé entre moi et Jeanne Pelletier. En quelque part, j'acceptais pas qu'il se mette là-dedans. J'avais quand même des sentiments assez forts avec Jeanne et je voulais essayer de régler ça tout seul.

J'ai encore des contacts avec elle et sa famille parce que je m'étais fait comme un atelier dans le sous-sol de leur maison. Je faisais du rapiéçage de vêtement, je faisais des patchs en cuir, c'est une affaire que j'avais commencée, mais j'ai tout barré ça assez vite.

Tsé, je pouvais pas compromettre. Ça faisait des années qu'elle volait son père pour acheter de la dope et ça me ramenait tout le temps à la même place. Je voyais juste pas le bout de la fin avec elle. Je savais d'où je m'en venais, d'où j'arrivais, et ça ne me tentait pas. Criss que ça ne me tentait pas.

Anyways, ça a pas pris de temps que j'ai perdu mon beau six et demi et que je me suis ramassé dans un sous-sol. C'était un trois et demi, Simon a sa chambre, il a pas grand chose d'autre, mais on survit. Simon manque de rien, jamais.

Je suis toujours sur l'aide sociale, et de temps en temps je fais des jobines pour Robert, comme marcher le chien de son voisin. Ça paye assez bien quand même par jour.

Pendant ce temps-là, ben c'est sûr que j'ai besoin d'une gardienne. Ça tombe bien, un gars que je connaissais du parc pour enfants me dit qu'il connaît une fille qui pourrait faire l'affaire. Quand j'ai des choses à faire, elle pourrait le garder. La fille s'appelle Mélissa.

### *Ottawa (bis)*

Mélissa commence à me parler un peu, elle me dit que ça va pas super bien avec sa famille et qu'elle va plus à l'école. Elle est très jolie, c'est une criss de belle petite femme. À l'époque, elle dansait au 7-7 à Gatineau, mais ça je le savais pas encore. Faque petit à petit, j'ai développé une relation avec Mélissa, ma gardienne. C'est le rêve de tous les gars, non ? Dans le milieu pur et dur des gars, de sortir avec la gardienne, non ? C'est ça que j'ai fait. Le monde voit ça comme un peu weird, à cause de mon âge. Elle a 16 ans et j'en ai 28 à l'époque. Ils pensent qu'elle est trop jeune pour moi, le monde ils disent ça. Je les laisse faire parce que moi j'aime Mélissa, point final.

Elle me présente à ses parents, qui sont séparés. J'apprends qu'elle est un peu en fugue de chez eux : quand elle est pas chez sa mère, elle dit qu'elle va chez son père, mais elle n'y va pas vraiment. Son père la couvre, parce qu'il sait qu'elle veut pas être chez sa mère. Elle

y retourne des fois, mais c'est toujours un peu houleux. De son bord, sa mère la laisse faire. Elle dit qu'elle est assez grande pour savoir ce qu'elle fait à 16 ans. Bon.

Le demi-frère de Mélissa s'appelle Patrice. Un moment donné, je suis chez la mère de Mélissa, et je vois Cédric, le fils de Jeanne Pelletier. Ça adonne qu'il était ami avec Patrice. Ti-monde, non ? Là, ça ramène Jeanne dans le décor, et Mélissa et elle se regardent à couteaux tirés tout le temps. Bon, on va régler ça, on va déménager ensemble. Faque Mélissa emménage chez nous, à Ottawa, avec Simon.

On a abouti sur Blake boulevard, à Ottawa, dans l'arrondissement Vanier, là où il y a le plus de crimes par pied carré au Canada. C'est la pire place. J'avais habité là avec Jeanne Poulin aussi. Bon, je me ramasse sur Blake boulevard avec Mélissa, et c'est clair que ça m'aide pas avec mon histoire de consommation.

J'ai commencé un emploi comme courrier à vélo avec Quick Messenger Services. Je suis encore sur l'aide sociale et ils me coupent mon allocation dépendamment du montant que je me fais payer. Mélissa s'occupe de Simon durant le jour et je suis heureux avec elle, je l'aime beaucoup. Des fois, on va manger au Salvation Army, sur la rue Murray. J'ai des amis qui sont là, on se connaît depuis un bon bout.

C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré Dany. Lui, il va revenir plus tard dans mon histoire. Avec ses chums ils jouent de la musique en dessous d'un viaduc à Ottawa. Je les aimais bien, c'est comme un peu mes chums de brosse, mais on boit pas ensemble et je consommait pas avec eux autres non plus. Dans le fond, j'aimais ça être avec eux autres, avoir du monde à qui parler et savoir ce qui se passait dans la ville et autour.

Anyways, ça prend pas de temps que Mélissa tombe enceinte, et on est parti de Blake boulevard pour déménager sur le boulevard Saint-Laurent à Hull dans un building orange, un grand triplex à trois étages. Simon va à l'école en arrière de chez nous, c'est assez proche qu'il peut y aller à pied. Je suis encore courrier à vélo et on a un coloc chez nous, un dealer. Ben oui, encore de la dope dans le portrait ! Ça dure pas tout ça : un moment donné, il y a plus rien qui se paye et on se fait expulser de là.

Bon, on se trouve un appartement pas loin, sur la rue Saint Jacques ou quelque chose comme ça, au coin d'un Ultramar. Mélissa est encore enceinte, et elle est là pour Simon quand il arrive de l'école et pendant que je travaille. C'est drôle, je me souviens d'une fois où je m'étais acheté du beau linge, c'était pas mal la première fois que je m'achetais du linge neuf aussi cher. J'ai aussi habillé Mélissa avec du beau linge, j'aimais ça gâter ma copine, j'ai tout le temps aimé gâter mes femmes.

C'est autour de là que mon père est décédé, quand j'étais avec Mélissa sur Saint-Laurent, il me semble. Ça devait être autour de 1998. Je suis descendu avec Mélissa à Québec voir mon père, c'est moi qui l'ai habillé et c'est moi qui a fait le texte pour le présenter. Tsé, je le connaissais même pas le monsieur. Je l'appelle encore monsieur. Monsieur Morin. C'est supposé être mon père, mais je l'appelle monsieur Morin.

J'ai réuni tous ses enfants autour de la table et je leur ai dit bon, sortez-moi des affaires ou des souvenirs qui vous font penser à lui. J'ai écrit un texte avec ça et on est allé acheter du linge pour l'habiller, je m'en rappelle. J'ai rencontré un de ses frères aussi, au columbarium. Après ça on est retourné à Hull.

Un moment donné, je finis ma journée et je vois un truck de pompier et de la boucane au loin. Je traverse le pont et j'espère que c'est pas chez nous. Je pédale, je pédale, et plus je me rapproche de chez nous, plus je vois que c'est dans la fumée vient du même bout que chez nous. Là, je pédale en esti, comprends-tu ? J'arrive, et c'est en feu ! Chez nous, en feu ! Je pense à mon fils. Je pense à Mélissa. Je les cherche, ils sont chez le voisin. Ouf !

Finalement, j'ai appris que c'est Simon qui avait réveillé Mélissa, parce qu'elle dormait sur le lit. C'est Simon. Il a sauvé Mélissa, mais tout le reste était perte totale. On s'est ramassé avec la Croix-Rouge dans un motel pas loin de la Vérendrye ou quelque chose comme ça. On avait pas d'assurances, ça fait qu'on a plus rien, plus de linge, plus rien esti ! J'ai juste mon vélo.

La Croix-Rouge a pris soin de nous autres. En tout, on a passé une semaine au motel et Simon a quand même pu continuer d'aller à l'école. On a aussi reçu des sous de l'aide

sociale pour nous aider à nous remettre sur pieds. Je m'en souviens, on est allé magasiner des nouveaux vêtements pour Simon avec cet argent-là.

### ***Maniwaki***

Avec Mélissa, un peu plus tard, j'ai décidé d'aller sur ma réserve, sur la terre de mon grand-père, pour me bâtir un chalet. Mon pusher avait loué un camion et il nous avait aidé à déménager dans le parc de la Vérendrye. Avant de partir, j'avais acheté son stand à hotdog parce qu'il pouvait plus l'avoir à Hull à cause d'un changement de réglementation.

Au début, avec le stand à hot-dogs, on vendait de la viande sur le bord de la 117. J'avais acheté la viande, les pains hamburgers et tout le kit. Mélissa était très jolie, alors tout le monde arrêtait ! C'était quelque chose ce bout-là, m'a te dire.

Ma sœur Roxanne m'avait laissé son chalet le temps que je coupe et pile mon bois. Simon allait à l'école à Maniwaki, un autobus venait le chercher et le ramenait par après.

À l'époque, ils étaient en train de refaire la section de la 117 qui passe sur notre territoire autochtone. Je suis allé voir le foreman du chantier et je lui ai dit qu'il était comme chez nous, tsé, et que j'aimerais ça travailler. Il m'a dit oui, pas de problème. C'est comme ça que je suis devenu flagman, signaleur. Je suis nourri, logé, et payé 10 \$ de l'heure, 4 jours semaine. Tout l'argent est clair dans mes poches, direct. Ça va bien, alors je retourne voir le foreman et je lui dis que Mélissa aimerait ça travailler, elle aussi. Il me dit oui, pas de problème ! Mélissa est enceinte, alors elle travaille sur la pesée. Elle pèse les camions qui transportent le gravier qui va dans le mélange à asphalte.

Je m'étais acheté un vieux bazou pendant le temps que j'étais là. J'avais pas de permis, alors j'étais obligé de prendre les chemins de pitoune quand on voulait aller quelque part. Mon muffler était tout décâlissé à cause de ça, tu m'entendais un mile à la ronde !

Quand Mélissa a voulu apprendre à chauffer, on est allé à l'aéroport, sur la piste d'atterrissage, et elle s'est amusé là-dedans. Alex aussi il chauffait, il s'amusait. Des petits moments qu'on a eus ensemble, comme ça, c'était le fun. Ma vie, ça a pas juste été de la marde.

Après ma journée de travail, je continue de marquer mon bois pour ensuite aller le couper la fin de semaine. C'est des grosses billes parce que je me prépare des solives de base. Pour les déplacer, je demande de l'aide au gars du chantier qui a un gros loader. Il me dit « OK, pas de problème » et on a sorti tout mon bois comme ça. Mes billes sont pilées, ça fait 20 pieds par 20 pieds sur une hauteur de 2 étages. Je laisse tout ça là et on continue nos affaires. Tu vois, le bois, faut pas que tu l'assembles tout de suite. Faut d'abord que tu le nettoyes, que tu le fasses tremper, que tu le traites et tout ça.

C'est mon oncle qui m'a montré comment faire. Ma tante et lui avaient été obligés de partir de la réserve parce qu'il y avait trop de corruption. La réserve s'était séparée en deux à cause de la corruption et ils ont été obligés de se bâtir de quoi de nouveau. Faque je suis allé regarder comment il faisait et c'est comme ça que j'ai réussi à couper et à préparer mon bois pour faire mon chalet à moi.

J'appelle ça mon chalet, mais durant ce temps-là c'est quand même assez dur pour nous autres. Mélissa est en balloune et l'hiver s'en vient, et c'est pas chaud m'a te dire. Un moment donné, c'est normal, elle s'en vient un peu tannée, alors on décide de déménager à Maniwaki. Avant de partir, au mois de novembre, j'ai monté ma base de bois et mon contours et j'ai mis ça bien centré et de niveau et j'ai laissé ça comme ça.

Ça fait qu'on s'est rendu dans le coin de Maniwaki. Gino Odjick, tu connais ? Le joueur de hockey. Ben on est atterri chez sa famille parce qu'ils avaient une maison à louer sur la réserve de Kitziganzibi, juste au sud-ouest de Maniwaki. C'était pas cher, genre 250 dollars par mois, alors on a loué la place.

C'est fucked up, mais j'étais pas capable d'avoir d'aide sociale là-bas. Je suis autochtone, je suis pas de la réserve, et je suis pas capable d'avoir d'aide sociale. Mélissa est capable, elle. Tu comprends-tu, toi ? C'est une autre affaire de bureaucratie débile, j'imagine. Anyways, je suis allé au band office pour qu'ils m'expliquent pourquoi j'y avais pas droit. Je me rappelle plus vraiment de la raison qu'ils m'ont donné, mais ils m'ont fait un chèque de 150 \$. Je leur ai dit que je suis pas venu ici pour quémander. Fourre-toi le dans le cul ton chèque !

Au total, on est resté là un bon cinq mois. Si je remets ça en contexte, c'était quand même nouveau avec Mélissa, ça faisait pas si longtemps que ça qu'on se connaissait. On s'aimait beaucoup, on était tout le temps dans la couchette ! Simon allait à l'école, il avait un chien, et Mélissa était heureuse et souriante. Ça allait bien notre affaire.

Je me rappelle plus pourquoi, mais on a déménagé encore une fois. On est allé un peu plus au sud-est, de l'autre bord de la colline. Cette fois, on est vraiment à Maniwaki, off-reserve. Je me rappelle que l'eau était pas bonne à boire, et qu'un camion Labrador passait nous livrer de l'eau à tous les deux jours. Anyways, mon frère Louis est venu nous rejoindre à Maniwaki pas longtemps après, parce qu'il avait un gros problème d'alcool à l'époque et je m'occupais de lui un peu. Il s'entendait bien avec mon gars, avec Simon, ils étaient tout le temps en train de s'amuser et ils avaient du gros fun.

Bon, vient le temps où Mélissa est sur le bord d'accoucher, alors on se prépare à remonter à Gatineau parce que Mélissa voulait pas accoucher à Maniwaki. Ça fait qu'on a fait tous les préparatifs et on est parti de Maniwaki pour déménager dans le sous-sol, chez sa mère. Après ça, on s'est rendu à l'hôpital, et on a mis Matthew au monde. Ouais. C'est là aussi que la boucle se ferme avec Mélissa.

### *Ottawa (ter)*

Mélissa et moi, après la réserve et tout ça, on s'est comme séparé. On se voyait encore, mais on habitait plus ensemble. Après l'accouchement, Mélissa est déménagée pas trop loin, à Hull, tandis que moi je suis retourné à Ottawa, dans une grosse tour du sud-est.

J'ai pris l'appartement assez loin par exprès pour pas être dans le centre-ville avec tout ce que ça comporte. Ça me fait une heure de vélo le matin pour me rendre à l'ouvrage, et une heure pour revenir de là-bas. Mon travail c'est de pédaler, alors c'est certain que quand j'arrive chez nous à la fin de la journée, je suis complètement mort et j'ai pas la tête à faire de la dope.

J'ai transféré Simon d'école et il est allé dans une école anglaise, qui était pas loin d'où je restais. Avec un peu de recherche je vais être capable de retrouver le nom de la place.

Bon, faque je suis à l'autre bout du monde avec Simon, Mélissa vient me voir à l'occasion et je vais la voir à l'occasion. Je la soupçonne de sortir avec le voisin d'en haut, et j'ai des périodes de violence conjugale avec elle. C'est arrivé avec toutes les femmes que j'avais eu, Jeanne Pelletier et Jeanne Poulin, surtout quand je me sens pris dans un coin. Si je me sens poussé, coincé, je vais snapper ! Ça m'a pris du temps de tout assimiler ça, d'apprendre à tout perdre et à me regarder de face avec toutes mes problématiques. Dans ce temps-là, c'est pas compliqué, j'en avais pas de problème ! Je voulais rien savoir de personne, j'avais pas de problèmes.

Anyways, Mélissa, un moment donné, elle veut juste plus me voir. Elle a un autre chum et elle bloque tous les ponts. C'est là que j'ai arrêté de la fréquenter.

Moi, pendant ce temps-là, ça va plus. I'm still struggling with dope et tout a tombé. J'ai tout laissé allé, j'ai lâché ma job et j'ai redonné Simon à sa mère, à Jeanne Poulin. Une grosse partie de mon argent allait dans la dope et j'étais plus capable de rien payer, alors éventuellement l'électricité a été coupée.

Je m'en souviens, on est le 24 décembre, je suis tout seul dans mon appartement, plus un meuble, plus rien, tout seul. C'est là que je reçois un appel. C'est Jeanne Pelletier, et elle m'invite à aller chez eux pour passer les Fêtes. C'est bon, ça dure le temps que ça dure, mais après les Fêtes, je m'en retourne fermer l'appartement et je suis parti habiter chez Alyssa.

[...]

Alyssa est une amie de Dany. J'ai connu Dany durant le temps que je faisais du courrier à vélo parce qu'il buskait, il jouait de la guitare en dessous du viaduc Rideau et Sussex. Quand je finissais de travailler, je passais par là, je lui garrochais une couple de cennes. Je le voyais aussi au Salvation Army sur Murray quand j'allais là.

Dany est Tchokomolan, un Cri je pense. Il vient de la même réserve que Shania Twain. Il m'a approché parce que j'étais avec Mélissa et elle faisait toujours tourner les têtes, ça n'a pas de bon sens. Lui et ses chums, ils ressemblaient au genre de chose que tu vois dans les

films américains. Ils sont cinq autour d'une poubelle avec du feu dedans pis ils jamment. C'est comme une picture que les gens gardent en tête quand ils les voient.

Dany restait chez Alyssa. Il avait un problème d'alcool. Il avait de la misère à garder ses appartements et Alyssa le laissait rester dans son sous-sol. Elle l'hébergeait et elle lui donnait de l'argent quand il buskait, et lui il se tenait tranquille chez elle. Alyssa sortait avec Andrew Ross, un Blackfoot de Winnipeg. Il était dans avec les Manitoba Warriors, qui était une genre de mafia autochtone affiliée avec les Mohawks, I guess.

C'est donc à travers Dany que j'ai abouti chez Alyssa. Elle a eu vent de ma situation et elle a accepté de m'aider, moi aussi.

Alyssa vendait du pot et elle avait une bonne clientèle. Elle restait sur la rue Cypress à Ottawa, on the flat, et on avait une bonne complicité elle et moi. J'aimais ça rester-là parce qu'on se ramassait tous ensemble la fin de semaine et on se faisait un bon bbq avec tous nos chums. C'était joyeux, festif et le fun.

[...]

Dany travaillait occasionnellement. Il aidait un commerçant du marché By à Ottawa à vider son camion de livraison. Un moment donné je suis allé voir son boss, Adam, qui se trouvait être le propriétaire du Byward Fruit Market. Tsé, ça me tentait vraiment pas de quêter ou de jouer sur le bord du chemin. J'étais pas capable, je voulais mon indépendance avec mon argent.

À tous les mercredis, il descendait à Montréal chercher sa commande et il revenait vers quatre ou cinq heures le soir. J'ai aidé Adam à vider sa commande, et après je lui ai demandé s'il avait besoin d'un employé. Il était très hésitant, parce qu'il savait que Dany était pas stable et il m'associait un peu à lui. Malgré tout, il a pris une chance avec moi et il m'a engagé, probablement parce qu'il savait que je travaillais pour ravoir mes enfants et tout ça.

J'ai commencé comme videur de camion occasionnel et bon an mal an, j'ai commencé à faire des heures régulières, dix heures par jour, sept jours par semaine. J'ai trouvé là une

bonne façon de me tenir loin de la dope. Quand t'es occupé, quand t'es brûlé à cause de la job, tu penses pas à te doper.

Ça aidait aussi d'être chez Alyssa, parce qu'il y avait pas de grosse dope chez elle, juste du pot. Je fumais un peu, mais rien d'extravagant. Quand je bois et je fume un joint, je suis tout le temps malade, alors je fais pas ça. Je restais là et je travaillais en même temps chez Adam et Julianne, sa femme.

Adam et Julianne, c'est un couple juif vraiment strict. Adam, il est passé par où je suis passé, lui aussi. Il m'a conté un peu son histoire, je lui ai conté un peu mon histoire, et j'ai commencé comme ça. Au bout de neuf mois à travailler pour lui, j'étais gérant de la place. Videur de camion, placeur, vendeur pis gérant, en neuf mois. J'avais la responsabilité du commerce, je savais comment l'ouvrir et tout, alors ma confiance s'est développée pendant cette période-là et j'ai appris à faire la job comme il le fallait.

Je sais qu'au début, ça me faisait chier pas mal parce que je me faisais tout le temps reprendre par Adam. Il me reprochait tout le temps des affaires à propos des tâches que je faisais : « C'est pas comme ça que je t'ai appris, c'est comme ça qu'il faut faire et je le veux pas autrement ! ». Il était exigeant, il a un training militaire et il y a rien de plus fatigant que ça. Robert était pareil, esti que c'était fatigant. Je me disais que c'était le prix à payer pour ce qui s'était passé dans ma vie

Robert m'avait beaucoup aidé par rapport à connaître mes limites ou bien à bien faire les choses du premier coup. En quelque part, si j'avais pas de balises et si j'étais laissé à moi-même, c'est juste de la marde que je faisais. J'ai aimé être encadré, connaître mes limites. Ça m'a montré que quand je m'applique, je peux réussir. Tsé, tant qu'à faire quelque chose, fais-le comme il le faut et fais-le rien qu'une fois ! J'ai appliqué ce principe-là après, dans plein de choses dans ma vie, et ça m'a bien servi. Rendu là, c'est pas compliqué, je voulais plus en vivre des échecs.

[...]

Dans le Byward Fruit Market, il y a beaucoup d'itinérants. Il y a beaucoup de dope aussi, tout le monde se ramasse là et ça devient festif assez vite merci. C'est sûr que moi avec

mon historique, et bien un moment donné j'ai flanché et j'ai décidé de prendre congé pour une fin de semaine et aller à Toronto.

Là-bas, à Toronto, j'en ai fait en esti de la dope. J'ai embarqué dans le crack, c'était vraiment... je suis vraiment retombé comme il le faut. J'ai tout flambé ma paye, alors je suis allé dans des agences temporaires. J'étais supposé partir deux jours, mais en fin de compte j'ai passé douze jours là-bas, douze jours sur le party et au travail, sans jamais dormir.

Après, j'ai appelé Adam et je lui ai dit que j'étais pogné à Toronto. Peux-tu m'envoyer de l'argent pour redescendre ? Il m'a dit qu'il allait faire une affaire avec moi : « Je vais t'envoyer ton 4 % mon gars. Organise-toi. ». Il m'a envoyé mon 4 % et je me suis fait licencié.

Trop ti-coune, j'ai tout de suite dépensé mon 4 % dans le crack et j'ai été obligé de descendre à Ottawa sur le pouce et celle-là, je vais toujours m'en rappeler. Sur la 401, t'as pas le droit de faire du pouce, sinon la police arrive. J'ai été obligé d'aller dans les rampes d'accès pour faire du pouce et ça m'a pris une journée et demie pour redescendre de Toronto à Ottawa. Je m'en rappelle aussi parce que j'avais couché en dessous d'un viaduc et il mouillait à seaux. Esti qu'il faisait frette ! C'était l'automne, et j'ai vraiment eu frette. Au total, je te jure, ça m'a pris cinq lifts pour descendre de Toronto à Ottawa ! Encore là, j'ai pris ça comme un signe : tu as voulu faire le cave, ben c'est ça que ça coûte ! J'espère que tu vas t'en rappeler.

Quand finalement je suis arrivé à Ottawa, je me suis cherché une nouvelle job. Au Centre Rideau, il y avait un genre de centre d'emploi et il y avait une annonce qui demandait un troisième homme en arboriculture, un homme de sol pour ramasser les branches et faire des affaires de même. Faque j'ai appliqué. Au total, j'ai travaillé pour Burlington Tree Surgeon pendant trois ans.

Pour te situer, c'était pas longtemps après la crise du verglas, un ou deux ans après. Il restait encore des arbres maganés et c'est Burlington Tree Surgeon qui avaient pogné un contrat avec le ministère des Transports en Ontario, sur la 20. Tous les arbres qui penchaient vers

l'autoroute, il fallait les couper et en disposer en les ramenant un peu plus loin dans le bois. Ensuite tu les débites et que tu les laisses là. J'ai commencé au printemps, j'ai travaillé tout l'été et on a arrêté au mois de décembre.

Une fois, Burlington Tree Surgeon avait eu un contrat pour travailler à Burlington. Il y avait personne d'autre qui voulait le faire parce que c'était proche des lignes d'électricité, mais nous autres on était un peu fou I guess. Fallait tout aiguillonner les camions, tout le stock aussi, et monter là-bas. L'ouvrage prenait une semaine, alors on restait dans un motel pendant ce temps-là.

Tous les arbres dangereux avaient préalablement été marqués et c'était pas des petits arbres, crois-moi. Ça prenait trois gars pour faire le tour du tronc ! Le principe c'est que tu coupes le courant, il y a une crane dans le milieu du secteur où tu travailles, tu vas t'attacher en haut avec la crane, tu coupes, tu descends le morceau d'arbre, tu le débites et tu le mets sur le bed. C'est quand même large un bed de truck, mais le tronc y'en occupait un à lui tout seul à la fin. C'est vraiment des méchants morceaux.

Ah ! Il y avait un genre de concours entre les gars. Quand tu lèves les branches avec la crane, celui qui est capable de placer le cadre pour qu'il soit parfaitement centré et qu'il ne penche pas quand il lève, ben c'est lui qui avait le premier choix de la chambre et de la bouffe. J'ai gagné une couple de fois, ouais. Le foreman, il m'a dit qu'il était assez surpris de moi pour un gars qui travaillait au sol. J'ai bien aimé ça. C'était pas de la petite job, mais j'étais down de travailler dehors.

C'est sûr que moi, durant le temps que je travaille, je m'ennuie de Simon. Il est retourné à Québec avec sa mère, Jeanne Poulin, et je l'ai plus avec moi. Je lui avais donné volontairement la garde, mais elle est allée en cour pour avoir la garde de façon officielle et permanente. Elle l'a gagnée, la garde. J'ai appris ça quand j'étais à Burlington et là, je ne fonctionnais juste plus. Je n'avais plus le goût de rien, ça fait qu'un jour je suis juste parti. J'ai paqueté mes affaires et j'ai dit au boss « Je décâlisse ». I wanted to be by my kids, you know? J'ai même pas pris la paye qu'il me devait. Dans le fond, il me doit encore une paye, mais je l'ai jamais rappelé, je suis descendu à Québec.

### *Québec (ter)*

À mon arrivée à Québec, j'ai repris contact avec René Goyette. Tu te souviens ? C'est la personne qui travaillait chez CJRP et j'étais resté chez lui quand j'avais 16 ans. Faque je suis allé rester chez René qui était rendu sur la rive Nord dans la Haute-Ville de Québec.

Anyways, je suis arrivé à Québec en 2001. Je m'en rappelle à cause du 11 septembre. Je suis arrivé à Québec et je suis allé voir mes enfants. J'ai demandé à Jeanne la permission d'aller voir Simon et je leur ai rendu visite. Il avait environ 8 ou 9 ans à ce moment-là.

Durant ce temps-là, je fais pas grand chose m'a te dire. Dans le fond, je me suis remis sur l'aide sociale et je retourne aux places où je me tenais avant, comme au Drag. Là-bas, je revois mon chum Mario Duchesne, qui est très content de me voir.

Je m'en souviens, à Québec je m'étais ouvert la... Ah oui ! J'en ai une bonne à te conter. J'étais plus chez René, je dormais dans le cimetière. C'était quand même l'été, j'avais ma tente et j'étais tenté dans le cimetière Saint-Jean-Baptiste. Un moment donné, je vois Mario passer pas loin, mais tout le tour du cimetière, il y a une clôture de fer avec des piquants. Je suis en culotte courte et je décide de passer par-dessus pour aller le saluer, sauf qu'en sautant la clôture je me suis tout ouvert ça icitte, à l'intérieur de la cuisse. Ça reste ouvert, ça saigne, mais je m'en vais quand même voir Mario. « Comment ça va Mario ? » J'en fait pas de cas. Je m'en souviens, je venais juste de manger une bonne poutine galvaude, j'avais payé ça dix piastres. J'ai tout revomi, esti. Mario m'a dit viens t'en, viens t'en faut que tu ailles à l'hôpital pour faire coudre ça. On a fait coudre les points de suture et tout, et Mario m'a offert de rester chez lui un peu, pour relaxer et éviter de rouvrir ma plaie. En fin de compte je suis resté chez lui pendant un bon deux semaines.

Je sais pas si tu replaces un peu Mario? Mario est là-dedans aussi, c'est la personne qui travaillait au Canadien Pacifique et qui me laissait sa place quand il partait travailler. La dernière fois que je l'avais vu c'était en... ça faisait quand même un bon dix ans.

Pas loin de chez Mario, il y a le bar Le Bistro. C'est un bar à gaffes pour les jeunes filles, ou en tout cas ç'a tout le temps été renommé pour ça. Je sais pas si tu as entendu parler de l'opération Scorpion à Québec? Ben ils ramassaient des filles là-bas. Anyways, je suis avec

un de mes chums et on décide de prendre une bière au Bistro. C'est là que je remarque Camille.

Ça se passe de même : je m'en vais à la toilette et je la croise, mais j'en fais pas de cas. Je me rassis à ma place, et elle me fait signe du doigt de l'approcher. Qu'est-ce que tu veux, esti ? Toi viens t'en icitte ! Et voilà que Camille arrive, direct devant ma face. Elle avait déjà l'air pas mal réchauffée, disons qu'elle était très chaleureuse. Je commence à parler avec, et ça a pas pris longtemps qu'elle m'est tombée dans l'œil, mais vraiment. Si bien que dans la même soirée, quand je redescendais vers chez moi, on s'est arrêté dans un coin noir pis on a baisé ensemble. Je pense que Mélissa et elle ont été les coups de foudre de ma vie.

Ce soir-là, j'étais avec mon copain Martin Simard, parce que Mario me laissait pas rester chez eux quand il était parti pour le travail. Il joue de la guitare et il cook comme si y'avait pas de lendemain, Martin ! Faque j'y parle de Camille, de comment je la trouve belle et de comment je l'aime la fille, mais je suis naïf, esti que je suis naïf. Je fais un peu confiance à tout le monde aveuglement, et je décide de commencer une relation avec Camille.

Camille est autochtone, une Huronne de Wendake en fait. Elle travaille dans l'usine à son père, qui fait de la salade de fruits. Ce que je savais pas à l'époque, c'est qu'elle aimait ça boire, et elle avait une affiliation avec les Rock Machines. Anyways, j'y reviendrai, cette histoire-là est loin d'être finie.

[...]

À Québec, dans le milieu où je trainais, au Ballon, au Bistro, au Drag et tout ça, ben ç'a pas pris longtemps que j'ai recommencé à reprendre de la dope. Câlisse que ça allait pas bien !

Un beau dimanche, je suis sur un lendemain du veille pas pire et je me repose au-dessus des portes Saint-Jean, toujours à Québec. On est en 2001. Un gars m'approche, parle parle, jase jase. Il se cherchait quelqu'un pour... il se cherchait quelqu'un avec le pouce vert ! J'y ai dit que j'ai travaillé au collège Algonquin en horticulture et tout. « Ah ! Ben là t'es le

gars qu'il nous faut ! Ça t'intéresse-tu de marcher avec nous autres ? On va toute te payer, pas de problème ! ».

Au début, ma job c'était de couper les plants et de faire la récolte, rien de bien compliqué. Eux autres ils pognent une maison et toi tu es payé à trimer. Ils te donnent une once pis ils te payent 20 piastres de l'heure, pas pire. Ça a fait son temps.

Après un bout, je suis rendu avec un téléphone cellulaire et le même gars me rappelle : « Tom, on peut-tu se rencontrer en quelque part ? » Il avait besoin d'aide pour fermer la maison où il avait ses pouces parce que le propriétaire avait vu qu'on avait trafiqué l'électricité et il allait fermer tout ça. « On a besoin de mains pour transférer ça de place. On va te payer, pas de problème. ».

### *Saint-Urbain*

Faque j'y vais, je fais ce qu'il faut faire. Ils sont rendu au point où il faut qu'ils plantent les pouces en terre et ils ont trouvé une place pour les planter. Ça se passe à Saint-Urbain, dans Charlevoix. On achète tout le matériel dont on a besoin et on transporte tout ça là-bas, de nuit. Les bacs de terre, le compost, toutes ces choses-là on les voyagent de nuit dans une trail dans le bois. Une fois que c'est fait, on remonte à Québec parce que ça nous prend du monde pour checker la place pendant que moi je m'occupe de mettre les plants en terre et de ce genre de chose. Faque je me ramasse du monde qui veut se faire un peut de cash. « Là mes estis, vous avez besoin d'être solide ! On va pas là pour niaiser ! ». « Non non, fais-toi en pas, pas de problème ! » OK, good.

Il va falloir passer quand même du temps là-bas, sur notre terre, faque on s'organise des tentes, des tables... tout le setup que ça prend pour rester là-bas. Je m'organise pour monter tout ça : le linge, la bouffe, les abris, des vêtements de rechange et quand on part, on est rendu à trois véhicules. Quand j'amène mes gars, je leur mets une cagoule sur la tête pour pas qu'ils sachent c'est où. Un des bikers nous accompagne avec son rottweiler pour surveiller le tout.

On a 500 kikis à planter. On fait ça le soir pis et on installe aussi les piscines et les pompes. Après deux semaines tout est beau, tout va bien, tout est planté et il nous reste juste à checker.

Un jour, ils nous ramènent environ 50 autres plants. On est en train de les planter et moi je me trouve un peu plus haut sur le terrain. Les cinq flots que j'avais engagé sont un peu plus bas, proche de la tente, et ils taponnent le terrain. D'où je suis, j'entends : « Bougez pu ! ».

Une descente, esti ! C'est la Sûreté du Québec pis tasse-toi, ça opère ! À ce moment-là je suis en haut, près de la piscine et je suis avec le biker et le rottweiler. Tous les kids se font ramasser en bas, il reste pu rien que moi, le biker et le rottweiler. « Spike ta yeule, ta yeule ! » Le chien dit pas un mot, pas un criss de mot. Je capote !

Ils nous ont pas ramassé, ils nous ont même pas vu, ils savent pas qu'on est là. On se pousse. On rampe, esti, on rampe tabarnak, on rampe et on entend l'hélicoptère et les quatre-roues qui se promènent et qui ratissent le territoire. Faque là, nous autres, on décâlisse, tu comprends-tu ?

On a couru pendant un bon trois heures dans le bois avec le chien, en checkant l'hélicoptère et en se cachant quand il le faut. Il commence à mouiller, et c'est pas long qu'on est tout trempé. Un moment donné, on s'est couché dans un genre de fossé et ils sont passé juste à côté de nous autres, les agents. Quand le brouillard s'est installé, on a réussi à se faire un feu et à se sécher un peu, mais ils sont encore là et on les entend : l'hélicoptère, les moteurs, les voix. Il est à peu près sept ou huit heures le soir.

Un moment donné, on tombe sur une route. On rampe sur le bord, dans la coulée, et on arrive à un genre de chalet où on voit un quatre-roues. On l'a reculé tranquillement, on l'a roulé encore un peu plus loin, on a trafiqué les fils et on l'a parti. On a mis le rottweiler dessus et on est descendu tous les trois à Baie-Saint-Paul à partir de Saint-Urbain, sans lumière. Je te jure qu'à toutes les fois qu'on voyait une lumière dans le noir, on se cachait en esti.

Après ça, on est allé porter le chien dans une roulotte chez un des chums au biker. C'était comme prévu que s'il y a quoi que ce soit qui se passait, le chien irait là en attendant. Le chien droppé, moi et l'autre sur le quatre-roues on continue notre chemin.

On arrive sur la fourche où il y a Saint-Urbain d'un bord et Baie-Saint-Paul de l'autre, alors on stash le quatre-roues quelque part pas trop loin, on l'abrille et on le cache. On est rendu à faire du pouce. Tsé on peut faire du pouce, ils savent pas on est qui ! On fait du pouce, mais ça pogne juste pas, tabarnak, personne veut nous ramasser.

Après un bout, je vois un char qui s'en vient de l'autre côté et je lui fais des grands signes des mains. Le char se retourne vers nous et je lui dis, au chauffeur : « Je te donne du cash, je te donne 100 piastres, moi faut que je monte à Québec ! » J'y ai fait miroiter de quoi qu'il pouvait pas refuser, tsé ? « M'a te placer avec des filles, m'a te donner tout ce que tu veux. Je vais prendre soin de toi, mais monte-moi à Québec, ça presse ! » Il dit *alright*, on embarque et on se ramasse à Québec. On va dropper le kid qui nous a lifté dans une piaule à Québec dans Saint-Roch. Il est ben content lui, il a tout ce qu'ils veut, il est là pendant quatre heures et il a le service royal.

[...]

### ***Québec (quater)***

Durant ce temps-là, je suis retourné voir Martin, et je lui conte l'histoire. Durant le temps que la police me cherchait, je m'étais pogné une job en arboriculture à Saint-Thomas, sur la rive-sud de Québec. Je travaillais pour Luc Hudon, on faisait du résidentiel et j'étais homme au sol.

J'ai quand même passé un bon bout de temps sans qu'ils me trouvent, mais les kids m'ont framé, esti. Les kids qui avaient travaillé avec moi m'ont framé ! Ils ont dit qu'ils avaient connu quelqu'un à Québec sur le dessus des portes Saint-Jean, que c'est comme ça qu'ils en étaient venus à se retrouver à cultiver sur la terre en question. Ils ont dit qu'ils avaient entendu un nom, et la police m'a mis production, vente, séquestration... en tout cas ils m'ont mis le whole shabang.

Je me suis fait pogné au mois d'octobre, par la police. J'avais laissé mes osties de cartes d'identité dans tente ! Ha ! Ils savaient qui j'étais. J'ai pas de dossier, j'ai jamais eu de dossier, et vu que c'était pas un crime violent ils m'ont permis de sortir sous caution en attendant mon procès. La mienne a été établie à 10 000 piastres et c'est un dénommé Louis Lagacé qui a cautionné pour moi. Je t'en avais parlé de lui, de Louis Lagacé ? C'est lui qui m'avait aidé quand... c'est un client. Anyways, il a mis sa maison en garantie et on a trouvé un avocat. Ils m'ont laissé sortir, mais il y avait des conditions à plus savoir quoi faire.

Moi, j'avais fait tout ça pour impressionner Camille, tsé ? J'ai fait ça pour impressionner ma blonde à l'époque. On était supposé avoir à peu près 80 000 \$ chacun à la fin de la récolte, faque maintenant elle me trouve pas ben ben brillant. On s'était ramassé dans une piaule à Saint-Roch avec Louis, mais ça allait pas bien elle pis moi.

[...]

Éventuellement, quand mon procès a fini, je suis rentré au Centre de détention de Québec, le CDQ. Personne vient me visiter. Camille vient pas me voir, faque je suis vraiment tout seul. Ils me libèrent un moment donné et je suis en maison de transition, mais j'ai complètement fucké ma transition. Je suis allé avouer au gars que j'avais recommencé à consommer, ça fait qu'ils m'ont rentré en-dedans jusqu'à la fin de ma bit, qui était d'un an.

J'ai passé un an en-dedans, sans visite. Jeanne voulait pas m'amener les enfants, parce que elle disait que c'était pas un exemple d'aller voir son père en arrière de barreaux, ce qui est un peu normal. J'ai trouvé le temps long, c'est sûr. Le seul contact que j'avais c'était de m'obstiner avec Camille au téléphone et avec les services parajudiciaires autochtones qui venaient me voir deux ou trois fois par mois. Durant le temps que j'étais en-dedans, ils m'ont aidé à régler les histoires de payes et de dettes qui me revenaient.

Au CDQ, j'avais commencé à travailler. J'ai fait le cheminement là-bas : l'admission, le G13, G14, G15, G16... c'est des unités de détention où plus tu passes de temps, plus tu avances. Il y a quand même une bonne rotation parce qu'il y a du monde qui sortent et d'autres qui rentrent, faque tu déménages tout le temps d'unité. Rendu dans le 15 et le 16 tu peux travailler, tu as plus de libertés. Faque moi je travaille en menuiserie, on fait des

palettes, tsé des cubicules ? Les panneaux qui divisent les... avec deux pattes et c'est comme du tapis... en tout cas nous autres on fait ça avec de la laine minérale, de la broche et tout le kit. On est payé trois et quelque chose de l'heure.

Une fois, je me suis blessé dans le dos parce que j'ai glissé dans le travers où j'allais chercher la laine minérale, et je suis resté là pendant... esti ! Une bonne heure sur le dos ! Après l'accident, je suis sorti, je suis allé à l'hôpital prendre des rayons X, ils ont vu que y'avait eu quelque chose à la vertèbre et j'ai réussi à avoir ma CSST. J'ai eu un médical et je me suis fait payé à rien faire. L'affaire, c'est qu'avec la CSST, ça monte au salaire minimum, pas le choix ! C'est un truc que j'ai trouvé pour avoir de l'argent en-dedans pis ça a marché d'un bout à l'autre. Je me suis blessé volontairement, yea. Il y en a plein qui font ça. Ils se tirent dans le pied avec des clous, paf ! Its' all a set-up! J'aime pas l'institutionnalisation, faque je me suis organisé pour qu'ils payent.

Au CDQ, j'ai connu un bon bonhomme qui s'appelle Jules que je revois encore ici, à Montréal. À l'époque, Jules était une personne de 60 et quelques années et il est pas capable de monter les échelles. Au CDQ, on dormait dans des bunk beds. Moi, je le connaissais pas encore et j'étais dans le lit du bas. Un moment donné, il venait juste de faire le transfert, et je le vois prendre son matelas et le lancer dans le passage. Il était en tabarnak m'a te dire ! Il s'installe dans le corridor et il se couche sur son matelas. Là, c'est sûr qu'ils sont pas contents, les scroupettes, et ils veulent le transférer. « Non non, c'est beau, je vais y donner ma place. » J'ai développé un bon lien d'amitié avec Jules à la CDQ. Sa fête c'est le 6 juillet, moi c'est le 10.

Le CDQ à Québec, c'est sécurité maximum au provincial, ça fait qu'il se passe jamais rien là-bas. Après un bout, j'étais pas mal tanné d'être là, j'avais envie d'être transféré à Bordeaux où ça bougeait un peu plus. Faque je me suis arrangé pour transférer.

J'avais fêté ma fête au CDQ avec de l'alcool frelatée, de la baboche. Je m'étais saoulé, c'était autour de la fête du Canada. Je te jure, je me suis promené tout nu dans la cour de récréation ! L'escouade est sorti avec les matraques pis tout ça, esti que j'ai ri ! Ils m'ont envoyé en isolement un petit bout, mais moi je riais tout le long.

J'ai tout fait pour me transférer. Durant le même été, j'ai réussi à faire entrer une chauve-souris, une pigeon et un nid d'abeilles que j'ai envoyé dans la guérette où les deux scroupettes travaillaient. J'ai jamais autant ri, esti ! J'avais commencé à pratiquer mon dessin aussi, quand j'avais rien d'autre à faire. Un moment donné j'ai dessiné la scroupette en train de se faire baiser par son coéquipier. Pis c'était quelque chose de pas pire là, réussi. « Pack tes affaires mon esti, demain tu t'en vas sur la run de lait ! » Yes, esti! Je m'en vas, tabarnak ! Je suis déménagé à Bordeaux. En fin de compte, ça a pris un dessin.

À Bordeaux c'est des wings de 180 hommes, sur trois étages. Ça rock and roll pas mal, il y a de l'action en maudit. J'ai aimé ça. J'ai fait de la musique, de la poterie aussi. J'ai réussi à rejoindre les services parajudiciaires de Montréal, et je suis passé par Florence Audet. On peut les nommer, elles : Florence Audet des services parajudiciaires autochtones de Québec et Valérie Beaulieu des services parajudiciaires autochtones à Montréal. L'équipe de Montréal avait ses bureaux au Centre d'amitié autochtone sur Ontario et Saint-Laurent. Je leur avais fait comme cadeau un masque en poterie, c'était vraiment beau, ils avaient bien aimé.

J'ai été libéré en 2002 : arrêté en octobre 2001, huit mois au CDQ et quatre mois à Bordeaux, d'où j'ai été libéré. Après ma libération, je suis retourné à Québec pour aller voir Camille. Là l'enfer va commencer... non il va continuer, dans le fond. La grosse merde s'en vient, fais-toi en pas.

[...]

Bon, faque je sors de Bordeaux, je fais du pouce pour descendre à Québec et aller chez Camille. Je suis arrivé là, et c'était un peu free-for-all. En prison, j'avais appris qu'elle est dans l'opération Scorpion, qu'elle fait la rue et qu'elle recrutait pour le Wolf Pack. Elle était affiliée aux Rock Machines, tsé ? C'était un peu stressant de voir qu'on la connaissait même au CDQ. Ça m'a un peu éclairé sur ce qui se passait avec elle.

J'étais à Québec avec Marie-Ève et j'avais recommencé l'école pour faire mon secondaire 3 au CELI, le Centre d'apprentissage intensif à Québec. J'ai fait ça pendant à peu près 8 mois, mais après ça il est arrivé un incident.

Je buvais beaucoup dans ce temps-là. Je prenais un coup fort avec Camille parce qu'elle levait le coude pas mal dans ce temps-là. Des fois, elle voulait faire autre chose, et elle donc avait commencé à fumer de la roche. Il y avait la prostitution aussi, sur la rue Saint-Vallier à Québec. Je savais pas trop quoi penser de tout ça, mais j'étais pas vraiment bien là-dedans.

On a eu une chicane un jour, on s'est chicané physiquement. Elle m'a réveillé avec un coup de pied dans les côtes pendant que je dormais. Ma côte a cassé. Là je lui ai dit que c'était assez, enough is enough esti !

Quand elle avait besoin de tendresse et de compréhension, elle m'appelait ou elle me trouvait. La fin de semaine, c'est moi qui la ramassais à la petite cuillère. Avec l'escorte pis tout ça, c'était des méchants partys qu'ils se pétaient je vais te dire. C'est qui qui la ramassait en morceaux ? C'est moi. C'est ça que je lui reprochais, dans le fond. Je me suis tanné et on a eu un argument. Je suis parti.

J'ai tout ramassé mes affaires, je me suis fait un pack-sack, j'ai pris mon vélo et je suis parti vers la Beauce, avec ma côte cassée. J'avais une tente et tout et j'ai commencé à rider. Je savais qu'il y avait beaucoup d'opportunités de travail en Beauce, c'est pour ça que je suis allé par là.

### ***Scott-Jonction***

J'ai fait des petits villages en montant, j'ai arrêté dans des presbytères pour me pogner de la bouffe. Ça m'a quand même pris pas mal de temps, un bon dix heures, dix heures et demie pour me rendre là-bas. Je me suis arrêté chez un cultivateur un moment donné, et je lui ai demandé si je pouvais installer ma tente sur son terrain en échange de travail. « Pas de problème, tu n'as pas besoin de mettre ta tente dehors, tu peux la mettre à l'intérieur du garage ». C'était à Scott Junction, c'est ça. Ça m'a bien aidé. J'ai pris le temps de décompresser et de guérir ma côte. Je faisais des travaux légers pour le monsieur et il me donnait un peu d'argent pour payer ma bouffe et ces affaires-là.

À Scott-Jonction, il y avait un bar où ils louaient des chambres au deuxième étage, alors je suis allé faire des applications pour des emplois dans le coin. J'ai appliqué pour Sunesco,

une grosse imprimerie qui imprime la Semaine, c'est le concurrent à M. Péladeau. Anyways, je suis allé remplir mon application et j'ai été engagé.

J'ai bien aimé ça travailler là. J'étais quatrième homme sur une presse, une Sunday 5000. Le quatrième homme est à la sortie de la presse, il compacte tous les documents, les magazines, et il fait des palettes avec le lot. Après ça, on les déménage ailleurs. J'ai fait ça le temps de me remettre sur pied, de recommencer à être un peu plus indépendant, d'avoir ma chambre et ma bouffe.

Un moment donné, je voulais des nouvelles de Camille. J'étais tellement dépendant affectif dans ce temps-là, ç'a pas de bon sens ! Faque je lui ai téléphoné. Ça m'avait pris à peu près un mois et demi avant de lui reparler, mais pendant ce temps-là elle avait eu le temps de passer au feu. Elle savait pas trop ce qui c'était passé, mais elle avait tout perdu dans le feu. Tu vois, elle boit et se rappelle plus de rien. Elle a été obligée de déménager sur le chemin Sainte-Foy, avec ses amis du Wolf Pack qui la faisaient travailler encore plus. Camille c'est une catin. Tu sais c'est quoi une catin ? Tu fais ce que tu veux avec une catin, tsé, shape the bowl.

Quand elle a vu que j'étais capable de vivre sans elle, que j'étais capable de me reprendre en mains, c'est là qu'elle m'a dit qu'elle était tannée d'être à Sainte-Foy, que ça se passait pas bien. Et qu'elle m'aimait. Une histoire de violons, je vais te dire. Peut-être qu'au final elle m'aimait, mais c'était une drôle de façon d'aimer. Je l'ai appris à mes dépens.

Je lui ai dit que je travaillais dans une imprimerie et qu'ils ont peut-être besoin d'une fille aussi. Alors elle a dit OK, je vais voir, je vais aller te retrouver. Elle vient me rejoindre et elle habite avec moi. J'ai vraiment aimé cette femme-là, ç'a pas de bon sens comment j'ai été aveuglé par cette femme-là. Elle m'a ensorcelé ben raide. Je la sentais comme mon soul-mate, tu sais c'est quoi un soul-mate ?

Je travaille le shift de nuit chez Sunesco. Durant ce temps-là, je m'imagine qu'elle dort, mais oublie pas que je reste en haut d'un bar ! Je sais pas si tu vois la situation qui se profile, mais bien vite il y a beaucoup de consommation de boisson. Un moment donné on s'obstine un petit peu à propos de ça, je lui dis pourquoi t'appliques pas pour une job. Elle s'en est

trouvé une à Sainte-Marie, un peu plus loin que Scott Jonction et elle s'est aussi trouvée une place où rester là-bas, fauque on n'était plus ensemble autant qu'avant.

Où elle restait, Camille, elle prenait de la boisson jusqu'à temps qu'elle black-out. Elle devenait somnambule et un moment donné, elle était tellement ivre qu'elle était allée pisser sur le plancher de la cuisine. « Qu'est-ce que tu fais là ? » « Chu à toilette. » « T'es pas à toilette, tu es à la cuisine esti ! ». Je l'ai vu faire ça une couple de fois. Je nettoyait tout ce qu'il y avait à nettoyer et le lendemain je lui expliquais ce qui s'était passé. Je passais toujours en arrière d'elle ramasser ses cochonneries, I was a fool in love, comme on dit.

Un moment donné, je sais pas pourquoi mais elle trouvait pas ses clés, alors elle est venue me voir à ma job. Ah oui ! On s'était chicané dans ma chambre et elle avait perdu ses clés. Là, elle était en tabarouette et elle m'a câlicé un coup de poing sur le nez, à l'imprimerie. Tsé, il y a des caméras là-dedans, au travail, pis c'est moi qui me suis fait clairer, tandis qu'elle a gardé sa job. J'ai perdu ma job que j'aimais tant, esti ! Encore une fois, tu as tout scrappé ça ! Comme j'avais plus d'emploi, je pouvais plus payer ma chambre et je suis parti habiter dans un centre d'hébergement en Beauce.

Plus tard, c'est le temps de Noël, alors je décide d'aller voir Camille. Je m'ennuie, tsé ? Elle avait commencé à connaître le voisinage pas mal, alors quand je suis allé la voir, je l'ai pogné avec un gars. J'ai pris mes affaires, et je suis parti sur le pouce, dans une grosse tempête de neige. Je suis arrivé à Montréal le 3 janvier. J'aurai passé cinq mois en Beauce en tout : j'ai passé août et septembre tout seul et d'octobre à décembre j'étais avec elle.

### ***Montréal***

À Montréal, je suis allé dans les refuges et j'ai décidé que pour me ramasser un peu d'argent, j'allais faire les circulaires. J'avais déjà fait du courrier à vélo à Ottawa, alors j'ai appliqué pour Publi-Sac.

En 2003, au mois de janvier, je sais pas si tu t'en souviens mais il mouillait vraiment beaucoup. Moi je me suis retrouvé à passer des foutus bottins téléphoniques qui pesaient une tonne à la grosse pluie battante pour une maigre paie de 60 \$ par jour. J'ai pas travaillé là ben longtemps.

Je suis à Montréal et dans le fond, je suis tout décâllissé. Je m'étais encore de fait avoir par Camille, mais je l'aimais encore cette femme-là, malgré tout. Je suis à Montréal, et ça va pas bien.

J'essaie de me ramasser des sous pour m'acheter un vélo, pour faire du courrier. Je me promène sur la rue Charlotte et là je vois deux vélos qui sont accrochés en l'air, sur une galerie. Je m'organise avec ça, je me dis qu'à deux ou trois heures du matin, le gars, le propriétaire, il doit dormir. Faque la nuit arrive, je fais pas de bruit, je descends les vélos, mais je suis pas chanceux parce que les deux vélos sont dégonflés. Je suis obligé de les traîner pour aller à la station de service pour les remplir d'air. Je pensais qu'ils étaient juste dégonflés parce que l'hiver ça dégonfle, vu que l'air est moins dense, mais ils ont des flats. Je suis un peu pogné, alors je laisse les vélos là et je m'en vais. La chance, je te dis.

[...]

À l'époque, je me tenais dans un bar gay icitte, dans une taverne gay. Je m'étais ramassé un vélo tout scrap que j'avais réparé un peu et j'avais juste barré la chaîne, avec un petit criss de cadenas. J'étais à la taverne, je jouais au pool et ça allait pas bien mon affaire, j'étais un peu chaudasse. Là, je vois-tu pas quelqu'un qui part à la course avec mon vélo ! Il s'en va avec, le maudit ! Et moi vu que je suis un peu chaudasse je commence pas à courir, je tombe !

Je suis tout décâllissé rendu-là, mais il y a quelqu'un à la taverne qui vient me parler : « Qu'est-ce qu'il y a ? ». C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Hugo Gagnon.

Ce soir-là, j'étais saoul et c'est lui qui m'a embarqué dans le taxi. Il m'a aidé, et je me suis réveillé chez eux le lendemain avec un mal de bloc. On a déjeuné, il m'a payé, et il m'a appris un peu ce qu'il faisait comme travail et que son copain travaillait au IGA.

Hugo Gagnon était un professeur au collège Maisonneuve, en informatique. Il était dans une relation avec son chum qui est séropositif.

Faque on a commencé à se fréquenter, moi et Hugo. La relation était pas mal service donné et rétribution. Il m'aimait bien. Il aimait pas les... dans le milieu gay ils appellent ça les

seringues. Il aimait pas les jeunes, il aimait les hommes d'âge mur, la trentaine, pas les jeunes. Ça tombe bien.

J'ai eu une relation de 2003 à 2008 avec lui, je le vois encore une fois de temps en temps, mais c'est plus régulier comme avant. À l'époque, c'était quasiment à tous les deux jours, et j'ai dû y coûter au moins un 100 000 \$, comme faut.

Je lui contais n'importe quelle histoire pour avoir mon cash. « Passe-moi de l'argent et je vais me louer une chambre. » J'ai fait ça pendant un bon bout de temps, des 300 ou 400 piastres la shot. Des fois c'était de la baise pour du cash. Dans le fond, je pense qu'il le savait et qu'il s'en foutait un peu parce que lui aussi avait des besoins. Il avait pas vraiment une relation affectueuse et sexuelle avec son copain, vu qu'il était séropositif. De temps en temps son copain était malade et il cancellait et je comprenais ça.

On a commencé par se voir assez souvent au sauna. Par après, on se voyait à la taverne chez Rocky, le jeudi à sa paye, pis quand son copain allait chez ses parents, des fois on allait à son chalet. On s'en allait dans le bout de Mansonville et j'allais passer la fin de semaine au chalet avec lui.

Fallait que je me repose parce que j'étais tout le temps sur la galère dans la rue, alors je lui demandais si on pouvait aller au chalet. Je vais t'aider à faire le gazon, m'occuper des fleurs, tout ça. Fallait que je me repose.

Au chalet, moi et Hugo on se louait des vidéos et on se faisait de la bonne bouffe, j'ai vraiment fait de la bonne bouffe. Esti que j'aimais ça, j'aimais ça à Mansonville, j'aimais ça au bout ! Sortir de la ville, fuir la merde.... Ce que je réalisais c'est que j'étais bien comme ça, là-bas. Quand je revenais en ville, il fallait que je me gèle pour pas avoir à dealer avec tout ce qui se passait

[...]

Je me cherchais une place à Montréal, mais j'étais tout le temps dans la rue depuis mon retour de la Beauce. J'étais dans la rue et j'avais mon chèque d'aide sociale. Je couchais dehors, et j'étais tout le temps gelé.

Je me trouvais pas vraiment d'ouvrage comme courrier à vélo. Je connaissais pas vraiment Montréal, ni les trajets pour être compétitif. Dans ce métier-là, il y avait quand même des passes qu'il fallait que tu connaisses si tu voulais faire du cash en tant que courrier parce qu'il y a beaucoup de côtes à Montréal. Hugo m'avait acheté un vélo justement pour que je fasse ça, mais je voyais que ça levait pas. J'avais pas les payes que je voulais, faque ça a pas pris de temps que j'ai pawné mon vélo.

[...]

Je me tenais souvent au Centre d'amitié autochtone pendant ce temps-là, et un jour il y a un poste qui s'ouvre comme concierge. J'applique et je réussis à avoir le poste. Yes! Ça va bien, je recommence à me mettre sur les pieds, j'ai une job stable malgré que je suis encore dans la rue. J'ai fait ça longtemps, avoir une job stable et être dans la rue, vivre dans la rue.

J'allais pas dans les centres où tu couches, à la maison Maison du Père et ces affaires-là, j'allais pas là parce que c'est un peu comme si tu étais institutionnalisé. Tu regardes d'où je viens, ça a toujours été en institution et je réponds pas bien à ça, je suis rebelle, je l'ai toujours été. Ce qui m'est arrivé, c'est un peu la faute à la société, tsé ? Faque je suis vraiment resté craintif par rapport à ça, ce qui fait que je n'ai pas d'amis, pas de pals, pas de cercle social. Aujourd'hui encore, j'ai pas vraiment de cercle social. Anyways, j'étais déprimé, et je rappelle Camille.

On doit être en 2003. Elle s'était inscrite au lac Écho, je sais pas si tu connais ça ? Portage ? Elle avait commencé à faire une désintoxication, de la thérapie là-bas. Elle avait fait quatre mois et elle avait pas réussi à s'en sortir. Un moment donné, j'ai su qu'il y avait un poste d'ouvert au Centre d'amitié autochtone, où c'est que je travaillais. Qu'est-ce que tu penses que j'ai fait ? Comme en Beauce, je l'ai fait rentrer là ! Elle a aimé ça, elle m'a dit merci et tout ça.

Camille travaillait au Centre d'amitié autochtone où j'étais concierge, mais ça ne dure pas longtemps pour moi. Je consomme, je consomme encore et je suis en tabarnak avec tout ce qui m'arrive. Elle, elle est encore là et elle me fait autant d'effet. Ça me révolte, esti ! Je m'en veux parce que I can't get over her, tsé ? Tout le monde me dit qu'il y a d'autres

poissons dans l'océan, passe à autre chose sacrament ! Non, non, je l'aime et moi je suis un cancer. Un cancer, c'est possessif, en tout cas pour ma part.

De son bord, Camille commence à être indépendante. Elle sort le midi avec ses chums et elle reste quand même en contact avec ses amis de gang de rue de Québec, qui lui disent où aller à Montréal. Ça prend pas longtemps que c'est le crack qui embarque, et c'est la descente aux enfers de Camille.

Moi, rendu-là je m'en fous un peu parce que je suis plus de mon côté. J'allais la voir une fois de temps en temps, mais j'étais plus souvent avec Hugo Gagnon qu'avec elle. Je pense que j'avais comme un peu eu ma leçon avec Camille. J'allais la voir pour baiser, c'est tout, mais ça me faisait chier quand même de la voir se maganer comme ça et se donner à tout le monde. C'était l'enfer, vraiment. Tsé, c'est pas une superfemme, tout le monde tombe un moment donné.

[...]

Moi durant tout ce temps-là, j'étais dans la rue. Quand je suis arrivé en 2003, et jusqu'en 2012, j'étais dans la rue. Même l'hiver.

Ça m'a pris trois ans avant de parler au monde de la rue. J'ai toughé ça jusqu'en 2006, sans leur parler. Je te jure ! Le monde me voyait sur la rue, mais ils me connaissaient pas. Ils se demandaient un peu j'étais qui, mais à toutes les fois qu'ils voulaient me parler je leur parlais pas. Ils me connaissaient juste pas. Je faisais mes affaires, j'allais chercher ma dope, that's it. Je parlais pas à personne. C'est pas mon monde, tsé ?

J'ai toujours été tout seul et je m'en suis toujours bien sorti. J'aime pas ça me faire dire quoi faire. Il y a des boss qui te disent faut que tu ailles faire ci, faut que tu ailles faire ça. Non, pas pour moi, no thanks.

Ça s'est passé de même jusqu'en 2006, quand j'ai connu le Projet Autochtone Québec, le PAQ. C'était au 90 de la Gauchetière à l'époque.

[...]

Dans le même bâtiment qui hébergeait le PAQ, il y avait souvent des gens qui rentraient et qui montaient. Moi, j'étais curieux et je voulais voir ce qu'il y avait en haut, alors j'y suis allé. J'ai vu qu'il y avait une troupe de théâtre qui s'appelait l'Escalier ou l'Échelle... enfin quelque chose comme ça. C'était une troupe de théâtre des gens de la rue, je pense. Il y avait PLAISIIRS aussi. PLAISIIRS c'était CACTUS dans le fond, mais ça s'appelait encore PLAISIIRS dans ce temps-là.

PLAISIIRS c'était pour les gens qui voulaient relaxer quand ils sont trop sur la galère ou whatever. Ça tombait bien, c'est une place de repos pour les gens qui s'injectaient des drogues et tout ça. Programme de lieu d'accueil et d'insertion sociale pour les personnes qui consomment des drogues par injection et inhalation responsables et solidaires. PLAISIIRS. C'est moi qui ai donné l'acronyme quand j'ai commencé à me tenir là.

Ce que j'aimais, c'est que tu pouvais aller là-bas, te faire de la bouffe, prendre ta douche, tu pouvais avoir accès à l'internet et tu pouvais parler un peu de ce qui se passait avec ta situation. Tu parlais avec des gens comme toi, des gens de la rue qui ont des problématiques avec la dope, la coke, les opioïdes. Moi j'ai commencé à fréquenter PLAISIIRS en 2006.

C'est-tu là qu'on a fait « Le pirate urbain » ? Non, c'est en 2007 qu'on a fait ça. Je t'avais montré « Le pirate urbain » ? Ben nous on se montait des petits projets artistiques comme celui-là.

À l'époque, on avait aussi commencer à écrire des lettres aux différents paliers du gouvernement pour l'implantation d'un site d'injection supervisé à Montréal. Il y avait des activités comme ça où il fallait que tu t'impliques si tu voulais avoir accès aux locaux. C'était pas une place où tout le monde pouvait aller, c'était une place où si tu voulais y aller, fallait que tu t'impliques un peu.

Au début, c'était un peu plus ouvert parce qu'ils commençaient à faire connaître le programme, mais je me suis organisé pour faire fermer les balises parce qu'il y avait trop de monde qui utilisait des services pour profiter de la place, sans rien redonner. Tsé quand tu viens utiliser les téléphones de PLAISIIRS, que tu viens déranger le monde juste pour

appeler ton pusher... Le monde s'en vient icitte parce que finalement ils veulent pas consommer. Tabarnak, je veux être loin de ça !

J'ai parti beaucoup de projets à PLAISIIRS, c'est comme ça que je suis rentré. J'aimais ça, je pouvais m'exprimer, je pouvais sortir ma créativité sans me faire juger. C'est pour ça que j'ai aimé ça, cette place-là.

Je pouvais avoir accès à de la bouffe et le calendrier était assez flexible. Il y avait 3 jours par semaine au début, et après ça on a réussi à faire monter ça à... c'était quasiment ouvert à tous les jours ! En fait, à peu près tous les programmes, toutes les réglementations qui étaient là, ç'a été fait par moi et une couple d'autres personnes. Je suis un pilier de PLAISIIRS, et nous autres on a mis ce projet-là sur la map.

Là-bas j'ai commencé aussi à comprendre un peu comment le monde des toxicomanes marchait. J'ai appris à propos de la réduction des méfaits, de tout ce qui concerne les ITS, de tout ce qui se passe au niveau de la rue. J'ai étudié ça pendant un bon bout et j'ai regardé ce qui manquait à PLAISIIRS pour combler les besoins des gens de la rue.

Moi, je voyais qu'il fallait amener des gens capables d'être sérieux autour de la table parce qu'il y en avait beaucoup dans la gang qui avaient des problématiques assez sérieuses en santé mentale. Tsé, quand tu es dans un projet et que ton chum est en psychose toxique, c'est pas toujours le fun de l'avoir à côté de toi. L'idée c'était pas de les exclure, c'était de faire des activités différentes pour tous ces gens-là. Nous ça nous laissait plus de temps pour faire autre chose, comme travailler à former des messagers, à faire des ateliers de cirque, à s'impliquer à faire autre chose que de la dope en tout cas. On l'a fait, et j'ai aimé ça.

Il y a le COCUSS aussi que j'ai mis sur pieds. Consommateur Opiacé Cocaïne Solidaire, ou quelque chose comme ça. On a élaboré des activités, on a fait un calendrier et j'étais vraiment à l'aise là-dedans. J'étais un leader. J'arrivais avec beaucoup d'idées, beaucoup de... j'en mangeais, tsé ? Le temps que je passais là, c'est pas compliqué je le passais pas dans la rue.

Je consommait encore quand j'allais là, mais rendu en 2008 la dope avait vraiment diminuée. Avant ça, c'était vraiment l'enfer. J'ai passé vraiment cinq ans où je suis comme un innocent.

C'était l'enfer, oui. Si je voulais payer ma dope, fallait que je me démerde un peu tout seul là-dedans parce que Hugo était comme tanné de me payer, un moment donné. Faque moi je me tenais à la Banque Nationale coin Saint-Hubert et Sainte-Catherine, dans les marches. Il y en avait qui se tenaient sur la dalle au métro Berri, mais moi j'ai compris bien vite que c'est plus payant de servir les gens comme il le faut que de faire un dix ou un vingt. Crosser le gars et toujours avoir à regarder ce qui se passe derrière toi pour pas recevoir un coup de bat en arrière de la tête ? Non merci. Un moment donné tu vas pogner ton homme. Tôt ou tard, ça va arriver, c'est sûr. Ça, je l'ai appris.

*I was a middleman*, et j'ai fait fructifier ça bien vite. De 2003 à 2008, j'ai gagné la confiance de beaucoup de monde parce qu'ils se faisaient pas crosser et c'était de la bonne dope que je leur vendais. Vu que j'étais près de l'Auberge des Gouverneurs, et bien avec tous les congrès qui viennent en ville, quand les gens sortaient, ils passaient à la banque. Ils voulaient se lâcher lousse un peu et moi je les voyais se faire crosser sur la dalle et ils revenaient à la banque à chaque fois. Je leurs disais :

– T'es pas tanné de te faire crosser ?

– Toi, tu dois être comme les autres, tabarnak ! Achale-moi pas !

– Pas de problème, continue mon gars, continue de te faire crosser. Dès que tu seras tanné, tu reviendras me voir.

Il y en a beaucoup qui sont revenus. Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

Je les servais comme il faut. Je leur trouvais ce qu'ils voulaient, que ce soit des gars, des filles, un trip a quatre... whatever! Au fil des années je me suis développé une clientèle. J'avais du monde des É.-U., d'Alberta, de Terre-Neuve, j'en avais une couple d'autres du Nord. Quand ils venaient, ils venaient pour me voir. Ils descendaient à leur colloque ou à leurs congrès et moi je partais des semaines sur la patente.

Je connaissais des filles, je connaissais un peu le monde parce qu'il y en avait qui venaient à PLAISIIRS et que je voyais travailler sur la rue, alors j'allais leur parler. C'est ça, j'étais un homme de milieu, j'allais chercher du monde et je faisais mes commissions comme ça. Je pouvais faire quatre ou cinq cents piastres par soir. Je vais te dire, ça en fait de la dope, mais il y en avait pas plus le lendemain.

Tout, tout allait là-dedans. C'est pour ça que je couchais dehors. Je sentais rien, c'est pas compliqué, je sentais rien. Je me suis magané de même pendant un bon bout de temps, de 2003 ou 2004 jusqu'à 2008 à peu près. J'étais moi-même plus dans la drogue que dans la prostitution. J'avais un client et c'était Hugo. C'est pour ça que je te dis que j'ai fait à peu près tout ce qu'il y avait à faire pour survivre. Fallait que j'opère et que je me débrouille.

[...]

Durant ce temps-là, Camille était encore un peu dans le portrait, mais je voulais vraiment que ce soit over avec elle. Un moment donné, elle s'était fait arrêtée pour sollicitation et elle a reçu un quadrilatère. Ça limitait les endroits où elle pouvait aller, ça fait qu'elle pouvait plus venir au centre-ville.

Malgré ça, un bon jour, je la vois au Quartier latin, sur Saint-Hubert et Sainte-Catherine, et elle est avec un petit jeune. J'essaie de lui dire que c'est fini, mais la police passe et un de ses chums crie une connerie. La police arrête et je peux plus m'approcher d'elle parce que j'ai plein de dope sur moi. Je voulais lui dire que c'était fini, je voulais lui dire ma façon de penser : « C'est ben beau tout ça, mais tu vaux plus rien pour moi ! » J'ai jamais été capable. Elle s'est fait pogner drette là par la police et ça m'a pris 14 mois pour la revoir, 14 mois à essayer d'oublier cette femme-là. Je m'étais jamais gelé comme ça, jamais, jamais, jamais, comme pendant ces 14 mois.

C'est durant ce temps-là que je vais souvent au Centre Dollard-Cormier à l'urgence dépannage deux jours. Des fois ils me refusent, esti ! C'est ça, je suis pas assez gelé, je suis pas assez magané ! Ils me disent :

– Tom c'est parce que tu viens ici pour te coucher.

– Ah c'est ça ! c'est parce que je suis pas assez gelé ! Je vais organiser ça, je vais revenir la semaine prochaine et on va voir si je suis assez gelé.

Je faisais le con.

[...]

Quand j'étais au bout du rouleau, j'allais à CACTUS. Tsé, j'étais plein de dope et je voulais arrêter ça, ça fait qu'ils m'ont envoyé à Un foyer pour toi, en détox. Ça durait juste deux semaines, crois-moi quand je te dis que tu changes pas une habitude qui dure depuis des années en deux semaines, mais je l'ai fait pareil.

Quand je suis sorti de détox, j'étais un peu plus clean et je voulais me pogner une job, faque j'ai fait mon résumé comme il le faut. Moi, tsé, je suis monteur-élagueur. Je veux travailler et c'est là-dedans que je veux retourner. Faque j'envoie mon résumé un peu partout à travers le Canada et il y en a quand même une couple qui m'appellent : un de la Gaspésie, deux en Alberta et trois à Toronto. Un d'eux a téléphoné mon ancien employeur à Ottawa qui lui avait donné des références comme quoi j'étais un bon travaillant. Moi, je voulais travailler pour lui, mais j'avais pas d'argent pour monter. Je lui ai dit « Envoie-moi de l'argent, pis je vais monter. »

Dans ce temps-là, j'étais sur l'aide sociale. Faque j'avais fait sortir des papiers qui disait que j'avais un emploi et j'ai demandé s'ils pouvaient me payer le billet d'autobus et me donner 500 \$ d'équipement pour que je m'en aille travailler là-bas. J'ai pris tous les papiers, je les ai fait remplir par mon nouvel employeur qui me les a refaxé et je suis allé le porter aux responsables. J'ai eu mon 500 \$. Ça, je l'ai pas dit pas à mon nouveau boss.

Je lui ait dit que j'avais pas d'argent, et il m'a donné genre 2000 \$ pour m'aider à me déplacer et à me starter. Qu'est-ce que tu penses que j'ai fait avec le 2000 piastres ? J'étais pas prêt, pas prêt à travailler. J'ai été trop faible, j'ai flanché. Wow ! Là c'est vraiment le bout de la marde, plus capable !

## *Île Victoria*

Quand tout ça était fait, j'avais plus de place où aller, plus une cenne non plus, alors je suis monté proche d'Ottawa, en camping, sur l'île Victoria. Je me suis dit que je partais pas de là tant et aussi longtemps que je ne me connaissais pas. Ça a duré assez longtemps.

Eille, criss ! T'es un cave ! Je suis allé me retrouver face à face avec moi-même pendant un hiver de temps, entre Ottawa et Hull. Tsé il fallait que je me remette en main parce qu'il y avait plus rien qui marchait, plus rien.

En fin de compte j'ai été tout seul pendant cinq ans après ça, jusqu'en 2013. Aucune femme, aucune blonde, rien. Juste moi, pour apprendre à vivre avec moi-même, une chose que j'avais jamais apprise à faire. Tsé j'étais tellement tout le temps dépendant des autres, faque j'ai réglé cette dépendance-là sur l'île Victoria.

Là-bas, j'ai compris que je recherchais la dominance de ma mère adoptive, que je reproduisais le même pattern avec les femmes dans ma vie. Une fois que j'ai compris ça, tout s'est clarifié ! J'ai été capable de dealer avec mes émotions, d'accepter qui j'étais, d'accepter ce que j'avais fait. À partir de là, tu peux commencer à sortir la tête de l'eau, tu peux commencer à vivre, à être capable de parler au monde. À partir de là, tu peux arrêter de conter des histoires abracadabrantes parce que tu as peur de te faire juger. Tu comprends ?

Une fois que tu as accepté qui tu es, il te faut un plan. Bon, je fais quoi maintenant ?

Mon plan, je l'ai trouvé, et je l'ai toujours gardé. C'est celui de la Pub Nomade. C'est encore ça qui me tient debout, même aujourd'hui. Je me suis tellement cogné sur la tête parce que j'avais presque toujours tout scappé, presque toujours tout détruit ce que j'aimais. Ce projet-là, *I'll see it through*, je vais le faire jusqu'au bout. Et ça, ça va me permettre d'être bien avec moi-même avant, pendant, et après. Rendu-là, je devrai rien à personne. Rendu-là, je vais avoir rencontré mes enfants, je vais leur avoir dit ce qui se passe, je vais avoir fait amende honorable avec tout le monde.

Avec le projet de la Pub Nomade, je veux que la société sache qu'est-ce qu'un autochtone a pu vivre dans les années 70 jusqu'à aujourd'hui. C'est ça que je veux faire. De le faire avec le projet de la Pub Nomade et... on va raconter ma vie aussi avec la biographie ? C'est ça ? Bon, ben après ça je pourrai partir, mais pas avant. Tsé, j'ai peur de mourir avant que ça se concrétise, tu peux pas savoir comment. Je pense à ça un peu à tous les soirs, ça me hante. *I don't wanna die before it's over*. J'ai peur de mourir avant que ça se fasse. C'est ça que je veux pas parce qu'en quelque part, je me dis que je vais avoir échoué, encore une fois. C'est pour ça que je dors pas.

Si je suis allé sur l'île Victoria en 2008, c'est parce que j'avais touché le fond. Un moment donné, si tu veux commencer, faut que tu commences en quelque part. Le fond est un bon départ, me semble. Tsé, j'ai tellement eu de thérapie, j'ai tellement vu de ci et de ça que j'avais tous les outils pour le faire. Tu comprends-tu ? Ça dépendait juste de moi, tout ce temps-là ça dépendait juste de moi.

Un moment donné il faut que tu sois capable de l'assumer ta merde, faut que tu arrêtes de te conter des menteries. Tu n'es pas honnête avec toi, tu te sens tellement honteux d'être encore là avec toute la marde qui s'est passée. Moi, sur l'île, en étant tout seul avec moi-même, en me posant les bonnes questions et en arrêtant de me cacher en arrière de plein de défaites et de plein de carapaces, j'ai pu passer à autre chose.

J'ai ma spiritualité aussi. J'étais tellement proche de la nature. Je suis proche des éléments. Je sens que mon environnement me parle, tsé ? L'eau, l'air, la terre : c'est ma spiritualité à moi. Ça m'a toujours suivi. Tu m'excuseras, mais le petit Jésus, j'y crois pas trop ! Ce que le vent me dit, ce que le soleil me conte, ce que la terre me donne... ça, ç'a une importance pour moi, ça m'amène la vie. Je suis dépendant de la terre, c'est de là que je viens, faque je suis aussi bien de la respecter. Et puis je suis tellement insignifiant par rapport à tout ça...

Moi, personnellement, j'espère qu'après tout ça, quand je serai parti, que je vais être capable d'être en paix. C'est ça mon idéal, mon projet final. C'est pour ça que je lâche pas. Tout le monde me dit : « Tu es pas tanné ? Ça fait 8 ans que t'es après ça ! » Je te dis, je lâcherai pas le morceau tant que ça sera pas fait.

Il y a un autre côté par rapport à ça aussi. Je vais probablement poursuivre le gouvernement pour tout ce qu'il m'a fait endurer parce qu'en quelque part, j'étais la responsabilité de l'État. Mes problèmes, je les ai développés avec les abus que j'ai vécus. En quelque part, il y a quelqu'un qui a pas pris ses responsabilités. I became what I have seen. Ça s'est tout joué là, je le sais.

[...]

Pour avoir des sous, je quêtais parfois au marché By. J'allais pas trop trop voir Julianne et Adam parce que j'avais honte de moi, tsé ? J'avais honte parce que j'étais dans la rue, et je voulais pas qu'ils me voient comme ça. Quand j'avais un peu d'argent, je m'en allais acheter une pomme et je leur disais bonjour. Comme ça, ça passait.

Je quêtais, mais je cherchais un moyen de me créer une job. C'est à peu près là que j'ai commencé à penser à la Pub Nomade.

J'ai vu un trailer tiré par un camion et j'ai commencé à avoir l'idée de l'homme-sandwich. Faque je suis allé voir le gars qui chauffait le camion et je lui ai demandé si son patron serait intéressé à avoir un homme-sandwich dans le marché By. Le gars est revenu deux jours plus tard, il a baissé sa vitre et m'a dit « Viens me voir, embarque, on va aller voir mon boss. Apparemment qu'il aurait bien aimé ton idée d'homme-sandwich. » Il m'amène au 508 Rideau, à Ottawa. C'est un restaurant où il y a du bœuf kobe, du bison, de l'autruche... des animaux exotiques, dans le fond.

Bon, faque le boss va acheter des panneaux de coroplaste, il fabrique deux panneaux et il fait son annonce d'homme-sandwich. Il me donne un GPS que je mets sur moi, comme ça il peut voir où je vais et être sûr que je travaille où il me dit de passer. Il me donne des cartes-rabais à distribuer et je fais ça pendant un bon... un bon deux semaines durant le temps des fêtes de 2008. Le monde trouvait ça cool, c'était bien reçu. Durant ce temps-là, j'avais des sous pour moi-même, j'étais pas obligé de quêter. Tsé tant qu'à quêter, j'aime mieux faire ça.

Après cet emploi-là, j'ai commencé à penser comment je pourrais faire pour créer, justement, un homme-sandwich nouveau-genre. À l'époque, Kodak avait inventé un cadre

numérique pour les photos, le POSE730, et tu pouvais lui envoyer des photos par wifi. J'ai pensé que ça serait une bonne façon de faire de la publicité. Tsé si les gens m'envoyaient la photo de la devanture de leur magasin ou de leur équipe et qu'ils me donnaient encore de la promotion, que ça pouvait marcher.

La seule affaire, c'est qu'il fallait que je travaille sur la façon que j'allais le tenir allumé, le cadre, parce que ça marchait avec une prise dans le mur. Faque je suis allé voir une personne qui fait des batteries, des built-in batteries et ça a pris à peu près deux-trois semaines à les faire. Vu que j'avais pas de moyen de transport à Ottawa, c'était quand même assez difficile de me rendre les chercher. Je m'en souviens, c'était loin en esti !

Heureusement, à la même époque, Google avait sorti la première tablette. C'était une tablette wifi qui marchait sans fil, pas un cadre avec une prise comme le Kodak. C'était la révélation pour moi, pour le projet de la Pub Nomade. J'ai élaboré un peu le processus, j'ai écrit des présentations et j'ai fait des tests pour inventer le support, le manteau et tout ça. Essai-échec, essai-échec, tsé ? J'étais revenu à Montréal justement pour faire ça, après le Noël d'homme-sandwich au By Market.

Imagine-toi donc que je suis revenu Montréal et j'ai parlé de mon projet à PLAISIIRS, où je me suis fait voler tous les plans et le matériel pas longtemps après. C'était pas la première en plus qu'une affaire de même arrivait. J'en avais parlé à une personne à Ottawa dans un bar. Il s'était fait l'avocat du diable et quand je suis arrivé à Montréal, genre deux semaines après, la Pub Nomade était rendue à Zurich. Mon texte que j'avais écrit se retrouvait dans son texte à lui, à Zurich, les mêmes mots. Fucked up, hein? J'ai trouvé ça moyen.

Il y a une couple de projets comme ça dont j'ai parlé et six mois ou un an après, c'était sur le marché. L'illumination des buildings, la décolleuse de gomme à vapeur... des affaires de même. C'est pour ça que je me dis que des fois je me faisais suivre. C'était impossible, c'est carrément impossible que quelqu'un ne me suive pas pour en savoir tant que ça. Tsé je voulais surtout pas le crier sur les toits, je voulais garder mon idée personnelle et avoir le temps de la développer. M'a te dire que j'étais assez en criss quand j'ai vu la Pub Nomade à Zurich parce que quand tu es rendu à voler l'idée de quelqu'un qui est dans la rue, qui essaie de se faire une job pour vivre décemment... c'est dégueulasse, faut que tu

sois plus bas que cette personne-là. Mais tu vois où l'humain est rendu, parce que ça s'est fait avant et ça se fait encore.

C'est là où je vois que les valeurs que le monde disent avoir, c'est de la foutaise. They cannot live up to it.

C'est con à dire, mais mon chien je mourrais pour mon chien. Hier, j'en ai fait la preuve, parce qu'il y a un ti-coune qui est venu agacer mon chien. Je jouais sur la patinoire avec mon chien détaché et lui il est arrivé avec ses chiens, et il fait juste faire le tour de la patinoire exprès pour agacer Galice. C'est sûr qu'il l'a fait par exprès. Mon chien s'est chicané avec ses chiens, et là il m'a dit « Control your dog ! ». Eille mon esti, tu viens me narguer ! Tu sais que mon chien est détaché sur la glace pis toi tu passes avec tes deux chiens détachés. Tu le sais que le mien va sûrement aller voir les voir ! En tout cas, ça me met dans tous mes états des histoires comme ça. Du monde qui voit pas plus que... bon c'est ça que je voulais dire, on ferme la parenthèse.

J'étais rendu où avec ça ?

### ***Montréal (bis)***

J'étais revenu à Montréal et je m'étais tout fait voler à PLAISIIRS. Tsé, deux tablettes, c'est 1000 \$, c'était tous mes chèques d'aide sociale. Ça m'avait pris du temps pour être capable de contrôler mon argent, de m'administrer, de tout me mettre à niveau. C'est toutes des choses que tu gères pour sortir de la rue et j'ai appris ça sur le tas, en me mettant des balises.

J'avais par exemple commencé à faire des détours pour pas passer dans le centre-ville. Quand tu vois des triggers, quand tu vois des caps de seringues ou du monde saoul dans la ruelle, c'est toutes des affaires où tu es vulnérable, c'est tous des starters. Comment apprendre à gérer ça, comment contrôler ton adrénaline, ta sérotonine et tout ça, c'est dur. Je te dis, c'est vraiment dur. J'en braillais un moment donné parce que je voulais m'en sortir, j'étais tellement tanné. À n'importe quel prix je voulais sortir de là, et je voulais plus y retourner, plus jamais ! Faque pendant trois ans je faisais plein de sacrifices, comme il le faut.

Anyways, je me suis fait voler tout mon matériel pour la Pub Nomade et aussi les plans avec les dimensions et toutes les informations importantes. En gros, j'avais mis l'idée sur papier : qu'est-ce que c'était, ce que ça comportait, comment je voulais faire ça, etcétera. Tout ça est parti.

[...]

À PLAISIIRS, c'est bizarre, mais tu pouvais rien laisser là-bas pour une journée au complet, il fallait que tu ramasses tes affaires à chaque jour. Moi je revenais d'Ottawa là et je me souviens que j'étais dans un rush pour quelque chose. Je leur ai dit garde-les mes affaires, je vais revenir ce sera pas long. L'affaire, c'est que à PLAISIIRS, tu peux pas vraiment te fier sur personne. C'est des gens qui sont entre deux mondes, ce monde-là il flotte. Moi je pensais que j'étais correct avec la personne à qui j'avais demandé de checker ça, mais non.

Ce que j'ai toujours trouvé drôle aussi avec PLAISIIRS c'est qu'ils essaient tout le temps de te déstabiliser. Les intervenants jouent continuellement avec ta stabilité émotionnelle. Tu leur dis quelque chose de façon claire, pis après ils te répondent « Ah, tu m'as jamais dit ça. Je t'ai pas entendu dire ça. » Il t'avait clairement entendu, tsé ? Ça m'est arrivé une couple de fois une situation semblable, mettons que j'ai perdu mon sac à dos une couple de fois là-bas à cause de ça. Quand même que tu aurais toute ta vie dans le sac, ils gardent pas le stock plus qu'une journée, ils le câlissent aux poubelles pareil ! C'est supposé être une place d'accueil, et ils savent très bien c'est à qui le sac, tsé ?

D'après moi, pour eux autres, c'est un moyen de voir si tu es solide émotionnellement parce que si tu l'es pas, tu vas rechuter tout le temps, tout le temps, tout le temps. Alors eux autres ça fait ben leur affaire dans le fond, ils gardent le monde là et ils ont plus de subventions.

C'est une bonne place où aller, je veux pas dire le contraire, c'est juste que le monde en charge se fie un peu trop à son propre bon vouloir. C'est pas tout le monde qui est au même niveau là-bas, alors disons que c'est dur de se bâtir quelque chose de solid, ensemble. C'est dur de bâtir quelque chose de concret.

Faque c'est ça, je m'étais fait voler mon sac à dos, mes plans, mon tissu, tout le kit. J'étais en tabarnak et je les ai jamais retrouvés, mes affaires.

Pendant ce temps-là, à Montréal, je faisais Toxiconet. C'était un programme qui engageait le monde dans une situation comme moi, et ce monde-là va allait le nettoyage dans le Vieux-Montréal. C'était une collaboration avec la Société de développement commercial Ville-Marie et PLAISIIRS, et on faisait de la Commune jusqu'à Saint Antoine, de Berri jusqu'à McGill. J'ai réussi à mettre un peu d'argent de côté avec cet emploi-là, ça payait 66 piastres par jour, et avec mon aide sociale j'ai réussi à m'acheter une autre tablette. J'étais encore dans la rue à ce moment-là, et j'allais chercher mon chèque au Sac-à-dos. C'est un organisme communautaire qui était au 117 Sainte-Catherine Est et qui te donnait une case postale.

Bon, faque je me suis racheté une autre tablette et j'ai recommencé à écrire les définitions, ce que j'entendais faire avec le projet de la Pub Nomade. Au début, c'était pas vraiment un projet d'économie sociale ou de réinsertion, c'était plus pour moi, personnel.

Pour faire faire le manteau, parce qu'il m'en fallait un custom pour tenir la tablette, j'étais allé sur Visitation et Ontario chez un tailleur, mais il est tombé malade. Je l'avais payé 150 \$ d'avance pour faire le contour pour insérer la tablette, à la place d'avoir un zipper ici, à l'avant. En fait j'avais fait enlever le zipper et je l'avais fait remettre sur le côté pour être capable d'insérer la tablette au centre, sur le devant. Moi j'attendais, j'attendais, et finalement j'ai appelé le tailleur. J'ai demandé quand est-ce que ça serait prêt, et sa femme m'a dit qu'il était à l'hôpital. Je leur ai dit : « Vu que la job est pas finie, ben vous allez me rembourser. Je vais vous donner quand même 75 \$ vu que vous avez commencé, mais là je peux plus attendre après vous. » J'ai trouvé ça cher pareil 75 piastres pour faire un trou dans mon manteau.

Après ça, je suis remonté sur le pouce à Ottawa. Le projet était fait pour Ottawa, pas vraiment pour Montréal. Je l'avais expérimenté à Chinatown à Montréal, mais c'était pas aussi concluant qu'à Ottawa. Là-bas, j'ai rencontré Laurent, qui était un tailleur qui travaillait pour les habits Saint-Amour. Je sais pas si je te l'ai déjà conté ça ? Je suis tombé sur lui un peu par hasard.

Je quêtai quelque part au centre-ville et on a jassé sur un livre que j'étais en train de lire. Parle parle, jase jase, il a fini par dire qu'il était tailleur. Ben tabarouette de maudit ! Ç'a bien tombé ! Je lui ai expliqué mon projet et que j'avais besoin de quelqu'un pour modifier le manteau. J'avais le manteau avec moi, alors je lui ai montré un peu. Il m'a dit « Oui, je pourrais te le faire, pas de problème. » Cool. Ça a pris quand même un bon 2 mois avant qu'il puisse compléter le manteau parce qu'il faisait ça sur ses heures de lunch. Il était bien occupé chez Saint-Amour, eux autres ils habillent la colline Parlementaire. C'est une grosse boîte sur Saint-Joseph à Hull où ça coûte ben cher, je te dirais que c'est des habits à 5000 piastres et plus.

Pendant ce temps-là je restais un peu à Hull et je créchais au Gîte Ami, un centre un peu comme la Maison du Père, mais ouvert le jour. Je restais un peu là et finalement ça prenait trop de temps faire le manteau, alors je suis redescendu à Montréal. J'ai quand même laissé le manteau à Saint-Amour et je lui ai dit « Tu m'appelleras et je remonterai ». Il m'a dit « Non, non. Je vais te le mailer au pire aller ». Il faisait ça de bon cœur, j'ai bien aimé ça.

Ah ! J'oubliais : avant de laisser le manteau chez Saint-Amour, j'avais fait faire un crest en arrière. Julianne et Adam ont payé pour le logo de la Pub Nomade. Je t'avais pas montré la vidéo ? Oui, je te l'avais montré. En tout cas, je l'ai fait faire à Ottawa, j'avais laissé le manteau chez Saint-Amour et j'étais retourné à Montréal.

De retour à Montréal, j'ai repris Toxiconet et à cette époque, on doit être en 2009, je faisais aussi la coupe Rogers où on faisait du recyclage de déchets. Autrement dit, ce qu'ils jetaient dans les poubelles, ben nous autres on rouvrait les sacs et on triait ça comme il le fallait. Ça m'a donné un peu plus d'argent. J'avais pas reçu mon manteau encore, mais il me l'a mailé deux mois après, comme promis.

J'étais-tu allé à Saint-Guillaume ? Je suis en train de me repositionner un peu, excuse-moi.

### ***Saint-Guillaume***

Ok, je t'avais dit que j'étais allé à Un foyer pour toi, right ? Avant d'aller sur l'île Victoria, en détox ? Ben je suis retourné là-bas en 2009 parce que je voulais faire une autre cure de désintoxication. Le désir de consommer existait encore en moi et je voulais pas rechuter,

alors il fallait que je m'éloigne de la ville. C'est pour ça que je suis retourné à Un foyer pour toi. Là-bas, j'ai rencontré une dénommée Louise, c'était une personne qui travaillait là.

Le monde qui sortait d'Un foyer pour toi s'en allaient en réinsertion dans une maison pour se remettre sur la bonne track, pour revenir dans la société. Un moment donné, ils ont décidé de fermer la maison de réinsertion. En même temps, à Saint-Guillaume, le Centre d'affaires Saint-Denis avait acheté un ancien couvent pour en faire une maison de réinsertion et Louise en avait la charge. Elle avait besoin de personnel pour aider avec la maintenance alors j'y suis allé. J'ai voulu rester avec elle parce que ça me tentait pas de me recasser la gueule au centre-ville. Dans le fond, j'ai voulu assurer mes arrières.

Là-bas, à Saint-Guillaume, il y avait des personnes avec des légers troubles de motricité et de légères problématiques en santé mentale. Je pense qu'il y avait une quinzaine de personnes là-dedans, des personnes de 45-50 à 70 ans. C'était des personnes quand même autonomes, mais qui étaient sur le bord de perdre leur autonomie.

Moi, pour rester là, il fallait que je fasse du bénévolat. Ils utilisaient les gens en réinsertion pour s'occuper de la bâtisse, faire le ménage et la bouffe. J'avais ma chambre en échange de quatre heures par jour en bénévolat. Faque je faisais à déjeuner au monde, je m'occupais de la cuisine, de faire le ménage, de passer la moppe, de passer le balai, de l'aménagement extérieur aussi... tsé c'est quand même grand c'est un ancien couvent. J'étais occupé mettons ! Mais j'aimais ça, ça me reconnectait avec le monde et je revenais dans la société. Autrement dit, je réapprenais à marcher dans société. C'est là aussi que ça a pris tout son sens, ce que j'avais fait dans le passé.

Là on est en 2009, on doit être en septembre, juste avant qu'il neige.

Les gens qui sont en réinsertion comme moi, ça vient et ça part. Il y en a qui aiment ça, il y en a qui aiment pas ça. En fait, la plupart aiment pas ça. Moi, je me dis que ça m'éloigne du Centre-Ville, que ça m'aide à oublier Camille parce que j'y pense encore. J'ai fait ça pendant un bon bout et petit à petit, l'estime de moi est revenu et j'ai commencé à marcher la tête un peu plus haute. Tsé quand tu te promènes dix ans la tête en bas à chercher de la

roche à terre ou à tweaker, ben tu en accumules des tics de consommation. En étant à Saint-Guillaume, j'ai pu les perdre progressivement. C'est sûr que tu y fais attention en maudit. Tous les progrès que tu fais, tu y fais attention parce que tu veux pas les perdre. Tu veux pas les perdre.

Même si je consommais pas depuis un bon bout, le désir était encore là. Mettons que quand tu as vingt ans de consommation, ça part pas comme ça d'un jour à l'autre. Alors je retravaillais sur moi et j'ai commencé à écrire, pour moi. Je continuais quand même à faire le déjeuner et tout ce qu'ils avaient besoin et je redescendais à Montréal de temps en temps pour casher mon chèque et payer ce que j'avais à payer. Dans l'ensemble, ça allait bien.

J'ai commencé petit à petit à me promener dans le village, et je faisais du meeting, mais j'aimais pas vraiment ça. N.A., A.A... peu importe le meeting, j'aimais pas ça, mais ça faisait partie du programme de réinsertion, alors j'y allais, mais à reculons. Tsé j'aimais mieux travailler sur moi que de suivre un livre d'étapes et tout ça. Et en plus ils sont beaucoup basés sur Dieu d'après moi, faque j'ai pas aimé ça ben gros.

J'avais des temps libres de temps en temps alors je m'en allais souvent à la bibliothèque. Je commençais aussi à connaître un peu le monde-là, j'ai connu à peu près huit personnes sur la rue Saint-Jean-Baptiste. Il y avait un couple de personnes âgées qui était immédiatement à côté du couvent, et il y avait une autre personne qui était pas loin non plus. Je me rappelle pas leurs noms, mais j'ai été impliqué avec eux pour connaître un peu ce qui se passait dans le village.

Un moment donné, ben l'hiver est arrivé et j'ai commencé à trouver le temps long. J'étais à Saint-Guillaume, et c'était plate ! C'est un petit village à 17 km au nord-ouest de Drummondville, et il se passe pas grand-chose là-bas. Fallait que je m'occupe mon temps, tsé ?

Il y avait des sheds en arrière du couvent, alors un résident et moi on décide de de faire un ménage là-dedans. Mettons que ça couvre notre temps en bénévolat. Maudit qu'elle était fatigante un moment donné avec son bénévolat ! Ça a commencé par quatre heures, pis

après ça c'était une journée pleine. Tsé, un moment donné c'est fatigant ! Elle ambitionnait, je trouve. Avec son petit criss de chien... Oscar. Oscar. Oscar... il pissait partout esti !

Faque c'est ça, là je me cherchais un moyen de retomber sur la map. J'ai fait l'inventaire de mes qualités, j'ai fait l'inventaire de mes aptitudes. Dans quoi j'étais bon ? C'est l'arboriculture, tsé. L'émondage. J'ai fait l'inventaire de qu'est-ce qu'il y avait dans le village comme business et ça tombe bien, il y en a pas de compagnie d'émondage à Saint-Guillaume !

J'ai commencé à checker ça un peu et j'ai donné mon nom a une compagnie pour acheter de l'équipement usagé. « Comment ça tu as besoin de l'équipement ? T'es-tu monteur ? » Je leur dis oui, je monte. « Ça tombe bien, je chercher quelqu'un pour 2-3 jours, j'ai un contrat. » Lui il travaillait à la nacelle, mais à la nacelle tu peux pas travailler comme tu veux dans l'arbre. Tu peux pas avoir accès à tout ce que tu veux, alors je suis allé travailler avec lui deux jours. Il avait bien aimé le travail que j'avais fait et moi ça m'a permis de renouer avec ce que j'aimais faire. Plus je regardais ça, plus je me disais que j'aimerais ça retourner là-dedans. Tsé, c'est là-dedans que j'étais bon.

[...]

Je commence tranquillement à monter un petit projet. Je commence à écrire, à décrire le projet. Je me fais une liste de tout ce que j'ai besoin pour faire ma compagnie, je commence à me trouver des fournisseurs, à aller voir à des compagnies d'équipement d'émondage et je m'en vais chercher un peu des prix. Je travaillais un peu sur Internet, mais dans ce temps-là je suis pas trop trop bon avec les ordinateurs et le clavier, tsé ? Faque je me ramasse un petit bonhomme dans le village et je lui dis « Je vais te payer si tu es capable de taper ce que je veux. » Ah oui ! Je m'en souviens. Il avait un vélo et il voulait d'autres pièces, ça fait qu'on a tradé comme ça, c'est comme ça qu'on s'est connu.

Cette place-là, Saint-Guillaume, ça me faisait penser un peu au village où j'ai grandi. C'est un petit village. Anyway, parle parle, jase jase, et avec le kid je me suis monté une ébauche de demande de fonds pour partir un projet. J'ai pris rendez-vous avec le big boss du Centre d'affaires Saint-Denis et j'en ai parlé un peu à Louise aussi. Des fois, ils backaient du

monde pour partir des petites business, ils les accompagnaient dans des projets. Ça représentait quand même un bon marché et selon mes calculs, j'allais pouvoir rembourser l'argent qu'ils m'avaient prêté assez vite. Ça fait qu'on a pris rendez-vous, je lui ai présenté mon projet et ma compagnie. Le nom de ma compagnie c'est SILÉ. SI pour Simon, LÉ pour Léa.

Il a dit oui ! Esti de câlisse ! Oui ! Finalement ! Je suis content au bout ! Dans notre entente, c'est Louise qui allait avoir le contrôle sur les sous, mais pour le reste c'est moi qui gérait.

Un mois plus tard, on s'en est allé ramasser les équipements : mes câbles, mon harnais, mes sécateurs, mes culottes, mon casque, mes gants, ma scie... tout était là. J'avais deux scies mécaniques et je sautais ça de haut ! Je te dis content au bout, ç'a pas de bon sens.

En face du couvent, il y avait une église et sur le terrain de l'église, il y avait un arbre, le plus vieil arbre de Saint-Guillaume. Moi je voulais montrer mon savoir-faire, alors je suis allé voir le curé : « Voulez-vous que j'organise votre arbre ? Il est dangereux votre arbre. »

Il a fallu que je me fasse des panneaux de signalisation pour bloquer la rue, parce qu'il fallait que je sois légal aussi. Alors je me suis construit des affaires, c'était comme des A... c'est des sawhorses avec une lumière dessus, du tape réflecteur et pis j'ai écrit : « Travail en hauteur, watch your head » pour être légal. Il a même fallu que j'arrête le trafic et que je m'achète des walkie-talkie.

On était trois pour cette job-là : j'étais en haut et j'avais deux hommes au sol. L'arbre était quand même assez haut, c'était un 80 pieds, un esti d'arbre ! Faque j'ai bloqué le trafic et j'ai organisé l'arbre comme il le fallait. Le curé était bien content, tout le monde était autour et ça me faisait de la bonne publicité. Ils avaient jamais vu ça à Saint-Guillaume une personne qui faisait de l'arboristerie, mais avec ma pancarte je me suis fait connaître.

J'étais content, mes petites affaires allaient bien, ça avançait. J'étais content, esti ! Et je faisais des sous, je devenais financièrement indépendant. Oui, j'habitais encore au couvent, mais je commençais à checker la porte pas mal.

Entretiens, Jeanne m'a appelé. Elle m'a conté qu' Simon, il allait pas bien. « Tu pourrais-tu prendre Simon ? Je vais te l'envoyer. ». J'ai demandé à Louise si Simon pouvait monter et elle a dit oui. Simon à l'époque il avait... il devait avoir 16 ans. Je lui ai parlé un peu au téléphone. « Ça te tente-tu de monter ? On pourrait travailler ensemble, tsé ? ».

Ça faisait longtemps que j'avais pas vu Simon, faque je lui ai envoyé des sous pour le faire monter en autobus parce que j'avais pas d'auto. Ça me coûtait pas mal de sous parce que fallait que je parte de Saint-Guillaume pour m'en aller à Drummondville en autobus. Ça me coûtait des sous à toutes les fois que j'allais là-bas. Faque je suis allé le rejoindre à l'arrêt, et il était pas là. Je lui ai envoyé des sous pour son billet d'autobus, pis il était pas là le maudit. Il a fait ça trois fois. Un moment donné je lui dit « Plante-toi, parce que moi ça marchera pas. » Finalement, il est arrivé à Saint-Guillaume la quatrième fois.

Il faisait pas mal de speed dans ce temps-là, j'ai appris ça. Il allait plus à l'école et il avait des mauvaises fréquentations avec ses chums. Simon était très influençable, ses chums faisaient ce qu'ils voulaient avec lui, mais maintenant il était à Saint-Guillaume avec moi, loin de ce monde-là. Ça allait lui faire faire autre chose, il allait voir autre chose et je pensais bien faire. Faque il est venu faire un tour.

[...]

À la maison de réinsertion, il y avait une personne là-bas qui était pédophile. Le monsieur était en santé mentale et il fallait tout le temps le checker parce qu'il se sauvait. Je me souviens qu'il s'est sauvé une couple de fois et que j'ai aidé Louise à le chercher. Quand Simon a débarqué, le pédophile avait l'œil sur lui. Il est arrivé deux incidents : une fois où il a essayé d'attirer Simon avec lui dans le hangar, pis une autre fois où il a baissé ses culottes et il s'est masturbé en face de lui. Wow ! Simon peut pas rester là, au presbytère, il peut pas rester icitte ! J'ai dit ça à Louise et ça m'a comme donné une excuse pour déménager.

Il y avait une vieille madame sur la rue Saint-Jean-Baptiste qui avait une demie-maison à louer. 250 piastres par mois. C'est cool. Une belle place, faque j'ai loué la place avec Simon. On a fait une couple de contrats ensemble, une haie de cèdres en particulier où j'ai

passé un bon temps avec mon fils. Je lui ai montré ce que je savais faire, tsé ? Comment tailler une haie de cèdres et tout. J'étais fier d'être son père, j'avais jamais eu ça, de si proche.

On a fait ça pendant une semaine, mais Simon il voulait s'en aller un moment donné. « Si tu retournes là-bas, tiens-toi pas avec tes chums. » Tsé, il était rendu en centre d'accueil. Je comprenais pas ce qu'il faisait là. Il faisait des introductions et il volait des chars. Je comprenais pas bien ce qui se passait avec lui. Jeanne était monoparentale à l'époque, alors elle pouvait pas vraiment le checker. Simon rentrait jamais à la maison, il était tout le temps avec ses chums. Ses chums, c'est des mauvaises fréquentations, c'est pas compliqué. Moi, j'ai vécu ça comme une défaite.

Simon est parti. Il est resté à peu près deux semaines et demie, quelque chose comme ça. Attends, le dernier contrat que j'avais pogné c'était quoi ? On a tu passé l'hiver ? Faut que l'hiver soit passé parce que Simon est passé après ça. C'est pendant l'hiver que j'ai monté mon projet. Juin, j'ai eu mes équipements. Simon est arrivé en juillet et il est parti au mois d'août. C'est ça. Il est parti au mois d'août 2010.

À cette époque, j'étais allé évaluer des contrats, en particulier un chez un fermier et un autre chez un électricien. C'est ça. Je m'en vais évaluer le contrat d'un fermier qui avait quatorze érables sur son terrain. Tu vois, quand tu rentres sur des propriétés de ferme tu as tout le temps une genre de haie chaque bord de la route. Lui il avait quatorze érables, et il voulait les faire rabattre. Ils étaient pas toute la même hauteur et il fallait tout nettoyer la cour, nettoyer le bois et il voulait aussi que je le coupe et que je le prépare pour le bois de chauffage. J'ai dealé ça a douze cents piastres, un esti de bon prix m'a te dire.

En même temps, je suis aussi allé décrocher un contrat pour une toiture chez un monsieur pour qui j'avais fait une couple d'émondages. « Tu es-tu bon pour faire la couverture et peindre ? » Ça, c'était chez l'électricien. Il venait d'acheter la maison et il voulait la mettre de style patrimoine, mais la toiture était pas la bonne couleur. Fallait mettre la toiture argent, comme les anciennes maisons en tôle. J'ai négocié ça à 3500 \$ et bingo, j'ai eu le contrat. J'étais bien content de mes affaires.

Faque je suis allé chez le monsieur fermier avec les érables et j'avais un ami avec moi pour m'aider, Olivier Simard. J'ai commencé l'ouvrage, et le fermier pendant ce temps-là il était en train d'engranger son maïs, c'était la saison. Il était avec son fils en arrière du terrain, moi j'étais dans mon arbre, et là, il est arrivé un accident.

La manche de la veste du fils au monsieur a pogné dans la vis sans fin, qui montait le maïs dans le silo. Ça tête a arraché, ça tête est tombé à terre devant son père. C'était l'enfer. Tout a arrêté, tsé ?

Le temps que le monsieur revienne sur la terre, mon contrat a été mis sur pause. J'ai laissé tous mes outils là, et je lui ai dit que j'allais revenir dès qu'il serait en état.

En attendant, je suis allé faire ma toiture chez l'électricien. Pour les contrats de toiture, je demandais toujours un tiers du contrat avant, cash. Avec ça, je m'en allais acheter des gallons de peinture, les vis, tout ce qu'il fallait pour faire la job.

Je sais pas ce qui est arrivé, mais je me suis cassé la gueule sur ce contrat-là comme s'il y avait pas de lendemain. J'avais eu un dépôt, j'avais les matériaux pour toute et j'avais demandé un autre 1000 piastres pour finaliser le contrat. Il fallait que j'aille à Montréal chercher de quoi, me souviens pas exactement quoi, et là j'avais de l'argent dans les poches. Je me suis cassé la gueule comme il le faut, bien comme il le faut. J'ai reconsommé, et pas à peu près.

J'avais ma maison à Saint-Guillaume, mon entreprise, ça allait bien tsé ? J'étais supposé continuer les contrats, j'avais pris rendez-vous avec l'électricien et tout était organisé pour conclure la job, mais j'ai pas pu y aller. Ça a chié, tout a chié. Trop d'émotions I guess. Je sais pas comment expliquer ça, mais j'ai pas pu finir le contrat au fermier non plus. J'ai tout perdu, tout, parce que j'étais pas prêt. J'étais pas prêt à administrer de l'argent, je pense que c'est ça qui est arrivé. J'avais reçu le dépôt, l'avance, et avec Simon qui était passé j'avais un bon feeling, peut-être un pink cloud. Tsé c'est quoi un pink cloud ? J'étais invincible. Finalement, je me suis cassé la gueule bien comme il le faut.

J'ai expliqué au fermier que j'allais finir le contrat plus tard, les érables et tout ça, mais avec l'électricien la relation a été coupée. J'ai vraiment fucké ça. En plus, j'avais des choses

à payer à la quincaillerie, j'avais un acompte. Ç'a pas pris de temps que j'ai perdu la maison, et que tout est tombé. J'ai quand même gardé le harnais, mais ma scie mécanique était restée chez le fermier. Au moins je les avais payé. Juste la scie mécanique c'est 600 piastres, plus mes câbles, j'ai perdu 800 piastres drette là. J'avais fermé la compagnie, j'ai arrêté ça.

[...]

J'étais cassé ben comme il le faut, alors je suis retournée en thérapie. Ç'a été le premier réflexe que j'ai eu, celui de retourner en thérapie, parce qu'il fallait que je me remette drette. Je suis retourné à Québec à Face à l'avenir, et je leur ai expliqué un peu ma situation. Tsé, je voulais comprendre comment ça se faisait que je m'étais cassé la gueule, encore une fois. Fallait que je comprenne ce qui se passait avec moi, ça m'a vraiment tout décâlé cette expérience-là. C'est peut-être parce que c'est quelque chose que j'avais jamais vécu ? Tout va bien, tout marche, OK, j'ai réussi à me relever tout seul... je pense toujours que c'est un pink cloud. Quand tout va bien, tout va trop bien, tsé ? Ils me l'avaient dit avant, ils m'avaient averti à la réinsertion, ils me l'avaient dit, mais j'avais pas écouté I guess. J'ai quand même passé trois mois en thérapie, de la fin 2010 au début 2011.

[...]

Ils m'ont mis une intervenante avec moi, une ancienne danseuse. Pas que j'ai de quoi contre, mais j'ai trouvé ça drôle quand même. Anyways, je suis allé prendre un pas de recul, regarder ce qui est arrivé et où est-ce que j'avais été faible. J'ai expliqué la situation comme quoi je sortais d'une maison de réinsertion, que j'avais été quand même sept ou huit mois en logement et que ça allait bien mes affaires.

Ce qu'ils m'ont dit c'est que, d'après eux, je voulais en faire trop à la fois. Je me suis lancé dans la seule chose que je connaissais : l'arboristerie. Quand j'ai vu que j'étais pu capable de tout rassembler mes affaires, je suis allé retoucher la même cochonnerie. Comment t'appelles ça ? Inconfort connu, c'est ça, la zone d'inconfort connue. Tout ce qui m'arrivait était nouveau, j'avais jamais expérimenté ça, tsé ? I was overwhelmed et j'ai pas su comment

réagir face à tout ce bonheur-là. Quand tout marche, que tout va bien, généralement c'est ce que les toxicomanes ils font, ils se sabotent.

En thérapie ils m'ont conseillé de prendre du temps pour moi et de faire une rétroaction de tous les événements passés jusqu'à ceux d'aujourd'hui. Ils m'ont dit que c'était important de comprendre d'où je venais, que c'était important aussi de me donner une chance, c'est ça qu'ils m'ont dit. Je me cachais devant toutes ces belles affaires-là qui m'arrivaient parce que j'avais pas dealé avec certaines choses de ma vie.

Il a dû y avoir un déclencheur qui a fait que j'ai flanché. Le départ de Simon, la position père-fils aussi. J'ai vraiment aimé ça, tsé ? Il y avait rien qui était impossible à partir de là, j'étais parti sur un pink cloud, c'est sûr. Il y a dû avoir quelque chose que j'ai pas voulu voir. Le fils du bonhomme qui est mort, ça aussi ça a pas aidé. Criss ! La mort m'a shaké dans la boîte pas mal, je vais te dire, parce qu'il y a bien des fois où j'aurais pu mourir. Tsé, tu penses à ça un moment donné, même que ces jours-ci je fais de l'insomnie par rapport à ça. La mort.

Anyways, quand je suis sorti de Face à l'avenir, je suis revenu à Montréal. On est au printemps 2011. Ç'a été la dernière thérapie que j'ai faite.

### ***Montréal (ter)***

On peut pas parler d'un retour à la case départ, non. Moi j'ai changé mon vocabulaire face à cette affaire-là. À c't'heure, je suis plus à la case départ, je continue. Il n'y a plus de... il y a plus la case zéro, il y a pas de recommencement parce que c'est ça qui tue. Tu continues, tu te lèves, tu continues. Plus de zéro. Je continue.

J'ai pris ça mollo quand je suis retourné. J'avais plus ma business, mais j'avais encore la Pub Nomade dans la tête et j'avais encore le manteau, faque je faisais ça un peu on the side.

Je suis retourné à PLAISIIRS où j'ai parlé de ce qui m'était arrivé. J'ai conté mon histoire au monde qui était là et je suis embarqué sur le comité pour l'étude des sites d'injection supervisés. Ils parlaient une étude pour le site d'injection supervisé au CSSS sur

Sherbrooke et Amherst et ils cherchaient un participant. Dans ce temps-là, ils m'envoyaient parce que je suis bien articulé et que je représentait bien CACTUS. Faque je suis allé donner mon avis face aux procédures, aux protocoles à suivre et à l'aménagement du site, pour leur dire comment je voyais ça de mon point de vue. On était trois : il y en avait un représentant du Spectre de rue et un autre de chez Plein-Milieu. J'ai fait ça pendant trois mois, une fois par semaine. On allait au CSSS en haut sur la rue Sherbrooke, au Centre de services sociaux... quelque chose de même, je sais pas trop.

CACTUS avait appliqué pour le site d'injection supervisé, le site en tant que tel, et le Spectre avait appliqué pour une unité mobile, un autobus ou quelque chose comme ça. Plein-milieu avait aussi appliqué pour une unité mobile. Le site d'injection supervisé a finalement été donné au CLSC, ça vient juste de tomber. Anyways j'ai fait ça pendant 3 mois, et ça veut dire qu'on est rendu au mois de juillet 2011.

À cette époque-là je suis avec Toxiconet, où je continue à nettoyer des rues. Je veux pas trop m'embarquer dans le gros ouvrage, je prends vraiment ça smooth pour pas me casser la gueule encore.

Je prends mon temps, je prends du temps pour moi. Je me fais plus pousser dans le cul par personne. J'ai appris à vraiment respirer et à prendre ça mollo.

Ah oui ! C'est vrai ! C'est là que c'est arrivé ! En 2012, juin, c'est mon traitement d'hépatite C. Je l'avais eu à Ottawa, dans la marché By. Je t'avais pas dit ? Une connerie que j'ai fait..., j'étais allé faire un change. Tsé, je savais pas dans le temps, faque j'ai contracté ça. Je l'ai su parce que j'ai été malade, esti que j'ai été malade ! Je suis venu les yeux jaunes, je vomissais et j'avais mal partout. Pis c'est contagieux aussi, comme la jaunisse, c'est contagieux. Une chance que j'ai eu Robert, il m'a aidé avec ça. J'ai eu une méningite à Toronto aussi, mais on en parlera pas de ça.

Mon traitement d'hépatite C a été dur, c'a été un traitement à l'interféron. J'étais supposé avoir un autre protocole, avec juste une pilule, mais finalement j'ai eu une injection et cinq pilules, deux fois par jour. Ils m'ont mal évalué en plus, à cause de mon poids, et je me suis intoxiqué à l'interféron pendant deux semaines. C'est dégueulasse., je comprends pas

pourquoi et comment ils ont pas vu ça. Il me semble qu'avant de commencer un traitement, tu revérifies tes notes, non ? Ben eux ils m'ont pas repesé quand j'ai commencé le traitement, et ils avaient calculé mon dosage pour mon poids d'avant. J'avais perdu 25 livres. Faque ils m'ont donné 100 d'interféron quand j'étais supposé d'en avoir 75 ou 80, et ils m'ont quasiment tué.

Moi ce que je voulais dès le départ, c'est pas avoir l'injection. Avec mon historique et tout, je voulais avoir une pilule, faque je l'ai demandé. Encore là, je sais pas pourquoi les autres l'ont eu moi je l'ai pas eu, mais tu sais que si tu demandes quelque chose, ils te disent jamais oui. Jamais, jamais, jamais.

Pendant le traitement, j'étais séculier. Je parlais pas beaucoup, j'étais renfermé. J'ai trouvé ça dur, mais plus ça allait, moins il restait de rencontres. Plus j'ai toughé, plus j'ai aimé ça dans le fond. Je voulais que ça se règle, que ce soit tout en frais pour démarrer la Pub Nomade comme du monde. Je voulais pas être malade pour ça, je voulais pas faire le traitement pendant le processus de démarrage d'entreprise parce que là je me serais vraiment arraché les cheveux de la tête, c'est vrai. Je voulais être en santé pour mon projet.

J'ai réglé mes tickets aussi pendant ce temps-là. J'ai fait le projet PAGIK, où c'est que tu as un certificat de la cour municipale pour ton implication. Ça dit que tu as fait des efforts pour te reprendre en mains et que tu redeviens un citoyen à part entière. Ils t'enlèvent tous tes tickets, comme ça si je veux aller chercher un permis de conduire... non c'est pas un bon exemple. J'irais pas en chercher un parce que j'aime pas les autos, mais je pense que tu comprends le principe. Moi je voulais pas avoir de dettes, c'est pas compliqué. Si tu as des dettes, quand tu vas demander du crédit, ben c'est pas bon.

C'est le mois de juin, le 8 je pense, que j'ai commencé mon traitement et je l'ai fini au mois d'août-septembre. Oui, en 2012, 8 juin à septembre. Ça a duré 3 mois.

Après les traitements, ça m'a pris deux ans avant que je me remette comme il le faut. Deux ans ! Ah ! En plus j'ai fait de l'anémie un moment donné durant le traitement, ça fait qu'ils m'ont donné une injection pour motiver ma moelle osseuse, pour mes cellules blanches. Encore là, ça venait jouer dans mes os et j'avais mal partout esti, c'était douloureux. En

tout cas, j'aurais pas voulu que ça dure un an, comme avant dans les anciens protocoles quand le traitement durait 48 semaines.

Ça m'a pris deux ans pour avoir moins de dépression, juste pour être capable de bouger, pour que tout ne soit pas un effort. Tsé tu vois un escalier et tabarnak ! Fuck ! Tout était un effort, tout, tout. La bouffe est pas bonne, ça change ton goût, tout goûte la cenne noire, le cuivre. C'est pour ça que je faisais de l'anémie, j'en fais encore d'ailleurs, même aujourd'hui. Ça a changé mes yeux aussi.

Esti que j'étais malade...

[...]

Durant ce temps-là, il a fallu que je demeure occupé, parce que tu deviens dépressif. Tout ton système immunitaire descend, tu as pas faim. Tout est un effort, tu es tout le temps fatigué. Moi le meilleur moyen que j'ai trouvé pour pas penser à ça c'est de rester actif.

Je suis allé faire la Coupe Rogers pendant 10 jours. Je l'ai fait avec du monde que je connaissais, c'était pas pire. Partir de chez nous en vélo, partir d'Hochelaga et monter en vélo au parc Jarry, en vélo, matin et soir. Après ça je suis allé faire Osheaga aussi. Je faisais du recyclage avec RCI. C'était pas pire, ils me donnaient les canettes. Ils voulaient pas les donner à tout le monde, faque je les cachais, je me cachais des canettes. Un moment donné il y avait des nouveaux arrivants dans la gang et quand ils m'ont vu faire ça, ils sont allés chialer à Benjamin, le responsable chez RCI. Benjamin nous a dit d'arrêter de ramasser les canettes, c'était fini ma passe.

L'envie du monde c'est... en tout cas. Je sais qu'ils avaient de la misère eux-autres avec, mais... en tout ça. J'ai réussi à en sortir pareil, des canettes.

RCI, c'est les vidanges. Tous les bacs de recyclage, tout ce que tu prends de waste management en fait, de gestion des déchets. J'ai appris qu'ils faisaient des fourchettes et des cuillères recyclables, biodégradables, avec des épis de maïs. J'ai aimé ça apprendre ce qui se faisait en gestion de déchets, ça m'a permis de travailler avec du monde aussi. RCI font des appels d'offre au niveau communautaire parce qu'ils veulent travailler avec du

monde en réinsertion, ils veulent leur donner une chance. CACTUS m'a mis en contact avec eux. Ils payaient 67 piastres par jour et CACTUS rajoutait de l'argent sur nos payes. On avait onze piastres de l'heure au lieu de... je pense que c'était neuf piastres de l'heure le minimum. Vu que j'avais plus ToxicoNet, j'ai sauté là-dessus ç'a pas pris de temps.

J'avais lâché ToxicoNet parce qu'il y avait des participants qui niaisaient un peu sur le parcours. Il y avait des plaintes des commerçants et les chefs d'équipe étaient un peu trop lousse, selon moi. Quand j'ai vu ça, ben j'en ai parlé à la réunion du caucus. Ils m'ont mis à la porte pas longtemps après ça. Tsé, ils aiment pas beaucoup que tu dises ce que tu penses, la vérité. C'est supposé être un par et pour, mais ils gèrent ça comme une business. C'est par les participants, pour les participants, mais c'est ça qui arrive.

[...]

Sinon, il y a pas grand-chose qui a bougé à partir de là, je te dis j'ai pris ça vraiment mollo. C'est à cette époque-là aussi que j'ai connu Christian Juneau.

Je suis dans le parc Émilie-Gamelin et je relaxe, je regarde ce qui se passe autour. Je regarde un peu d'où je viens parce que c'est plein de consommateurs là-bas. Vu que je sais déjà un peu comment prendre un pas de recul, j'ai été capable de dealer avec la consommation autour de moi un peu plus. Je suis capable de dire non, tsé ?

Je suis dans le parc Émilie-Gamelin, et ça devait déjà faire un bout de temps qu'il me checkait aller, j'imagine. Christian m'approche, il me demande si je suis capable de travailler « Ça fait une couple de fois que je viens et que je te regarde, tu as l'air tranquille, t'as pas l'air trop fucké. Ça te tentes-tu de travailler pour moi ? Oui, alright. Je suis capable de travailler, mais je lui dis que ça dépend de quel genre d'ouvrage parce que je bougeais pas trop trop ces temps-ci.

Faque on commence à parler un peu, et il me conte son histoire. C'est un ancien coiffeur et il vient de s'acheter un condo et il veut vendre son triplex, un trois étages. L'affaire, c'est qu'un inspecteur est passé et il y a des réparations à faire avant de le mettre sur le marché des ventes, alors il me demande de travailler avec lui pour faire de la finition, des petites réparations mineures, des petits travaux. Christian Juneau qu'il s'appelle.

Je lui dis que ça serait le fun, que ça me sortirait du centre-ville et que je peux faire un peu de sous comme ça. J'ai duré avec lui jusqu'au mois de novembre. Tsé, c'est le genre de job où ça commence, et tu sais jamais quand ça va finir ! Il trouvait toujours quelque chose à faire, et il était grognon, est-ce qu'il était grognon ! Mais c'est un bon vivant. Ça m'a donné l'occasion d'échanger un peu sur ma vie.

Pendant ce temps-là, j'habite au Projet Autochtone Québec. C'est quand même strict, il faut rentrer à 18 heures, il faut que tu te laves et tout ça. Je suis plus dehors 24 heures sur 24, maintenant, je quête plus. Ma vie d'itinérant s'efface tranquillement. Je commence à nettoyer ça de ma vie.

Mon traitement achève et ils m'ont demandé de trouver une certaine stabilité dans ma vie, de manger à des heures régulières et de commencer à prendre du poids. De me faire une petite stabilité, tsé ? C'est ça que je fais, et c'est pour ça que je suis plus dans la rue.

[...]

L'hiver, je l'ai passé chez PLAISIIRS à faire des activités, mais j'aimais pas ça ben ben. J'avais appliqué pour un poste d'agent d'implication sociale parce que ça faisait quand même un bout de temps que j'étais avec eux autres et je connaissais les affaires.

Tsé quand je t'avais dit qu'ils cherchent à te déstabiliser ? Bon, j'ai appliqué pour le poste parce que je connaissais pas mal cette job-là depuis six ans. J'ai fait la coupe Rogers régulièrement, c'est quand même dix jours où tu travailles à tous les jours, et moi je suis toujours à l'heure, j'ai des bons commentaires, je fais bien mon travail et ça se passe bien. Je démontre quand même une certaine stabilité. En plus il y a toutes les implications sociales auxquelles j'ai participé à PLAISIIRS, tout ce que j'ai réussi à bâtir avec le monde qu'il y a là. Faque je remplis l'application pour l'agent d'implication sociale, et je me dis que j'ai quand même une bonne chance avec tout mon bagage.

Dans les subventions qu'ils reçoivent, il y a un montant qui est alloué pour ce poste-là. Ça fait partie de la mission que, quand quelqu'un s'implique comme il le faut et que tu vois qu'il se redresse et qu'il est plus en consommation, que tu lui donnes une chance. Ça fait partie de la mission. Moi, je leur ai donné huit ans, et ils m'ont vu fucké en est-ce eux autres.

Je suis passé de participant à membre du conseil d'administration, parce que rendu-là je suis membre du C.A. Finalement, ils m'ont jugé sur...

Tsé ils savent que le projet de La Pub Nomade est en branle et tout ça. Je m'en souviens, ils m'ont dit « Vu que tu es avec la Pub Nomade, que tu as un projet, on peut pas te donner le poste. »

Il y avait une autre affaire aussi : quand j'avais ma compagnie d'émondage, j'avais pawné mes outils un moment donné à Montréal. Diane m'a jugé pour le poste là-dessus, je le sais. C'est elle qui est en charge de Toxiconet. Je les ai rencontrés après qu'ils m'ont dit non, je leur ai demandé pourquoi, et ils m'ont dit ça. En fin de compte, j'ai pas eu le poste à cause que je me suis fait juger pour quelque chose qui est arrivé en 2009. C'est ça que je veux dire quand je te dis qu'ils veulent te déstabiliser. Ça m'a assommé raide, cette histoire-là. J'ai pas eu le poste parce que je me suis fait jugé parce que j'avais pawné mes outils... pas fort me semble.

Je sais pas, c'est peut-être parce que j'étais pas responsable, c'est ça qu'ils ont compris. Moi quand je vais là je dis tout le temps ce que je pense. Peu importe la façon dont ça va sortir, peu importe le ton dont ça va sortir, moi je dis ce que je pense. Eux autres, ils ont peur de tout, c'est des fleurs bleues. Tu sais c'est quoi une fleur bleue ? C'est du monde avec qui il faut que tu sois doux. Et c'est toutes des femmes là-bas, il y a pas un gars là-dedans, c'est fucked up je trouve.

En fin de compte, ce que j'ai compris, c'est que l'argent de la subvention pour le poste d'agent d'implication sociale, le 20 000 piastres, ils l'ont mis ailleurs. Il y avait jamais d'argent pour le poste, mais ils étaient obligés de faire tout le processus d'application pour recevoir l'argent. Tu vois-tu comment ça peut être ? Moi je suis devenu bleu quand j'ai appris ça. Tsé ça se vote des augmentations de salaire au téléphone, faque j'ai démissionné du conseil d'administration.

C'est ça que je reproche à PLAISIIRS, c'est que tu leur racontes tes affaires, tu te fies sur eux et tu leur fais confiance, mais je savais pas qu'ils montaient des dossiers. Ils étaient au courant de tout ce qui s'était passé à Saint-Guillaume, ils l'avaient écrit quelque part. Il y

avait des dossiers, un genre de suivi, ils sont tout le temps en train de noter les comportements du monde. Je me sentais comme un rat de laboratoire là-bas, tout le temps en train de me faire étudier. Et puis PLAISIIRS ça ressemble à un aquarium quand tu vas là, des fenêtres partout. T'es déjà passé devant ? Tout le monde peut voir, tout le monde arrête pis sont là à penser « Ça c'est des drogués qui sont là-dedans ! »

Anyways, j'entretiens plus vraiment des liens avec eux maintenant. Je l'ai fait un peu avec Karine pour le plan d'affaire de la Pub Nomade, elle m'a aidé un peu pour des recherches et des choses comme ça et ils m'aidaient pour mon transport des fois aussi, mais je m'implique plus.

En fait, ils m'ont barré, les estis ! Ils veulent plus que j'y aille. C'est supposé être une Place et Lieu d'Accueil... Place et Lieu d'Accueil pour Injection, Inhalation Solidaires et Responsable... quelque chose comme ça. Je leur avais dit ma façon de penser après qu'ils m'ont pas donné la job et j'ai claqué la porte. Après ça, le noyau de participants ils sont tous partis. Il y a plus personne qui va là, sauf les employés. Quand j'ai fini de parler aux autres, il y a plus personne qui voulait y aller.

Et c'est pas fini, ils coupent encore partout. J'avais mis sur pied Ça mijote pour qu'à toutes les semaines on se rencontre. Le samedi, on se faisait une bouffe et on discutait de la semaine, de ce qui s'était passé. Maintenant, c'est rendu qu'ils font ça aux deux semaines. Ils ont coupé je sais pas combien de jours, mais il y a toujours plus de monde qui va travailler là. Il y a plein d'employés qui rentrent, et c'est les participants qui souffrent. C'est supposé être une place d'inclusion... en tout cas. Je l'ai toujours dit à la boss « Tu es pas à ta place, tu es vraiment pas à ta place. Tu run ça comme une business, mais c'est supposé être un par et pour. » Elle, elle runne ça comme une business, et c'est les participants qui payent, encore.

Après m'avoir barré, ils m'ont appelé chez nous pour que j'aille les représenter pour le journal Métro, pour la semaine de l'hépatite C. Ils m'ont appelé, après m'avoir barré, et moi je suis allé. L'article est on-line, tu peux aller le voir.

Après, je suis allé parler aux participants en avant de la porte. Je leur ai dit « Si vous voulez de quoi, fiez-vous pas sur eux autres. » Tsé il y avait des étudiants de l'UQAM qui avait fait une levée de fonds pour la nuit des sans-abri. Ils couchaient dehors à l'extérieur et ils avaient ramassé 3000 \$ et ils l'avaient donné à CACTUS. Je te jure, le staff voulait prendre le cash et répartir ça en haut. « C'est ben de valeur, mais le 3000 piastres, vous allez le donner au monde de PLAISR, pour qu'il y ait des activités, s'il manque du matériel. C'est ça que vous allez faire. » Je leur ai dit ce que je pensais. Après, j'ai ramassé tous les participants : « Votez pour ça, parce que l'argent vous la verrez pas. C'est pour vous autres que les étudiants se sont gelé le cul dehors ! Faque montrez que vous avez des couilles, pis tenez leur tête. »

Tsé ils sont tous là à gémir « oui oui oui ». Juste pour te dire, ça s'appelle mononcle pis matante les participants, entre eux. Tenez-vous debout, esti ! Dites que vous voulez faire des activités ! Vous voulez un toit vert ? Faites-le emménager ! Partez-vous un projet d'envergure, faites de quoi, esti ! Ça fait qu'on a voté ça. Hors du cocus ils ont voté que l'argent soit distribué pour des voyages et des activités pour les participants. Thank you! Ciao, bye ! C'est la dernière chose que j'ai faite avec eux autres.

[...]

J'ai quand même développé des bonnes attitudes, à PLAISIIRS. J'étais bien apprécié du monde, des participants qui étaient là. Ils m'aimaient bien parce que j'étais capable de parler aux intervenants pour eux autres. J'avais pas peur de leur dire ce que je pensais et la façon de penser des participants parce que des fois...

Ce que j'aimais pas de PLAISIIRS c'est qu'ils essaient des fois de te déstabiliser, de te tester pour voir si tu es stable émotivement, psychologiquement, pour pas que tu ailles consommer ou whatever. Je pense qu'ils testent ça comme ça. Moi, j'ai tendance à parler fort quand j'ai quelque chose qui me passionne, quand j'ai quelque chose que j'aime et que je veux défendre, j'ai tendance à m'exprimer fort. C'est pas parce que je veux être violent, c'est juste que j'aime ça m'exprimer fortement. Le monde réagi pas bien à ça, ils pensent que je veux les battre ou quelque chose.

Comment veux-tu que je deal avec ça ? Je vais toujours être comme ça, tsé ? S'il y a quelque chose qui me passionne, je vais dire « Non ! c'est pas comme ça que ça marche ! Quelle différence que ça fait qu'on applique ce règlement-là et qu'on baisse la conséquence ? » » Je les confrontais sur leur idées, pis eux ils me sortaient une histoire qui se tenait pas debout. Ils disaient « Non, non non, c'est pas comme ça que ça marche, le règlement c'est le règlement pis il faut le l'appliquer à la lettre. » Comment peux-tu penser ça ? Tu travailles avec des toxicomanes !

Ce qui me faisait encore plus enrager c'est que les participants ont quand même une moyenne d'âge de 30 ans et plus. Les intervenantes ont 18, 19, 20, 25 ans ! J'ai du vécu quand même. Toi tu es dans tes livres, tu y vas by the book, mais ça s'applique pas des fois, le livre s'applique juste pas. J'étais plus capable d'endurer ça ! C'est à ce moment-là que quelqu'un d'en haut descendait, le Grand Manitou d'en haut descendait. Faque moi je les prenais à trois, je montais et j'allais m'obstiner en haut avec les trois. C'est pour ça que les participants m'aimaient, parce que je fonçais. J'ai fait changer des choses quand même.

Tout ça, ça forme mon caractère. Ça a juste renforcé ma vision des choses par rapport à mon projet. C'est pour ça que j'ai parti un projet. Moi j'appliquerai pas les mêmes règlements, je vais quand même avoir une certaine latitude. C'est sûr que pour certaines choses je vais être plus straight, mais je vais mettre les choses au clair, tsé ?

[...]

Donne-moi deux secondes pour remettre tout ça en ordre. C'est compliqué un peu, pas toujours clair. En octobre-novembre j'étais avec Christian Juneau à faire des travaux, après ça j'ai appliqué pour PLAISIIRS. Je sais que j'ai connu ma blonde à PLAISIIRS, au mois de janvier.

OK. Je suis assis à PLAISIIRS et je la vois encore rentrer. Belle, grande femme blonde. Ça faisait quand même cinq ou six ans que j'étais plus avec Camille et je sentais le besoin d'être avec quelqu'un. J'avais appris à vivre tout seul, j'étais bien, mais je sentais que c'était le temps d'être avec quelqu'un. Je savais, quand j'ai mis les yeux sur elle, que ça, ça allait être ma blonde. Je savais, je sais pas pourquoi, mais je savais.

Quand je l'ai rencontré, elle avait besoin d'aide parce que ça y prenait une jobine pour passer devant le juge, sinon elle s'en allait en prison. Je lui ai suggéré de faire le projet Messenger, c'est distribuer du matériel d'injection stérile au niveau de la rue, à des consommateurs de la rue. Je lui ai suggéré de participer à Toxiconet aussi. J'avais fait les deux projets, j'avais déjà fait Messenger avant de monter à l'île Victoria. Je te dirais que j'ai pas mal tout fait ce qu'il y avait à faire là-bas, à PLAISIIRS. Faque j'ai passé un petit bout de temps à jaser avec elle et je lui ai pointé vers qui parler pour s'impliquer avec Messenger. Elle l'a fait, et on a commencé à se voir par après.

J'avais pas fait de move encore, mais je voulais tellement. Elle aussi, elle voulait, c'était assez clair pour moi. Un moment donné, je lui ai demandé si elle était accompagnée, et elle a dit oui. Câlisse ! Tsé je m'étais fait faire la même chose dans une autre relation, faque je voulais pas m'embarquer là-dedans. « Tu vas-tu y en parler ? Si tu veux qu'on soit ensemble, faut que tu casses avec ton chum parce que moi je ferai pas ce que je me suis fait faire. » Elle a dit OK, et elle y en a parlé. Sauf que lui, il a pas aimé ça.

Ça faisait quinze ans qu'elle était avec son copain, mais ça devait battre de l'aide je pense. Anyways, il est parti après elle avec un marteau. Elle m'appelle, j'étais à Projet autochtone Québec, et elle est en pleurs. Je pars de PAQ et je vais là avec un de mes chums. Là, je rencontre son ti-coune sur un bécyk. Je pars après sur Iberville, et il est tombé de son vélo parce qu'il était pressé, mais il s'est relevé assez vite pour que je le manque.

Je suis allé chez elle et je suis resté avec elle pendant qu'elle appelait la police et qu'elle remplissait un rapport. J'ai attendu que son ti-coune revienne, mais lui il croyait pas à ça. « Non ! Non ! Tu peux pas me faire ça ! » Il lui a dit qu'elle étit une si, qu'elle était une ça... Il l'a descendu comme s'il y avait pas de lendemain. Moi je m'en câlisse : « Tu as essayé de la battre, décâlisse ! » Je suis resté là avec mon chum José pour voir si elle était en sécurité. Pas longtemps après, il a commencé à déménager ses affaires et je suis rentré chez elle en 2012.

[...]

J'avais pas encore fermé la porte de PLAISIIRS, mais ça devait pas être loin. C'est à peu près là que j'ai tourné Wapikoni mobile, au printemps 2012.

Je voulais aller voir l'équipe du Wapikoni pour la Pub Nomade. Je voulais montrer que c'était le temps du retour et que c'est ça que je voulais faire.

Dans la vidéo que j'ai faite, je suis avec Emmanuel Cousineau un moment donné. Tu l'as vue, la vidéo ? Lui c'est le premier intervenant que j'ai connu en 2006, au début, vraiment au début de PLAISIIRS quand c'était sur la rue de la Gauchetière. Lui je l'ai rencontré sur la rue, il est à la Faune maintenant. Je voulais avoir quelqu'un qui pouvait relater mon passage à PLAISIIRS, qui démontre que durant ces années-là, même si j'étais dans la rue, je m'impliquais. Tsé, j'étais pas juste un itinérant et un drogué.

Et puis malgré tout ce qui s'est passé, c'est un peu grâce à eux autres si je suis pas mort. Je me suis impliqué dans les projets qu'ils avaient parce que j'aimais ça, c'est pas compliqué. Il y a l'aspect leader aussi, les gens m'aimaient bien dans le noyau des participants. Je le voyais. J'ai développé ça là-bas. On était une bonne gang, on travaillait avec Toxiconet, on était ensemble. Moi je me présentais à tous les jours même si des fois on avait passé la nuit debout, dehors. J'allais quand même travailler, oui.

Bon faque il y avait le festival, le Wapikoni. J'ai pensé que ça serait peut-être une bonne idée de parler de mon projet de la Pub Nomade avec le Wapikoni, faire mousser ça un peu. Pis je voulais parler de mon cheminement depuis que j'étais arrivé à Montréal. Je voulais que les gens me voient comme autre chose qu'un itinérant et un drogué. Tu pourras peut-être le mettre, c'est Tom l'Indien sur leur site.

Pour entrer en contact avec le Wapikoni, je suis passé par Exeko, par Maria je pense. Exeko venait au Projet Autochtone Québec, ils venaient avec leur van tous les deux jours et ils venaient porter des livres. Ils amenaient du jus... comment ils appellent ça ? Tchouka ? En tout cas c'est un drôle de nom. C'était un jus de fruits... je suis même pas capable de te dire le nom. Anyways, sur les conseils de Maria, je suis allé voir la gang du Wapikoni.

Il y avait une exposition dans le temps à côté du marché Bonsecours. Ils faisaient l'exposition là parce qu'ils étaient sur la route, c'était un studio mobile. Ils voyageaient à

travers le Québec et ils avaient élu campement près de l'accueil Bonneau, sur de la Commune. Je suis allé les voir là et je leur ai demandé si je pouvais faire un montage. Ils ont dit oui. Alright!

On a fait ça avec Félix et une de ses copines qui était preneuse de son. On a fait ça pas loin du PAQ. Quand ça a été fait, on avait aussi le CACTUS dedans. J'ai parlé un peu de mon cheminement à Montréal, depuis que j'avais commencé à m'impliquer à PLAISIIRS. Toute l'énergie que j'ai mise là m'a aidé à me remettre sur pieds, dans le fond. Au lieu d'être sur la rue et de faire de l'argent comme je faisais de l'argent, ben j'allais à CACTUS. C'est de la réduction de méfaits, pur et simple. À la place d'être dans la rue et de faire des conneries, j'aimais mieux commencer un projet ou travailler avec du monde, voir autre chose, faire autre chose, que d'être là à rien foutre et à faire des conneries et de la dope.

Le tournage s'est échelonné sur trois semaines, pour six minutes de vidéo. Le temps d'assimilation du film, le montage qu'ils ont fait, tout ça. En fin de compte, je vais te dire, j'étais pas super satisfait du résultat final. J'ai trouvé ça bizarre la façon dont ça commence. Il y a des places au début, surtout au début, que j'aime pas trop. Tsé ça commence de même : « J'ai appris que j'étais autochtone... » J'ai pas appris que j'étais autochtone ! J'ai su que j'étais autochtone. En tout cas, trop de montage, trop de coupures. Mais c'était serré dans le temps, fallait choisir ce qu'on voulait mettre, ce qu'on voulait pas mettre, bon c'est comme ça. En résumé, le temps était trop court pour bien enrober le sujet, et le temps a manqué aussi pour bien parler de la Pub Nomade. C'était ça mon histoire, c'était qu'est-ce que je voulais faire après tout ça. J'ai perdu mon temps pendant un bon bout de temps, mais à c't'heure, j'allais utiliser mon temps à faire autre chose. C'est ça que je voulais montrer dans la vidéo.

Après ça, j'ai vu qu'il n'y a pas beaucoup de monde qui a vraiment écouté ce que j'avais à dire.

[...]

Je suis allé donner une conférence au Centre Wampum un moment donné, sur la rue Panais, avant de faire le Wapikoni. Je suis allé conter ma vie. C'est un genre de centre de justice

sociale. Ils m'avaient invité, je sais pas pourquoi. Je parlais au monde qui était là, à n'importe qui, autochtone ou pas. Ça avait pas rapport avec le monde de la rue, moi je pense que c'était du neighbourhood watch. C'était du monde de la communauté qui voulait savoir qui tu étais. Ils m'ont souhaité bonne chance pour le projet de la Pub Nomade: « Si on peut t'aider, dis-nous-le. Ça va nous faire plaisir. » J'ai appelé, ils ont jamais répondu. Ha ! Une fois qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient, that's it. Ciao bye !

Je suis allé à la présentation de mon vidéo Wapikoni au marché Bonsecours, je suis allé le présenter en avant. C'est drôle, j'étais comme dans une ligue à part avec mon sujet. Pour les autres autochtones c'est quelque chose de... eux autres ils parlaient de ce qu'ils aimaient, de musique, de culture autochtone et tout, mais ils parlaient pas vraiment des défis. On dirait que c'est comme tabou pour eux autres, pour la majorité du monde qui a des bibittes ou des squelettes ou whatever. Tant et aussi longtemps qu'ils seront pas capables de régler ce qu'ils ont là, que ça fasse une connexion, ils seront pas bien en-dedans. Généralement le monde va être en déni, ils seront toujours chicotés. Moi tu sais pourquoi je fais ça ? Parce que je veux avoir la paix quand je vais m'en aller. Je vais rien avoir à me reprocher.

Ça clôt un peu le... ça clôt un peu le sujet ? S'il y a autre chose, tu me le diras.

*Philippe : Oui, ben justement j'ai l'impression qu'on a un peu lâcher le morceau par rapport à la Pub Nomade. Après le Wapikoni, après ta conférence au centre Wampum, c'est quoi qui s'est passé avec ça ?*

Après, je me suis terré. J'ai vu que les démarches que je faisais pour mon projet portaient pas vraiment fruit. J'ai été à peu près un deux ans à flirter avec cette idée-là. J'arrête-tu ? J'arrête-tu pas ? J'étais avec Jennifer, je venais de déménager et je voulais prendre un break, prendre ça relax. J'ai pris une semaine de vacances et je suis allé à Ottawa. Finalement, j'ai regardé un peu tout ça et j'ai décidé de pas lâcher mon projet.

J'avais quand même approché l'UQÀM pour savoir si quelqu'un voulait m'aider à faire le plan d'affaires. Jusqu'en 2015, ils m'ont suivi jusqu'en 2015. J'avais déposé une lettre qui est donnée aux chargés de cours pour qu'ils demandent aux étudiants s'ils pouvaient faire

une activité où ça compte pour leurs notes. Pour ceux qui s'en allaient en gestion, j'imagine, qu'ils fassent un genre d'ajustement dans le programme pour que les étudiants qui m'aident dans mon projet soient cotés pour le plan d'affaires.

Mais j'ai arrêté ça parce que ça marchait juste pas. Les étudiants avaient pas le temps, ils étaient trop dans leurs études. C'était pas la bonne façon de les approcher, je pense. Finalement L'UQAM a rien fait.

J'essayais quand même encore de trouver les gens qui pouvaient m'aider à faire le plan d'affaires. Le plan d'affaires, levée de fonds et une petite vidéo qui explique c'est quoi mon projet. Après ça, voilà un an et demi deux ans, quand j'ai rencontré Yves-Marie avec mon chien. Je lui avais parlé du projet, il en avait parlé à Malik et Felipe Bernatchez. Felipe Bernatchez a accepté de me rencontrer avec mon projet. Et ça a parti à partir de là.

*Et à partir de là, justement, comment ça s'est passé ?*

Ça a quand même pris du temps à démarrer tout ça parce que l'incubateur était pas encore démarré. Fallait qu'ils se trouvent des locaux, fallait qu'ils confirment leur financement. Il y a eu comme une période de latence. Et je pense qu'il y a un an où ils étaient en train de peindre les bureaux et de faire l'aménagement de l'incubateur en entrepreneuriat à HEC.

*Alors tu as été un de leur premier clients ?*

Ouais on pourrait dire ça. Ce que j'ai trouvé le fun d'eux autres c'est qu'ils ont vraiment mis du sérieux là-dedans. Tsé ça a quand même pris du temps, mais ça a débouché et je suis allé dans des cours avec les étudiants donner mon idée. Je leur ai dit ce que je voulais et eux ils étaient jugés dans leur matière académique en fonction de mon projet. C'est quand même pas pire.

C'était avec le groupe de Émile Piché. Ça m'a aidé, tu peux pas savoir comment. Ça m'a fait voir aussi c'est quoi le monde de la gestion et de l'entrepreneuriat. J'en ai encore ben à apprendre et le plan d'affaire s'est fait sur une période d'un an, jusqu'à maintenant.

*C'était quoi tes difficultés par rapport au plan d'affaire ?*

C'est le jargon du vocabulaire que je comprends pas. Là, je suis en train de réviser ça à tous les soirs. Les segments de marché... utiliser leur langage. Dès que je vais aller pour la demande de subvention, dès que je vais demander des sous à la FCCT, ils vont me poser des questions et il faut que je sois capable de leur répondre dans leur langage. Tsé, faut que je montre une certaine crédibilité aussi.

Et j'avais pensé que nos rencontres seraient plus personnelles et dureraient plus longtemps, qu'ils prendraient le temps de m'expliquer les choses, tandis que là ils m'emailent des affaires et me disent « Ça faut que tu apprennes ça, ça faut que tu apprennes ça, et ça aussi. » OK, j'apprends ça, j'apprends ça, mais... j'aimerais ça un peu plus de contact, d'échanges. Moi je suis obligé d'assimiler tout moi-même et je suis tout le temps en train d'aller en ligne pour chercher la définition des mots qu'ils utilisent. Tu perds du temps, tandis qu'ils pourraient m'expliquer un peu plus et me donner un exemple, tsé ?

Anyways, ça va donner ce que ça va donner ! La grosse affaire c'est que j'ai le plan d'affaires, à c't'heure. Le plan d'affaires, c'est important. Après ça, si je veux le changer, j'ai juste à changer les chiffres et aller le présenter ailleurs, pour une subvention plus petite, avec une forme juridique différente.

*Ça représente quoi ce projet-là, pour toi ? C'est quoi le but ?*

Y'a rien qui se fait pour les 35-50 ans ! Y'a rien qui se fait et j'aime pas voir les centres communautaires qui gèrent le monde comme du bétail. Ils leur offrent rien, tu comprends-tu ? Il y a le projet Chez toi qui est parti. Tous les itinérants qui ont une problématique dont ils veulent se sortir, ils sont éligibles pour 2 ou 3 ans et ils vont être payés, peu importe c'est quoi la problématique. Ils leur donnent 3500 piastres, ils leur payent le logement. OK fine, mais la majorité ont des problématiques en consommation, si c'est pas les machines c'est la dope. Ils sont à la rue, parce qu'ils sont pas capables de se garder une chambre. Mais quand le projet est fini, s'ils ont pas pris soin de couvrir leurs arrières, ils vont retourner à la rue. Tsé, ils leur donnent pas d'activités. Qu'est-ce que tu penses qui arrive quand le projet fini ? Quand ils sont obligés de recommencer à payer leur logement, s'ils ont pas quelque chose pour les tenir ? Ils vont retourner à la rue. Et tout ça va avoir été pour rien.

*Et ton projet, en comparaison ?*

Première des choses il amène que la société peut se rapprocher des itinérants, qu'il peut y avoir une communication. Et les itinérants peuvent voir qu'ils sont acceptés. Ça c'est un gros point, le fait qu'ils soient pas jugés, qu'ils soient acceptés, qu'ils puissent parler aux autres sans être jugés. Le fait qu'ils puissent expliquer d'où ils viennent. Des fois, comprendre quelqu'un c'est juste prendre le temps d'y parler cinq minutes pour savoir « OK finalement, c'est ça ton affaire. », tandis que t'avais une idée préconçue avant. Si tu comprends d'où il vient, tu seras pas porté à le juger aussi vite. Mais c'est dur pour la population de pas juger, est-ce que c'est dur.

C'est drôle, on dirait que je viens d'une autre planète des fois. J'ai toujours pensé ça. Le fait d'avoir grandi en marge de la société comme je l'ai fait, et bien jusqu'à un certain point j'ai pu voir comment la société marchait. J'ai fait mes choix et mes valeurs selon ce que je voyais. Ce que je voyais qui était bien, je me suis quand même donné une bonne ligne de conduite.

Mon premier dossier est à 33 ans. Pour un autochtone, un premier dossier judiciaire à 33 ans... Ça fait longtemps que j'aurais été supposé être en dedans moi, mais j'ai pas choisi le vol, j'ai pas choisi la criminalité comparativement à tout ce qui se passait sur la rue. Et je suis pas une personne violente, je me suis inculqué de bonnes valeurs je pense, d'après ce que j'ai vécu. D'après ce que j'ai souffert, c'est plus ça.

*Et ton projet, ça aiderait...*

Durant le temps que le monde va être dans mon projet, on va pouvoir discuter avec eux-mêmes. Qu'est-ce que tu aimerais faire ? Si t'es là, si tu t'es retrouvé à la rue, tu devais avoir un projet en quelque part et tu t'es dit « Fuck it! ». Il y en a beaucoup du monde qui font ça « Fuck it! » quand ils sont pas écoutés. Généralement les gens qui sont dans la rue c'est des personnes qui sont hyper sensibles. Hyper sensibles. Quand ils se sentent rejetés, ils se rejettent eux-mêmes. Avec ça, l'estime de soi dégringole et ils ont pu le goût de rien faire.

Mais si t'es capable de motiver ces gens-là sur quelque chose qu'ils aiment faire, et il y a quand même des choses qu'ils aiment faire ces gens-là, ça change tout ! C'est justement d'être capable de jumeler leurs problématiques, de faire les sacrifices qu'il faut pour faire avancer ce qu'ils aiment faire. Moi, quand j'ai commencé ça, c'est sûr qu'il y a des sacrifices qu'il a fallu que je fasse. J'ai appris à dire non, j'ai appris à mettre mes impulsions de côté. Ça c'est gros !

Dans la rue, il y en a qui disent que c'est des amis. C'est pas des amis, c'est des amis de rue. Tu pars pas une grosse relation avec du monde de la rue, tsé. Mais si tu travailles, si la personne a un but qui la motive, si tu es capable d'aller réveiller ça, et de les amener à faire le bon choix... Quelqu'un qui est tanné d'être dans la rue, il est tanné en esti parce qu'il tourne en rond, c'est tout le temps les mêmes affaires et généralement ils vont aller en thérapie. Quand ils sortent de thérapie, ils retournent dans le même milieu, faque ils recommencent.

J'en ai trois quatre que j'ai pas vu depuis des années qui me disent tous « Ah oui ça va bien, ça va bien. » Je viens d'en voir un autre l'autre jour : Walid. Ça faisait trois ans qu'il était sorti de la rue, trois ans qu'il était parti. Là, je l'ai revu. « Qu'est ce que tu fais ici ? Décâlisse ! Va-t'en ! Viens pu icitte ! – Non non, je suis juste venu ici pour voir un ami, on s'est donné rendez-vous... » Là, je le vois de plus en plus souvent et il a recommencé à... J'en ai vu quatre ou cinq comme ça qui étaient sortis et qui sont revenus. Ça me fait chier, tu peux pas savoir comment ! À toutes les fois que je les vois je leur dis : « Va t'en je vais te battre ! Je te l'avais dit, esti ! » Ça me décoit, tu peux pas savoir comment.

Tsé je suis pas allé à l'école ben ben longtemps non plus, mais je trouve que le projet de la Pub Nomade a sa place. Il serait utile pour la Ville de Montréal, me semble qu'il serait utile pour les itinérants. Avec ça, ils vont pouvoir avoir un nouveau départ je pense. Ils vont pouvoir travailler et parler à du monde, à la place de tourner en rond. Pour la plupart, c'est tout le temps la même routine, le même cercle, les mêmes conneries. Si tu es décidé à changer et tu ne sais pas par où commencer, moi je vais te proposer mon projet. Tu peux te monter ton propre projet et regarder où ça peut t'amener. Si tu es vraiment sérieux de sortir de la rue, c'est un projet pour toi.

J'espère que mon projet va aider les gens à faire ce qu'ils aiment, première des choses : qu'ils aiment. Parce que c'est pas le fun aller travailler pour quelqu'un ou avec quelqu'un qui t'estime pas, qui te reconnaît pas, pour qui tu es juste de la viande, dans le fond. Tu veux aller travailler avec quelqu'un qui te parle, qui te motive, qui t'encourage et qui va te dire « Continue ! ». Même si c'est dur, même si tu as un problème, il va pas te disserter comme une vieille chaussette, il va te demander « Qu'est-ce qu'il y a ? ». Les employeurs, généralement, ils vont juste te sacrer à la porte.

*As-tu vécu ça, toi ?*

Oui, mais j'ai aussi vécu un bon employeur avec le Byward Fruit Market. Adam pis Julianne. J'ai pris le temps de leur parler de mes problèmes, et ils m'ont donné une chance. Ça m'a vraiment aidé de pouvoir leur parler, et qu'eux ils acceptent de m'écouter. Ça s'est remplacé. Quand j'ai pu être capable, je leur ai dit : « Merci. » Je trouve ça important. La plupart des employeurs à cette heure c'est : « You're fired, next! ».

C'est peut-être pour ça aussi que c'est un OBNL mon affaire. Je vais pouvoir la changer parce que, je vais mettre ça pour qu'après ça je puisse le mettre en coopérative, tout le monde va être égal sur le même pied. Dès que j'ai une bonne équipe stable, tout l'argent qu'on va faire va être réparti à tout le monde. À tout le monde. Mais faut que je trouve mon noyau.

Avec moi, ils vont pouvoir partir leurs propres projets, c'est ça qui est bon. C'est ça qu'on a travaillé pour, par ce qu'ils ont des rêves eux aussi et il y a pas d'âge pour accomplir ses rêves. J'avais parlé justement à Malik de ça, et j'en avais parlé aux étudiants.

C'est sûr qu'il y avait quelque chose qui fait vibrer ce monde-là un moment donné. C'est sûr que quelque part ils voulaient faire quelque chose, mais ils savaient pas où aller cogner ou personne les écoutait. Mais c'est sûr que tout le monde a une place dans la société, tout le monde, tout le monde. Peu importe la problématique, le handicap physique, peu importe. Tu es utile à quelque chose, c'est sûr.

Moi je vois mon projet comme une façon de réintégrer. Plus d'inclusion. Ça prend un but, un projet dans la vie. Parce que tu vas tourner en rond. Je le sais, j'étais là. Je sais, je le

vois à tous les jours quand je vais au centre-ville. Le monde ce qu'ils font, ils vont quêter, ils font la toupie pis ils recommencent ! Quand ils sont assez étourdis ils s'en vont en thérapie ! Après ça ils reviennent se câlisser dans le même criss de milieu ! Je sais, pas, voyage, fais de quoi, autre chose !

*Est-ce que tu as regardé voir c'était quoi les autres projets semblables qui existent à Montréal ? Me semble qu'il y a une espèce d'agence de placement à la Société de développement social de Montréal, Ville-Marie, mais je pense que c'est pas pour les itinérants, c'est pour des gens qui ont un peu plus de stabilité.*

Mais ça veut pas dire que tu es pas stable si tu es itinérant. C'est là aussi que le monde a une idée préconçue où c'est ça qu'il faut briser. C'est pas parce que tu es dans la rue que tu es pas stable. Je me suis monté une business dans la rue ! En quelque part il faut que tu veuilles en esti. C'est une routine tsé ? Tu te lèves le matin, tu t'en vas, tu vas faire ton cash. Moi je m'en allais, quand je voulais de l'argent je m'en allais travailler dans des agences de placement. Quand j'avais besoin de sous c'est ça que je faisais.

*Et maintenant, aujourd'hui, t'en es rendu où avec la Pub Nomade ?*

Ça bat de l'aile, mais en en même temps... J'ai passé proche de tout foutre ça là, ç'a pas d'allure. À cause que fallait que j'aille valider mon marché, pis rien marchait. Les commerçants avaient pas cinq minutes pour remplir un formulaire. J'ai même appelé Antoine à HEC pour lui dire « Merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait, mais c'est fini ! ». J'étais tanné, mais je les ai rappelés après. Je peux pas arrêter ça là, si proche que ça. Je le sens ! Même si ça marche pas, je vais me rendre au bout pareil.

Tsé ils disent que je suis trop optimiste, que les prévisions sont trop optimistes. Moi je vois pas de mal à être trop optimiste après sept ans, tsé ? Si ça fait pas, je vais le faire tout seul. À la place de mettre ça avec une entreprise de réinsertion, je vais commencer par le faire moi. Si ça va bien, alors il va falloir que je change la forme juridique, mais ça coûte de l'argent et j'ai pas d'argent. Je suis encore sur l'aide sociale. Je suis allé voir mon docteur pour avoir plus d'argent sur mon aide sociale et je me suis fait donner un diagnostic. Faque ils me donnent 200 \$ de plus. Tsé 800 \$ c'est mieux que 600 \$ et quelques.

*Alors tu en ferais toi-même de la Pub Nomade ?*

Ouais. En commençant, pour faire mousser l'affaire un peu, je vais commencer par en parler avec la chaîne YouTube, la caméra et tout ça. Commencer la... comment tu appelles ça ? La TV réalité. Parler de ma situation, parler de je suis suis. Après ça, faudrait que j'assemble le tout avec les montages vidéo qu'on a fait ici. Faut que je trouve une façon de faire monnayer ça, c'est pour la mise de fonds.

Ça fait 7 ans que je travaille là-dessus, et j'espère qu'ils donnent le droit aux itinérants de se partir quelque chose parce que... C'est comme être un enfant pis avoir des parents qui te disent « Non, t'es trop petit, t'es pas responsable ». La société c'est comme le bon parent ben voyant, ben préventif, qui me dit toujours non. Je trouve ça con, moi j'ai 47 ans. 47 ans ! Il y a tout le temps de quoi de négatif à mettre et c'est décourageant plus que d'autre chose.

Par exemple, je suis allé à la société de développement d'Hochelaga, pis ils se sont faits un malin plaisir à me répondre, pis à me dire non. Première des choses, parce que je suis pas un de leur membres. I'm an outsider. Je suis pas une personne du milieu. C'est dur pour eux qu'il y ait du monde nouveau. C'est encore plein de préjugés. Ils me voient comme un compétiteur probablement. Il doit y avoir du racontage, des... en tout cas.

C'est clair que je me fais traiter différemment parce que j'ai été dans la rue. Oui, c'est sûr, c'est sûr. Première des choses, ils me prennent pas au sérieux. Ils me voient et ils voient l'échec. Ils me donnent perdant en avance, et je trouve ça dommage. Mais sinon, si ça marche pas avec Montréal, je vais aller ailleurs. À Ottawa... ou je vais ouvrir à l'international.

*Tu as parlé d'inclusion tantôt, ça veut dire quoi pour toi ?*

L'inclusion ? C'est de faire participer les exclus de la vie dans notre entourage, dans nos petites routines de tous les jours. Les faire voir autre chose que ce qu'ils voient à tous les jours. C'est pas grand-chose. Il y en a un l'autre jour qui m'a demandé « Tu as-tu des billets d'autobus ? J'aimerais ça aller en quelque part. Il y a quelqu'un qui m'a demandé d'aller

racler ses feuilles ou whatever pis j'ai pas de billets. » J'y ai dit « Sure, je vais te le donner. » Il me revoit et il me dit « Merci, ça m'a aidé. » C'est pas grand-chose, tsé ?

C'est sûr qu'il y en a dans ce bassin-là où c'est pas pour la bonne raison qu'ils te demandent des sous. Ceux-là faut que tu sois capable de les reconnaître. Moi je les connais tous esti ! Je connais leur ligne, ils ont tout le temps une ligne. Je les reconnais.

Mais pour l'inclusion, ça prend aussi de la détermination, ça prend... faut que tu sois tanné. Faut que tu sois prêt à faire le choix. Faut que tu sois prêt à t'investir, pour vivre autre chose. Faut que tu sois capable de démontrer ça aussi. Faut que tu mettes les efforts, une fois que tu es capable de faire les efforts... pis dès que tu as goûté à autre chose, ça c'est important.

La minute que tu vas goûter à autre chose qui va te faire vivre une meilleure émotion que celle que tu vas vivre dans ta petite routine, tu vas vouloir y retourner. « J'ai aimé ça, j'ai pu faire ça, quand je suis allé faire ça... Et pour cette période-là, j'étais bien ». Parce que généralement c'est ça qu'on va faire. On va comparer les deux. Moi tu me demanderais de retourner dans la rue, pff ! Je serais pu capable. J'essaie de faire en sorte de pas faire les choix pour que j'y retourne.

*Justement, as-tu peur des fois de retourner dans la rue ?*

Non, parce que j'ai goûté à autre chose. J'ai goûté, ça va faire 4-5 ans, et je me vois pas retourner dans la rue. Je serais trop malheureux.

*Pourtant tu y avais goûté aussi à Saint-Guillaume...*

J'étais pas prêt, j'avais pris le... ce qui m'est arrivé sur l'île Victoria quand je suis allé me reposer, ben j'ai eu le temps de faire une rétrospective sur tout ce que j'avais vécu. Je me suis vu des fois où je me suis dit : « non c'est fini, c'est fini, c'est fini ! » Je me suis vu retomber, retomber, retomber. Mais là j'ai vu que ça peut pu continuer comme ça... est-ce que je vais continuer à conter des menteries comme ça tout le temps ?

Tous les échecs que j'ai eus, j'ai vu pourquoi je les ai faits. C'est parce que j'étais pas en paix avec moi, j'avais encore des choses qui me chicotaient. J'ai pas fait face à ma vie

antérieure. J'ai pas demandé pardon aux bonnes personnes. Fallait que je me regarde dans la face, dans un miroir pour dire : « Criss, t'es pas tanné, tabarnac ? Tu vas finir avec une aiguille dans le bras, c'est ça que tu veux esti ? »

À la fin quand je me shootais j'étais là : « Criss c'est tu le dernier ? Je vais tu crever-là ? » Un moment donné tu le vois. Tabarnac qu'est-ce qui s'est passé ? J'aurais pu mourir n'importe quand câlisse ! J'aurais pas pu être capable de faire les choix que je suis en train de faire, là. J'aurais laissé tout le monde en arrière, sans être capable de leur dire ce que j'avais vraiment dans le cœur, ce que j'ai vécu. C'est pour ça que c'est une bonne affaire ce que je fais là, dans le fond. Parce que je suis capable d'en parler, de ce qui m'est arrivé, par où je suis passé.

Quand tu te fais abuser, quand tu penses à ça, il y a un flash qui te revient. Si t'es pas capable de le contrôler, c'est sûr que tu vas retomber, c'est sûr que je vais retomber. J'aime pas ça me voir, comprends-tu ? Mais j'ai apprivoisé ça. Je suis capable de comprendre pourquoi la personne l'a fait. C'est l'histoire de l'abuseur abusé. Une fois que tu es capable de faire la différence avec ça, il y a plus rien qui est capable de te toucher.

C'est sûr qu'avant c'était une impulsion. ARRGH ! Il y a de quoi qui remontait, une senteur, peu importe. Tabarnac, ça me ramenait en arrière. Faut que je me gèle, faut que je me gèle. Et quand les émotions t'arrivent comme ça et qu'il faut que tu te gèles, tu vas faire n'importe quoi câlisse ! Faut que tu te gèles tout de suite ! Ça m'apporte à faire les choix que j'ai expliqués.

Mais à c't'heure, je ferais plus les mêmes choix. Je ne suis plus impulsif comme avant. Je me trouve plus calme. Je vieillis aussi, je suis beaucoup plus mature je pense. J'ai été dans la peau d'un enfant. Tsé mon enfant intérieur est passé à autre chose. Il est peut-être rendu un adolescent maintenant, mais mon enfant intérieur est correct. Et je pense plus que, ce que les autres pensent de moi, ça ne vient plus me chercher. Je les ai pas mal tous entendus, pas mal longtemps, faut plus que je donne de jus à ça non plus, c'est de plus donner le pouvoir à personne, sur ma vie, c'est un gros morceau, ça.

Et mon besoin d'amour aussi, ç'a été une chose qui a joué là-dessus. Je voulais tellement me faire aimer, je faisais n'importe quoi. À c't'heure je m'aime, je suis capable d'aimer. Il y a rien qui peut venir me chercher, tsé.

*Toi, considères-tu que tu es quelqu'un d'inclus ? En inclusion ?*

Non, je suis pas encore inclus, criss. Non. Là je suis dans une période de trouver comment ouvrir un dialogue. Faut que je trouve la façon d'ouvrir un dialogue avec la communauté. C'est sûr que dès que je lance ça, le projet de biographie, ils vont vouloir savoir je suis qui, faque je commence à en parler un peu. Pis ça va être de leur répondre le plus simplement possible. Peu importe qui m'accepte ou qui m'accepte pas ? Ça m'appartient pas.

Tsé ils ont leur vision de... comme si j'avais pas le droit, comme si j'étais pas capable. Comme si d'où je venais, pourrait pas faire en sorte que je sois en sorte que je puisse pas me sortir de là. Pour eux mon projet est définitivement voué à l'échec parce que je viens de là.

Mais j'ai pas rien à prouver. Je vais juste continuer comme ça, en développant le projet. Si jamais... je veux commencer aussi à en parler sur YouTube, je veux commencer à les mettre au parfum. Commencer à leur parler du projet, commencer à avoir un échange. J'espère qu'il y aura des choses que je t'ai dit qui va servir à ça aussi. De les mettre un peu en contexte.

Le fait que j'ai été dans la rue, ça devrait pas avoir aucune instance négative sur mon projet, sinon tout le monde resterait là. Si personne se débat pour... moi je veux juste vivre, tsé ?

Pis c'est sûr qu'ils ont pas mal tous des préjugés par rapport aux autochtones. Généralement, quand je dis au monde que je bois pas, ils disent « Ben non, arrête donc tu bois pas ! Un Indien ça boit ! » Il y a encore beaucoup de préjugés et d'idées préconçues.

*Tu le vois beaucoup dans tes démarches ?*

Oui.

*Et d'avoir été un itinérant, d'avoir été dans la rue ?*

Ouais, ça aussi ça peut être dur. C'est pour ça des fois que je pensais aller partir le programme ailleurs. Au moins ils sauraient pas que je suis un ancien itinérant, un ancien dopé. Mais c'est trop facile. En quelque part je me suis battu à Montréal pour moi, pour me remettre sur pied moi, pour commencer, indépendamment de ce que les autres pensent. Jusqu'à un certain niveau, voilà longtemps ça venait me chercher. Mais c'est là où je te dis de pas donner de jus, de pas mettre d'énergie là-dessus, que les gens qui sont pognés avec leurs préjugés je vais rien y faire. C'est à eux autres de se départir de ça.

Je suis prêt à attendre, j'attends que ça débloque. En tout cas, je suis confiant. Et si ça marche pas, ben je peux pas rien faire d'autre tsé. Si le monde est pas prêt, il est pas prêt. Mais on pourra pas dire que j'ai pas essayé. Pis j'espère qu'avec ma biographie, je vais bien rencontrer généralement l'ensemble des problématiques que le monde peut vivre. Qu'ils soient dans la rue ou qu'ils soient autochtones, même qui sont pas autochtone.

Je vais toucher plein de monde autochtone avec ça, c'est sûr. Surtout avec l'abus. Ils vivent de la violence sur les réserves là-bas, et les enfants aussi. Oui les enfants qui sont dans la DPJ, je vais en toucher pas mal aussi. Blanc ou autochtone. Tout le monde qui peut se reconnaître par rapport à ce qu'ils ont vécu ou souffert, j'espère que ça va leur donner la détermination de passer à autre chose. La force de passer à autre chose. La force de dealer avec leurs souffrances aussi. Pis s'ils veulent en parler, je suis là.

*Et pour toi, ça amène quoi ce projet ?*

Je vais avoir trouvé ma raison d'être. Je vais m'être donné une utilité, une raison de vivre. Faut que je serve à quelque chose et c'est pas compliqué, c'est ça que j'ai trouvé. Quand j'ai été sur l'île Victoria, j'ai pensé à tout ça. Faut que je me trouve une façon d'être utile, d'être capable de changer des choses. Pour moi, et pour les gens de la rue parce qu'il y a rien qui se fait, il y a rien.

Les gens sont trop occupés, préoccupés par ce qu'ils vivent au quotidien. Ça va tellement vite qu'ils ont pas le temps de penser à autre chose. Le fait d'avoir pris ce temps de répit là, j'ai été capable de voir autre chose. D'avoir cette opportunité-là, de servir à autre chose.

C'est pour ça que je l'ai fait, parce que ça remplissait mes besoins. En remplissant mes besoins, je vais pouvoir aider d'autres personnes.

Et puis je suis à bout de ça l'aide sociale. Tanné. Tsé je sers à rien. Je suis allé à l'aide sociale et je leur ai dit « je suis tanné, aidez-moi donc esti ! » Mais les programmes sont faits en raison... pour qu'ils nous gardent là. C'est con, c'est con, c'est con ! Je peux pas avoir d'aide si je vais pas travailler pour une autre personne. Ce serait bien mieux si je pouvais avoir de l'aide pour aider d'autres personnes. Mais je sais pas, ils voient pas ça comme ça. Encore là il va y avoir un temps et un lieu pour en parler.

Au moins je m'occupe, je fais quelque chose. Je suis pas là à regarder la TV. Premièrement j'ai pas de TV chez nous. J'essaie de m'occuper à autre chose, j'appelle mes amis voir s'ils ont pas de... comme Christian m'a appelé l'autre fois pour aller travailler dans les Laurentides avec lui. Là il m'a pas rappelé, faque je vais le rappeler, probablement cette semaine. Sinon je suis tout le temps en train de chercher une façon d'améliorer mon quotidien.

*Tu as l'air d'avoir quand même une belle stabilité dans ta vie, depuis quelques années.*

Ouais, et puis j'y retournerais pas dans la rue. Ce que j'ai appris dans ça, c'est que tout ce que j'ai mis en pratique, tous les sacrifices que j'ai faits pour en arriver là, à une certaine stabilité, demande moi pas de retourner sur la rue. Avec tout ce que j'ai fait comme cheminement là, non.

À me retrouver sur la rue, je meurs, c'est sûr. Je voudrais plus vivre, c'est sûr et certain. C'est sûr que je ne veux plus vivre. Je suis trop bien avec ce que je suis là. J'ai retrouvé une qualité de vie dans le fond. J'ai mes petits problèmes que je suis capable de gérer pis toute. C'est ça qui est le fun. Parce qu'il y a bien des fois où je serais retombé.

Comme là par exemple il y a une affaire de parasite, encore. Et il y a bien du monde chez nous. On est quatre chez nous... un, deux, trois... on est cinq chez nous. J'ai Simon, Victor et José que j'héberge. Je suis en train de penser que je vais être obligé d'envoyer du monde parce que... j'avais pas ça avant, ce genre de problème là. Je vais garder mon fils, c'est sûr. Il y a Victor et... j'ai eu une prise bec aussi avec Victor. Faque ça aide pas.

*Victor et José ?*

C'est du monde de la rue. J'essaie de leur donner un coup de main pour qu'ils se remettent sur leurs pieds, mais ils font rien. C'est ça qui me fruste. Victor est comme dépressif, il est tout le temps sur des antipsychotiques. Il dit « Je suis rendu à tel âge, pis je fais rien, pis c'est plate. » Si t'es dépressif, fais de quoi, c'est toute.! À la place de te lever à midi, aller bummer jusqu'à 4-5 heures, acheter ta pilule pis... voyons. Tu fais ça 365 jours par année, fais autre chose. Il lit beaucoup, tsé ? José c'est un peu la même chose. Il a pas l'air de voir autre chose. Faque tu commences à trouver le temps long.

On parlait de quoi déjà ?

*Tu me parlais de tes petits problèmes que tu gérais.*

Oui oui, et puis ça a pas toujours été bien avec Jennifer non plus. On a travaillé ensemble. Juste pour te dire, quand je l'ai connu, pour faire l'amour on allait dans les parkings, on allait au 7<sup>e</sup> sous-sol. Nous on appelait ça le 7<sup>e</sup> ciel. Ah oui c'était fucké ça ! On amenait nos couvertes, nos oreillers, dans le sous-sol. Il y avait des fournaises et ça faisait comme une chambre. Il faisait chaud. On avait pas de place à nous. Moi je pouvais pas aller chez elle parce qu'il y avait son chum, et au PAQ mon chum José avait fait un igloo et on allait dans l'igloo aussi. Faut que je te conte ça un moment donné, je vais te faire rire.

C'est ça que je veux mettre dans mon histoire, des moments plus heureux, je veux pas que ça soit tout le temps bing bang esti !

*Comme quand tu es allé dans le coin de Maniwaki avec Mélissa ?*

Ouais, ça ç'a été le fun au bout. Malgré que le monde me jugeait, qu'ils disaient que j'étais un crib robber parce que Mélissa était jeune. Ils étaient jaloux dans le fond. Non mais parce qu'eux autres ils ont une certaine mentalité. Ils viennent de la campagne genre pis ils ont leur...

Je t'ai-tu dit qu'il y a un de mes jumeaux qui m'a écrit ?

*Ah, non. À travers Simon ?*

Direct.

*Aidan ?*

C'est pas Aidan. Il a changé son nom. Comment il s'appelle, le ti-criss ? Loïselle, c'est un Loïselle. Il a pris le nom de ses parents adoptifs.

*Il t'a contacté sur Facebook ?*

Ouais. Il a besoin de mon numéro de conseil de bande, parce qu'il veut avoir sa carte d'autochtone. Il est proche de Simon, ils s'écrivent. Il y a Jeanne Pelletier aussi qui m'a contacté. Elle veut venir à Montréal avec Elliot, je lui ai donné la permission d'amener Elliot. J'aimerais ça rencontrer Elliot. Jeanne est en amour encore. Elle doit avoir 57 ans. On avait le même âge. Ben pas le même âge, elle avait 10 ans de plus que moi. Comme Jennifer.

Ah pis Camille elle m'a appelé la semaine passée ! J'ai raccroché esti. La chienne me pogne quand elle m'appelle cette femme-là ! Je lui ai dit « Scuse moi, je viens de me lever, je peux pas te parler. » Elle voulait qu'on se voie, à toutes les fois qu'elle me dit ça la chienne me pogne. Ha ! Elle est aussi folle qu'avant !

Elle est rendue à 40 ans. C'était la fête à son chum, elle m'a conté ça. Pauvre diable, ça va pas bien pour lui. Elle est encore sur... elle avait une semaine de relâche, elle a fêté. Quand c'est le temps de faire ses affaires, elle les fait, ça je lui donne. Quand elle décroche, tabarnac, elle est pas tenable.

Il va me rester Mélissa aussi, juste elle qui me manque.

*Qui manque ?*

Ce que je veux faire aussi avec ça là, c'est que je veux tous les voir, je vais tous les rappeler. Pis je vais leur présenter la biographie. J'aimerais ça faire ça télévisé. Parce que j'ai commencé un peu à en parler. Tout le cheminement que je suis en train de faire là, c'est pour faire mon mea culpa dans le fond. Parce que je vieillis quand même, I want to come clean. Je veux pas avoir rien qui me pèse sur la conscience. C'est ça je veux dire ça à mes

enfants. C'est pas parce que je les aimais pas, c'est parce que j'étais pas prêt. Pis s'il y en a qui veulent pas me voir je vais comprendre ça.

Apparemment il y aurait Anthony, le premier, qui cherche à me revoir. J'ai eu des nouvelles, mon fils Simon parle avec lui sur Facebook. Je suis allé voir son profil, pis sa même date de fête. Il a été adopté, il sait qu'il a été adopté, mais il sait pas c'est qui son père. Mais je sais pas si vraiment il cherche. C'est pour ça que je vais demander à Simon de prendre le pouls.

Anthony. Il a gardé Anthony la même façon que moi... il y a juste moi qui sait comment l'écrire le nom, pis c'est ce nom là qui est sur Facebook.

*Vas-tu lui répondre ?*

Là je suis en train de peser le pour et le contre... comment... est-ce que je vais aller tout chambouler ça ? Pour lui. Je veux pas le déstabiliser. Est-ce que c'est mieux pour moi de reprendre contact avec lui, parce que je l'ai expliqué à Simon que quand mon père est débarqué et que j'étais dans le champs avec mon poney, j'aurais aimé mieux qu'il me le dise pas. J'aurais aimé mieux pas le savoir pantoute. Comme ça j'aurais pu penser ce que je veux, j'aurais pu le garder, tsé ?

Mais je sais pas c'est quoi l'histoire qui lui a été contée, qu'il a reçu. Faque ce qui va arriver c'est que je vais mettre mon fils en charge de ça. Je vais lui demander de prendre un peu plus de nouvelles. Prendre le pouls un peu. Pis s'il aimerait ça ben... ouais. J'aimerais ça lui montrer comment ça marche. Je veux pas être égoïste dans le processus non plus, tu comprends ?

Je suis allé voir sa page Facebook et il a vraiment l'air heureux. Tsé il est heureux. Je veux pas aller gâcher ça.



## **Chapitre III : L’histoire de Thomas, c’est l’histoire de quoi ?**

### **En quête d’un cadre théorique**

Lorsque nous avons décidé d’écrire le récit de vie de Thomas, nous avons parié qu’un objet et qu’une question de recherche convenant à son histoire émergeraient au fil de nos entretiens, un peu à la manière de la théorie ancrée de Glaser et Strauss (1967). Nous étions animés par la conviction que son histoire n’était pas qu’une série d’anecdotes vides de sens, et qu’elle pouvait renseigner sur des phénomènes sociaux se déployant à plus large échelle. Restait à savoir lesquels.

Pendant toute l’étape de collecte de données et même au cours des mois qui l’ont suivie, nous avons multiplié les tentatives d’interprétation du récit en vue de lui donner une intelligibilité sociologique. Plusieurs pistes d’intérêt ont été explorées, puis rejetées, provoquant par le fait même un sentiment de confusion et de découragement chez le chercheur. Bien malgré nous, il apparaît que notre démarche de recherche a suivi une sorte d’itération abstraite :

[...] l’itération, c’est aussi, en un sens plus abstrait, un va-et-vient entre problématique et données, interprétation et résultats. Chaque entretien, chaque observation, chaque interaction sont autant d’occasions de trouver de nouvelles pistes de recherche, de modifier des hypothèses, d’en élaborer de nouvelles. (de Sardan, 1995: 37)

Pourtant, à l’origine de cette incertitude et de ce tourment se trouvait une question aussi simple qu’anodine que nous ne cessions de nous poser : « L’histoire de Thomas, c’est l’histoire de quoi ? »

#### *L’exclusion*

C’est d’abord sur la notion d’exclusion que nous nous sommes penchés, nous disant que l’histoire de Tom était, en quelque sorte, une histoire d’exclusion. Nous avons donc entrepris de faire des lectures exploratoires et d’identifier les auteurs, courants et idées-clés, tâchant au passage de lier certains concepts au récit que nous étions en train de recueillir. Au fil de nos lectures et de discussions entre chercheur et directeur de recherche,

il nous est cependant apparu que cette notion n'était pas sans ses écueils et qu'il existait une certaine dissonance entre le récit de Tom et la théorie de l'exclusion.

D'abord, la notion d'exclusion est polysémique. Voulant recouper une foule de situations hétérogènes, elle a tendance à gommer les spécificités de chacune d'elles (Castel, 1995). Comme nous voulions rendre compte, en ayant recours au récit de vie, d'une situation spécifique à partir d'un point de vue tout aussi spécifique, ce premier obstacle posait problème.

Par ailleurs, il nous est apparu que plusieurs chercheurs suggèrent de limiter l'usage de la notion d'exclusion à des cas très précis, si ce n'est de l'éviter complètement (Messu, 1997; Roy, 1995). De toute évidence, l'exclusion demeure une notion considérée par plusieurs spécialistes comme étant « floue, imprécise et remplie de pièges à plusieurs égards » (Racine, 2007: 92). À nos yeux, les vives polémiques autour de l'usage ou du non-usage du terme ne présageaient rien de bon pour la suite de notre recherche.

Par ailleurs — et ceci relève d'une interprétation tout à fait personnelle —, nous trouvions que dans la majorité des travaux, l'exclu était présenté comme « figé » dans une situation de marginalité, ce qui ne correspondait évidemment pas avec le récit que nous étions en train de récolter et ne dressait pas un portrait représentatif des diverses situations vécues par le participant à la recherche. Enfin, pour ces raisons, nous avons tôt fait de mettre ce concept sur la glace.

### *La résilience*

De retour à la table à dessin, c'est le concept de résilience qui, cette fois, a attiré notre attention. L'histoire de Thomas, après tout, est sans aucun doute une histoire de résilience. De nouveau, une exploration théorique du concept a été effectuée, celle-ci débouchant même sur la rédaction d'une version préliminaire d'un cadre conceptuel. Cependant, une fois de plus, quelques problèmes épistémologiques évidents nous sont apparus.

Premièrement, nous avons remarqué que malgré sa popularité, la perspective dominante de la résilience s'accompagne de difficultés d'ordre méthodologique et conceptuel importantes (Ungar, 2004). À ce sujet, Luthar, Cicchetti et Becker (2000), tout comme

Ungar (2004), soulèvent qu'il n'existe pas de réel consensus ni sur les concepts clés ni sur les méthodes de recherche et d'analyse mobilisées dans les études de la résilience. Celles-ci, en l'occurrence, risquent de mener à « a medley of unrelated findings » (Luthar, Cicchetti et Becker, 2000: 545).

De plus, l'interprétation la plus acceptée de cette notion, soit une adaptation positive dans un contexte d'adversité significative (Luthar et Cicchetti, 2000; Luthar, Cicchetti et Becker, 2000; Masten, 2007; Masten et Obradovic, 2006), amène à se poser une question importante : « Who decides or defines the criteria for judging good adaptation? » (Masten et Obradovic, 2006: 20) Pour certains chercheurs, comme Kaplan (1999), l'enjeu du « Qui définit ? » contribue à créer une vision normative du concept de résilience et limite sévèrement son utilité opératoire (Kaplan 1999 dans Ungar, 2004: 351) :

A major limitation of the concept of resilience is that it is tied to the normative judgments relating to particular outcomes. If the outcomes were not desirable, then the ability to reach the outcomes in the face of putative risk factors would not be considered resilience. Yet it is possible that the socially defined desirable outcome may be subjectively defined as undesirable, while the socially defined undesirable outcome may be subjectively defined as desirable. From the subjective point of view, the individual may be manifesting resilience, while from the social point of view the individual may be manifesting vulnerability.

Ce problème est d'autant plus saillant lorsque différents contextes socioculturels sont pris en compte, comme dans le cas de notre recherche. En effet, une adaptation jugée positive dans un contexte donné peut être perçue très différemment dans un autre contexte, comme l'illustre Michael Ungar (2004: 351) :

In a recent consultation by the author with resilience researchers and community informants from 10 research sites around the globe, troubling behaviors by children and youth could not be easily characterized as positive or negative. In one example, a colleague from a community in rural India challenged by sectarian violence documented the ambiguity in the message children receive in regard to appropriate choices: Some families encourage their children to join paramilitary groups, and others define successful coping as a child staying in school.

En fin de compte, malgré l'existence de théories de la résilience moins normatives (Macé, 2011; Olsson *et al.*, 2015; Ungar, 2004), ces écueils nous paraissaient trop importants pour être ignorés. En effet, écrire un texte voulant rendre compte de la perspective d'un acteur en « marge » de la société en mobilisant une théorie qui laissait aussi peu de place à ses

interprétations relevait, selon nous, d'un non-sens. Nous avons finalement choisi de nous éloigner du concept de résilience, comme nous l'avions fait pour celui de l'exclusion.

### *La déshumanisation*

Explorer en relative profondeur puis rejeter, tour à tour, les concepts d'exclusion et de résilience s'est avérée une expérience parfois décourageante, mais également des plus enrichissantes pour la suite de la recherche. L'itération abstraite entre le récit de vie et la recherche d'une problématique pertinente et appropriée nous a en effet permis d'interroger profondément nos intérêts de recherche en vue de cerner ce qui, à nos yeux, était fondamental dans l'histoire de Tom.

L'histoire de Thomas est brutale, dure, injuste. Elle fait état d'événements d'une violence polymorphe et assommante, ainsi que d'une profonde misère humaine. L'histoire de Tom n'est, en ce sens, pas que la sienne : elle informe sur le traitement abrutissant que nous réservons à certains individus, et nous confronte ainsi à un portrait peu flatteur de nous-mêmes. À la question « C'est l'histoire de quoi ? », nous pouvons donc répondre que c'est celle de la manière dont nous déshumanisons certaines personnes, envisagée du point de vue de l'une de ces personnes.

Ceci étant dit, l'histoire de Thomas n'est pas que désespoir et oppression. Elle souligne également l'audace, la grande force, l'ingéniosité et l'acharnement parfois maladif d'un individu qui refuse de se taire, de se conformer, de se laisser disparaître. Elle amène à considérer qu'un individu peut, à l'intérieur de certaines contraintes, déployer des stratégies pour tenter de résister à la déshumanisation dont il fait l'objet, si cruelle et désespérante soit-elle. Son histoire, en l'occurrence, est également celle des stratégies mises en place pour lutter contre la déshumanisation dont il fait l'objet.

Ces stratégies constituent le principal objet d'analyse de ce mémoire, que nous traduisons par la question de recherche suivante : « **Comment reconquérir son humanité lorsqu'on vous la refuse ?** »

En termes sociologiques, cette déshumanisation dont Thomas fait l'objet depuis pratiquement ses premiers jours relève de ce qu'Erving Goffman (1963, 1975) a appelé le

stigmaté ou la stigmatisation, car « Il va de soi que, par définition, nous pensons qu'une personne ayant un stigmaté n'est pas tout à fait humaine. » (Goffman, 1975: 15) La perspective interactionniste de ce sociologue considère que la société se fait, se refait et se défait dans et par les interactions entre ses membres, et que celles-ci constituent donc « un certain type de structure » (Goffman, 1975: 91) et autant d'éléments d'observation et d'analyse (Snow, 2001). En outre, elle reconnaît aux acteurs sociaux non seulement une capacité réflexive sur ce qui leur arrive, mais aussi une participation active aux situations sociales dans lesquelles ils se trouvent. Cette approche sociologique souligne en fait la part de liberté dont chacun d'entre nous dispose face aux conditionnements et aux déterminations qu'impose toute vie en société.

### **Stigmatisation et gestion du stigmaté**

Lorsque nous croisons un inconnu au cours de nos interactions quotidiennes, nous lui attribuons spontanément une identité sociale en fonction des premiers indices que nous récoltons à son sujet. Selon Goffman (1975), cette identité se compose de la catégorie sociale à laquelle l'inconnu devrait, à notre avis, appartenir, ainsi que d'un ensemble d'attributs normatifs que nous lui prêtons. Ces attributs peuvent représenter des caractéristiques personnelles comme l'amabilité, tout autant que des éléments structuraux comme le niveau d'éducation ou la profession.

Cette identité est formulée et donnée *a priori*, c'est-à-dire en fonction de l'impression première laissée par l'inconnu. Elle sera confirmée ou non par ce que l'interaction nous permettra de découvrir, si celle-ci se poursuit. Il est alors fréquent que des informations subséquentes viennent contredire l'identité attribuée initialement à la personne en question.

Cette nouvelle information peut ainsi nous inciter à reclasser l'inconnu dans une catégorie différente, mais socialement attendue, ou encore à élever son statut (Goffman, 1975: 13). D'autres fois, lorsque la nouvelle information trahit un élément identitaire que l'on estime indésirable, c'est l'effet contraire qui prévaut. L'inconnu cesse par suite « d'être pour nous une personne accomplie et ordinaire, et tombe au rang d'individu vicié, amputé » (Goffman, 1975: 12). On dira alors d'elle qu'elle possède un stigmaté, c'est-à-dire « une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions » (Goffman, 1975: 15). En

somme, le stigmaté représente ce qui, en contexte d'interaction, discrédite l'identité sociale d'une personne ; il renvoie à un écart à la norme.

Goffman (1975: 14) distingue trois types de stigmates : les stigmates corporels tels les handicaps physiques, tatouages, troubles de la vision, etc. ; ceux qu'il identifie comme des « tares de caractère » et qui renvoient au passé de l'individu, comme l'alcoolisme, la toxicomanie ou les épisodes dépressifs et qu'on lie à des traits de caractère indésirables telles la malhonnêteté ou la lâcheté ; et les stigmates dits « tribaux » qui peuvent être transmis de génération en génération, comme « la race, la nationalité et la religion ». Tous les stigmates n'ont évidemment pas la même importance ni la même valeur, certaines différences étant considérées plus fâcheuses que d'autres.

Nous avons mentionné que le stigmaté émane en général d'un désaccord entre première et deuxième impressions, mais certains attributs potentiellement stigmatiques sont évidemment plus apparents que d'autres et peuvent d'emblée être attribués à un inconnu. C'est le cas, par exemple, d'un tatouage au visage ou de cheveux teints d'une couleur vive. D'autres, comme les « tares de caractères », sont habituellement moins visibles et seront donc attribués à la suite du dévoilement des signes qui les trahissent. Goffman qualifie de discréditable une personne qui assume que sa différence n'est pas immédiatement apparente ou connue, et de discréditée celle dont le stigmaté est d'ores et déjà connu ou évident.

Quoi qu'il en soit, quiconque se voit attribuer un stigmaté ou des stigmates risque d'être traitée comme une personne qui n'est pas tout à fait humaine. En effet, les « normaux », c'est-à-dire ceux qui ne divergent pas négativement des attentes formulées à l'égard d'une identité sociale « normale », auront tendance à pratiquer différentes formes de discriminations à l'endroit de celui ou celle qu'ils stigmatisent. Ce traitement déshumanisant a pour effet de réduire « efficacement, même si c'est souvent inconsciemment, les chances de cette personne » (Goffman, 1975: 15), de détruire « les droits qu'[elle] a vis-à-vis de nous » (Goffman, 1975: 15) et d'abaisser leur statut social (Link et Phelan, 2001). En fait, pour Goffman, le stigmaté coupe ni plus ni moins

« l'individu de la société et de lui-même » et assure qu'il demeure une « personne discréditée face à un monde qui la rejette » (Goffman, 1975: 32).

Chez Thomas, les stigmates potentiels sont nombreux et divers : toxicomanie, chômage, prostitution, revente de drogues, détention, itinérance, délinquance, homosexualité, mendicité et tentative de suicide renvoient à des « tares de caractère », tandis que son identité autochtone peut constituer, selon la typologie de Goffman (1975), un stigmate « tribal ». Rappelons ici que le stigmate n'est pas un attribut à proprement parler : il naît et se définit dans le regard d'autrui (Rostaing, 2015). Le récit de Thomas met d'ailleurs en évidence sa conscience d'avoir été constamment stigmatisé et discriminé dans ses relations.

Par exemple, lors de ses démarches de lancement d'entreprise, Thomas se heurte à des difficultés par rapport au financement de son projet. Il attribue lui-même une part de ces difficultés au fait que ses vis-à-vis savent qu'il n'est pas une personne « du milieu » :

Par exemple, je suis allé à la société de développement d'Hochelaga, pis ils se sont faits un malin plaisir à me répondre, pis à me dire non. Première des choses, parce que je suis pas un de leurs membres. I'm an outsider. Je suis pas une personne du milieu. C'est dur pour eux qu'il y ait du monde nouveau. C'est encore plein de préjugés. Ils me voient comme un compétiteur probablement. Il doit y avoir du racontage, des... en tout cas.

Lucide, il sait que le fait d'avoir été itinérant le coupe sans aucun doute des chances que d'autres peuvent avoir :

C'est clair que je me fais traiter différemment parce que j'ai été dans la rue. Oui, c'est sûr, c'est sûr. Première des choses, ils me prennent pas au sérieux. Ils me voient et ils voient l'échec. Ils me donnent perdant en avance, et je trouve ça dommage.

Une autre illustration de ce sentiment d'avoir été stigmatisé survient lorsque Thomas nous raconte avoir postulé à un emploi chez CACTUS :

Il y avait une autre affaire aussi : quand j'avais ma compagnie d'émondage, j'avais pawné mes outils un moment donné à Montréal. Diane m'a jugé pour le poste là-dessus, je le sais. C'est elle qui est en charge de ToxicoNet. Je les ai rencontrés après qu'ils m'ont dit non, je leur ai demandé pourquoi, et ils m'ont dit ça. En fin de compte, j'ai pas eu le poste à cause que je me suis fait juger pour quelque chose qui est arrivé en 2009. C'est ça que je veux dire quand je te dis qu'ils veulent te déstabiliser. Ça m'a assommé raide, cette histoire-là. J'ai pas eu le poste parce que je me suis fait jugé parce que j'avais pawné mes outils... pas fort me semble.

Je sais pas, c'est peut-être parce que j'étais pas responsable, c'est ça qu'ils ont compris.

Selon sa version des faits, on aurait rejeté sa candidature sur la base de la mise en gage de ses outils d'émondage, événement survenu plusieurs années avant qu'il ait postulé à cet emploi. Cette interprétation suggère que la mise en gage aurait été considérée comme un comportement anormal et regrettable par le comité de sélection, puis associée à des caractéristiques personnelles indésirables comme l'irresponsabilité, et que cela était en soi suffisant pour lui refuser l'emploi. La mise en gage aurait constitué, en ce sens, une « tare de caractère » aux yeux du comité de sélection.

Les sociologues interactionnistes, Goffman en tête, ne se contentent cependant pas de signaler les différentes instances de stigmatisation dans le quotidien d'une personne. Pour reprendre les mots de Rostaing (2015) : « Le stigmaté renvoie en effet autant à la catégorie à proprement parler qu'aux réactions sociales qu'elle suscite et aux efforts du stigmatisé pour y échapper. » Rappelons qu'une des idées-clés de la perspective interactionniste stipule que :

Les êtres humains sont actifs. Ils ne sont pas passifs. Ils ne sont pas plantés là à attendre que quelque chose les pousse à agir. Au lieu de cela, ils sont toujours en train d'agir, d'essayer de faire quelque chose, et de chercher autour d'eux les voies et les moyens d'accomplir tout ce qu'ils essaient de faire. (Becker, 2004)

Aussi, à l'instar des chercheurs interactionnistes et à la lumière du récit de Thomas, nous croyons que devant la déshumanisation produite par le stigmaté, son porteur aura tendance à agir et à déployer différentes stratégies en vue d'améliorer sa condition et de préserver une part de sa dignité. Ces stratégies, qu'il s'agisse de cacher, d'éviter, de lutter contre, de retourner ou même de renforcer le stigmaté, ont pour but commun de réduire sa charge déshumanisante. Elles constituent le principal objet d'étude de la présente recherche. Ces stratégies seront ci-après classifiées selon la typologie intragroupe/extragroupe (Anderson, Snow et Cress, 1994; Blum, 1991; Goffman, 1975), selon qu'elles sont déployées à l'intérieur d'un groupe de stigmatisés ou en situation de contact mixte.

### ***Gérer le stigmaté : stratégies intragroupes***

#### *Association*

Selon Goffman (1975: 32), une façon de réduire la charge déshumanisante du stigmaté est de se tourner vers d'autres personnes aux prises avec le même type de stigmaté et de faire

d'elles son groupe de référence. Cette stratégie intragroupe permet au stigmatisé de partager ses expériences et ses préoccupations et « de se sentir chez soi, à l'aise, accepté comme une personne réellement identique à tout homme normal ». Thomas fait état de cette stratégie et de ses bénéfices lorsqu'il se retrouve chez PLAISIIRS, en compagnie d'autres consommateurs de drogues et personnes de la rue :

PLAISIIRS c'était pour les gens qui voulaient relaxer quand ils sont trop sur la galère ou whatever. Ça tombait bien, c'est une place de repos pour les gens qui s'injectaient des drogues et tout ça.

[...]

Ce que j'aimais, c'est que tu pouvais aller là-bas, te faire de la bouffe, prendre ta douche, tu pouvais avoir accès à l'internet et tu pouvais parler un peu de ce qui se passait avec ta situation. Tu parlais avec des gens comme toi, des gens de la rue qui ont des problématiques avec la dope, la coke, les opioïdes.

S'associer à des individus stigmatisés ne se fait cependant pas sans risque. En adoptant un tel comportement, on peut soi-même « attraper » ou « contracter » une part de leur stigmatisme (Goffman, 1975: 42) ou, en l'occurrence, renforcer son propre stigmatisme et aggraver son cas. Thomas, dans son récit, nous montre qu'il est lui-même conscient de ces risques.

À l'époque où il résidait à Ottawa chez Alyssa, en compagnie de son ami Dany, Thomas cherchait un emploi. Sachant que Dany travaillait au marché By, il a voulu solliciter un emploi auprès d'Adam, le patron de Dany. Selon Thomas, Adam hésitait à l'embaucher parce qu'il l'associait à Dany, une personne instable :

À tous les mercredis, il descendait à Montréal chercher sa commande et il revenait vers quatre ou cinq heures le soir. J'ai aidé Adam à vider sa commande, et après je lui ai demandé s'il avait besoin d'un employé. Il était très hésitant, parce qu'il savait que Dany était pas stable et il m'associait un peu à lui.

#### *Distanciation*

Afin d'éviter une telle association et ses effets pervers, l'individu stigmatisé peut déployer une stratégie de distanciation à l'endroit d'autres porteurs de stigmates. L'idée est alors d'affirmer que l'on est fondamentalement différent d'eux, de rejeter en tout ou en partie les étiquettes négatives qui leur sont attribuées, et de préserver ainsi une image plus positive de soi. Telle est aussi le type de stratégie que déploie Thomas vis-à-vis des « siens », semble-t-il.

Par exemple, il s'efforce d'expliquer en quoi les autres individus chez PLAISIIRS sont différents et moins responsables, respectueux, autonomes et dignes de confiance que sa propre personne :

Au début, c'était un peu plus ouvert parce qu'ils commençaient à faire connaître le programme, mais je me suis organisé pour faire fermer les balises parce qu'il y avait trop de monde qui utilisait des services pour profiter de la place, sans rien redonner. Tsé quand tu viens utiliser les téléphones de PLAISIIRS, que tu viens déranger le monde juste pour appeler ton pusher... Le monde s'en vient icitte parce que finalement ils veulent pas consommer. Tabarnak, je veux être loin de ça !

[...]

Tsé ils sont tous là à gémir « oui oui oui ». Juste pour te dire, ça s'appelle mononcle pis matante les participants, entre eux. Tenez-vous debout, esti !

[...]

L'affaire, c'est que à PLAISIIRS, tu peux pas vraiment te fier sur personne. C'est des gens qui sont entre deux mondes, ce monde-là il flotte.

Ensuite, parmi le « monde de la rue », cette distanciation prend la forme plus radicale d'un refus total de socialisation. En effet, malgré plusieurs années passées dans la rue, Thomas affirme avoir toujours dédaigné tisser des liens avec ceux et celles qui partageaient une situation de vie semblable, car il ne voulait pas en faire « son monde » :

Ça m'a pris trois ans avant de parler au monde de la rue. J'ai toughé ça jusqu'en 2006, sans leur parler. Je te jure ! Le monde me voyait sur la rue, mais ils me connaissaient pas. Ils se demandaient un peu j'étais qui, mais à toutes les fois qu'ils voulaient me parler je leur parlais pas. Ils me connaissaient juste pas. Je faisais mes affaires, j'allais chercher ma dope, that's it. Je parlais pas à personne. C'est pas mon monde, tsé ?

Enfin, une nouvelle itération de la stratégie de distanciation se déploie à l'endroit des autres vendeurs de drogues. Thomas les décrit comme des « crosseurs » qui prennent des risques importants, alors qu'il nous explique qu'il est, pour sa part, prudent et qu'il offre un service de qualité, à tel point qu'il se fidélise une clientèle internationale :

Il y en avait qui se tenaient sur la dalle au métro Berri, mais moi j'ai compris bien vite que c'est plus payant de servir les gens comme il le faut que de faire un dix ou un vingt. Crosser le gars et toujours avoir à regarder ce qui se passe derrière toi pour pas recevoir un coup de bat en arrière de la tête ? Non merci. Un moment donné tu vas pogner ton homme. Tôt ou tard, ça va arriver, c'est sûr. Ça, je l'ai appris.

Dans tous les cas, en refusant de s'associer à ces groupes de personnes stigmatisées, Thomas s'efforce de démontrer qu'il leur est en quelque sorte supérieur. Ce faisant, il projette l'image d'une personne qui possède des attributs qui s'apparentent davantage à une identité sociale « normale ».

Les stratégies d'association et de distanciation dont nous avons fait état jusqu'à présent prennent place à l'intérieur d'un groupe de stigmatisés, mais qu'en est-il dans des situations de contact avec des « normaux » ? D'ailleurs, ne faut-il pas interpréter le récit des stratégies de distanciation internes proposé par Thomas en gardant à l'esprit que ce récit était prononcé devant une personne « normale » (au moins en apparence !) ?

### *Gérer le stigmaté : stratégies extragroupes*

Pour Goffman (1975), en contexte d'interaction mixte, l'individu discréditable a tendance à se sentir « en représentation », mobilisant différentes stratégies pour contrôler les informations identitaires qui pourraient trahir ses signes stigmatiques et ainsi faire bonne impression auprès d'autrui. Une telle stratégie consiste à maintenir délibérément une certaine distance avec autrui, afin de s'isoler de ceux qui connaissent déjà ses stigmates. C'est sans doute ainsi que l'on peut interpréter, au moins en partie, les éléments du récit dont il vient d'être question et dans lesquels Thomas souligne ce qui le distingue des « siens ». Une autre stratégie peut consister à dissimuler ou effacer les signes susceptibles de révéler un symbole de son stigmaté, comme changer de nom ou de façon de se comporter avec autrui. Dans le récit de Thomas, le nomadisme — être perpétuellement en mouvement — revêt les caractéristiques de ces deux stratégies.

#### *Le nomadisme*

Lorsque Tom décide de partir en voyage, c'est pour fuir, l'espace de quelques jours, semaines ou mois, ses problèmes de consommation, familiaux, amoureux ou autres :

De mon côté, c'est le free for all. Je suis plus sur Terre, je suis plus là partout. Je suis dans la dope par-dessus la tête, ça va pas bien.

J'ai besoin de vacances, j'ai besoin de voyager.

Ou encore pour prendre un certain recul par rapport à la situation dans laquelle il se trouve :

Après l'affaire de la moto, j'étais tanné et je me cherchais, tsé je cherchais à savoir si j'étais gay ou straight. Faque je suis parti en voyage.

Quelle que soit sa motivation, changer de ville ou de province lui permet de s'isoler de ses fréquentations habituelles et de se retrouver en présence d'inconnus qui, par définition, ignorent certains aspects de son existence susceptibles de le discréditer. D'individu discrédité dans les lieux qui lui sont familiers, Thomas devient simplement discréditable lorsqu'il est en mouvement. Aussi, pour maintenir cette « couverture » (Goffman, 1975: 123), Thomas délaisse les comportements qui pourraient trahir certaines de ses « tares de caractère », comme la consommation de drogue, la prostitution ou les activités criminelles en général.

Ainsi, il nous raconte que lors de son premier périple vers l'Ouest canadien en compagnie de Jeanne, il s'assure de ne pas s'adonner à des activités illicites : « Je faisais pas de prostitution. Je faisais fuckall et je savourais mon voyage. » Lors de ce même voyage, il se crée même une identité sociale s'apparentant à celle d'une personne « normale » : travailleur acharné, élève curieux, entretenant de bonnes relations de travail et de voisinage, se forgeant des amitiés, etc. :

En chemin, on s'est arrêté à Golden, à peu près à deux heures de Banff en Colombie-Britannique. On a commencé à travailler pour un programme qui s'appelle Environment Youth Corps. L'ouvrage qu'on avait c'était de faire un trajet de ski de fond de 18 kilomètres pour le mont Whitetooth, c'est un genre de centre là-bas. On faisait de la coupe, du débroussaillage, de la grosse ouvrage tsé ? On fabriquait aussi des ponts en bois quand il y avait un ruisseau et on a construit deux chalets pour les skieurs. Oui, c'était de la grosse ouvrage, mais c'était le fun en esti. J'ai bien aimé ça. Dans les Rocheuses, dehors... j'étais dans mon élément. On habitait dans le sous-sol d'un prêtre avec sa famille et on est resté là pendant cinq mois.

J'ai fait mon cours d'ambulance Saint-Jean là-bas aussi, à Kamloops. C'était toujours le programme d'Environment Youth Corps qui payait ça. Faque c'était du matin jusqu'au soir, jusqu'à 4-5 heures. On a eu un cours de petit moteur deux et quatre temps pour la scie mécanique, et on a pris un cours d'informatique à Kamloops en Lotus 1, 2 et 3. Quand tu y penses ça commence à faire vieux ça, en termes d'ordinateurs.

[...]

Je connaissais du bon monde là-bas, on avait une bonne équipe de travail pis toute. C'était vraiment le fun, j'ai vraiment aimé ça, j'étais dans mon élément, j'étais pas dans la ville, j'étais pas dans la prostitution, pis tsé j'étais... ça allait bien.

Un phénomène semblable se produit lorsqu'il part travailler dans le Nord québécois, à St-Guillaume ou encore en Beauce. Notons également que chacune de ces périodes de sa vie a entraîné une période d'employabilité plutôt stable et une vie relativement « normale ». Selon nous, par le nomadisme, Thomas s'isole de ses fréquentations habituelles et introduit des coupures dans sa biographie qui lui permettent de projeter une identité sociale certes éphémère, mais tout de même plus positive et « normale ». Pour ces raisons, nous croyons que dans le récit de Thomas, le nomadisme recoupe des éléments des stratégies de maintien délibéré d'une certaine distance et de dissimulation du stigmaté (Goffman, 1975).

#### *Le contrôle des modalités d'interactions quotidiennes*

Dans le récit de Thomas, la stratégie de maintien délibéré d'une certaine distance (Goffman, 1975) se manifeste également sur une échelle géographique plus petite, dans les lieux où il est d'ores et déjà connu. Dans ce cas, l'idée n'est pas de s'isoler complètement de ceux et celles qu'ils fréquentent habituellement, mais de protéger l'image plus positive que certains pourraient avoir de lui en tentant de contrôler la façon dont l'interaction se déroulera.

Par exemple, lorsque Thomas se met à quêter dans les alentours du marché By, il évite stratégiquement de croiser Julianne et Adam, ses deux anciens employeurs. Ceux-ci ne savent pas qu'il est sans-abri et qu'il doit mendier pour gagner un peu d'argent. Leur révéler qu'il s'adonne à ce type d'activité lui causerait beaucoup de honte, car il tient ces individus en haute estime. Aussi, il planifie ses lieux de mendicité afin de ne pas trahir son identité sociale réelle et de maintenir, à leurs yeux, une identité plus positive.

C'est également en présence de ces deux mêmes individus que Thomas mobilise une seconde stratégie : l'utilisation de désidentificateurs. Selon Goffman (1975), les désidentificateurs représentent des éléments donnant une information sociale contredisant celle du stigmaté visible ou invisible. Des chercheurs et des chercheuses ont observé l'existence de telles stratégies chez des enfants sans-abri tentant de se faire passer pour des enfants « normaux » grâce à leur habillement (Roschelle et Kaufman, 2004), chez des survivants de l'Holocauste voulant se faire passer pour des juifs non survivants ou même

des non-juifs (Stein, 2009), ou encore chez des sans-abris qui dissimulent certains objets compromettants pour ne pas trahir leur condition précaire (Snow et Anderson, 1993).

Dans le cas de Thomas, on remarque que lorsqu'il va à la rencontre de Julianne et Adam dans leur commerce, il nous dit qu'il s'assure de toujours avoir quelques sous pour acheter un fruit. Cet argent fait office de désidentificateur, car il lui permet de cacher qu'il habite dans la rue et ainsi de protéger l'image plus positive qu'il pense que Julianne et Adam ont de lui :

Pour avoir des sous, je quêtai parfois au marché By. J'allais pas trop trop voir Julianne et Adam parce que j'avais honte de moi, tsé ? J'avais honte parce que j'étais dans la rue, et je voulais pas qu'ils me voient comme ça. Quand j'avais un peu d'argent, je m'en allais acheter une pomme et je leur disais bonjour. Comme ça, ça passait.

Jusqu'ici, nous avons fait état de stratégies de gestion des stigmates intragroupes qui ont permis à Thomas, de différentes manières, de se rapprocher d'une identité plus « normale ». Nous avons également donné des exemples de stratégies extragroupes comme le maintien délibéré d'une distance avec autrui, la dissimulation du stigmate et l'utilisation de désidentificateurs. Goffman (1975), dans sa célèbre étude sur le stigmate, en relève d'autres encore, comme la stratégie du « trompe-l'œil » qui consiste à faire passer les signes stigmatiques pour les caractères d'un stigmate moins grave, ou encore le dévoilement volontaire et radical de son stigmate, comme Tom le fait en nous livrant son récit. Dans tous les cas, la place prépondérante qu'occupent les stratégies de gestion du stigmate dans le récit de Thomas reflète l'importance du stigmate en tant que marqueur identitaire, et le fait que pour le stigmatisé comme le stigmatisable, la gestion des stigmates représente un point focal de l'existence qui lie l'individu à la société.

### ***Inversion du stigmate***

Notre analyse du récit de Thomas nous informe de l'existence d'un autre type de stratégies dans les rapports extragroupes, très brièvement relevé dans l'étude de Goffman (1975) et rarement souligné dans la recherche sur le stigmate en général. Ces stratégies consistent à s'appuyer sur ses stigmates pour revendiquer une capacité d'agir et une véritable autonomie et ainsi refuser d'être vu comme une victime passive. Nous les qualifions de stratégies d'inversion du stigmate.

### *Sublimation de son malheur*

Dans son analyse des stratégies de réponse au stigmaté, Erving Goffman (1975: 22) note qu'il arrive que le stigmaté voie « dans les épreuves qu'il a subies une bénédiction déguisée, pour cette raison en particulier que, estime-t-on, la souffrance est capable d'enseigner certaines choses sur la vie et les hommes ». Le récit de Thomas nous montre plusieurs exemples probants de ces soi-disant bénédictions, où une situation malheureuse donne naissance à un atout personnel désirable. Ainsi, les innombrables abus subis durant son enfance font de lui un individu débrouillard :

En quelque part c'était stimulant, ça me stimulait d'être obligé de penser à une façon d'être capable de me sortir de cette merde-là. Ça me forçait à trouver une solution à un problème. J'en ai fait l'expérience tout au long de ma vie. Je me suis tout le temps mis au pied du mur, jusqu'à temps que j'aie plus le choix, faut que je deal avec.

Le fait d'avoir été *dans la rue* lui permet de mieux comprendre le monde qui l'entoure :

À mon avis, le fait que j'ai été dans la rue, ça devrait pas avoir aucune instance négative sur mon projet, sinon tout le monde resterait là. Moi je trouve qu'en quelque part, le fait d'avoir été dans la rue m'aide. Oui parce que si j'avais été pogné dans le 9 à 5 tout le temps, je serais encore là probablement. J'aurais pas les expériences de vie que j'ai et je pourrais pas comprendre bien des affaires, du côté de la rue et du côté des problématiques des autres. On appelle ça l'expérience existentielle, et ça, j'en ai pas mal.

Tandis que son expérience de vie lui permet d'agir en tant que mentor pour de jeunes fugueurs :

Ils doivent avoir 15 ou 16 ans et ils sont en fugue. Ils sont en fugue d'un centre d'accueil je pense. En tout cas, les deux voyagent et ils savent pas trop comment ça marche, tout ça. Ils ont faim et ils veulent se coucher. « Voulez-vous que je vous aide ? Je vais vous aider. Moi je vais vous montrer comment ça marche. »

Ces différents processus de sublimation de son malheur montrent que, selon Thomas, les stigmatés ne font pas que le transformer en victime, mais peuvent être source d'enseignements dont il peut se servir pour élever son statut social. À certaines occasions, cette sublimation l'amène même à retourner le stigmaté, estimant que c'est parfois le « normal », plutôt que lui, qui est réellement à plaindre :

M'a te dire que j'étais assez en criss quand j'ai vu la Pub Nomade à Zurich parce que quand tu es rendu à voler l'idée de quelqu'un qui est dans la rue, qui essaie de se faire une job pour vivre décemment... c'est dégueulasse, faut que tu sois plus bas que cette personne-là. Mais tu vois où l'humain est rendu, parce que ça s'est fait avant et ça se fait encore.

C'est là où je vois que les valeurs que le monde disent avoir, c'est de la foutaise. They cannot live up to it

### *Distanciation organisationnelle*

Précédemment, nous avons présenté quelques manifestations de stratégies de distanciation se déployant à l'intérieur de groupes de personnes stigmatisées. Le récit de Thomas nous informe qu'une stratégie similaire peut aussi se déployer dans des situations de contact mixte à l'endroit, cette fois, d'organismes de soutien. L'évolution de sa relation avec CACTUS exemplifie notre proposition.

Rappelons que CACTUS est un organisme communautaire montréalais qui offre une variété de services à des personnes utilisatrices de drogues, à des travailleuses et travailleurs du sexe et à des personnes de la rue. Thomas a longtemps fréquenté cet organisme et a participé à bon nombre de ses activités. C'est d'ailleurs CACTUS qui lui a permis d'échanger avec des personnes aux prises avec des stigmates semblables et d'en faire son groupe de référence, une stratégie d'association intragroupe que nous avons relevée au début de notre analyse.

Au fil de son récit, on note cependant que la relation qu'il entretient avec CACTUS s'est considérablement dégradée. Vers la fin de son récit, il fait d'ailleurs état de ce qu'il reproche à PLAISIIRS, lieu de rencontre à même les locaux de CACTUS :

C'est ça que je reproche à PLAISIIRS, c'est que tu leur racontes tes affaires, tu te fies sur eux et tu leur fais confiance, mais je savais pas qu'ils montaient des dossiers. Ils étaient au courant de tout ce qui s'était passé à Saint-Guillaume, ils l'avaient écrit quelque part. Il y avait des dossiers, un genre de suivi, ils sont tout le temps en train de noter les comportements du monde. Je me sentais comme un rat de laboratoire là-bas, tout le temps en train de me faire étudier. Et puis PLAISIIRS ça ressemble à un aquarium quand tu vas là, des fenêtres partout. T'es déjà passé devant ? Tout le monde peut voir, tout le monde arrête pis sont là à penser « Ça c'est des drogués qui sont là-dedans ! »

Ailleurs dans son récit, il fait de même avec un programme piloté par CACTUS, ToxicoNet :

J'avais lâché ToxicoNet parce qu'il y avait des participants qui niaisaient un peu sur le parcours. Il y avait des plaintes des commerçants et les chefs d'équipe étaient un peu trop lousse, selon moi. Quand j'ai vu ça, ben j'en ai parlé à la réunion du caucus. Ils m'ont mis à la porte pas longtemps après ça. Tsé, ils aiment pas beaucoup que tu dises ce que tu penses, la vérité. C'est supposé être un par et pour, mais ils gèrent ça comme une business.

Cette insatisfaction ne se limite pas à CACTUS et ses programmes, elle se manifeste également à l'endroit du Wapikoni, un organisme de rassemblement, d'intervention et de création musicale et audiovisuelle :

Le tournage s'est échelonné sur trois semaines, pour six minutes de vidéo. Le temps d'assimilation du film, le montage qu'ils ont fait, tout ça. En fin de compte, je vais te dire, j'étais pas super satisfait du résultat final. J'ai trouvé ça bizarre la façon dont ça commence. Il y a des places au début, surtout au début, que j'aime pas trop.

Ainsi qu'à l'endroit des programmes de l'aide sociale :

Et puis je suis à bout de ça l'aide sociale. Tanné. Tsé je sers à rien. Je suis allé à l'aide sociale et je leur ai dit « je suis tanné, aidez-moi donc esti ! » Mais les programmes sont faits en raison... pour qu'ils nous gardent là. C'est con, c'est con, c'est con !

On peut évidemment interpréter ces réactions comme une façon, pour Thomas, d'énoncer clairement et *a posteriori* son point de vue sur certains événements de sa vie, et peut-être même de les réinterpréter pour mieux paraître. En d'autres mots, Tom profite peut-être de son récit de vie pour remettre certaines pendules à l'heure.

Toutefois, à l'instar de Goffman (1968: 372), nous pensons que cette ligne d'action n'est pas accessoire, et qu'elle constitue bel et bien « un élément essentiel du moi » qui permet aux individus concernés de « garder une certaine distance, prendre un certain champ entre ce qu'ils sont vraiment et ce que les autres voudraient qu'ils soient. » En fait, nous croyons que les critiques qu'il émet peuvent être interprétées comme un refus de s'aligner sur l'identité de victime passive et irresponsable qui lui est attribuée par ces organisations. Sa relation et ses interactions avec la direction de CACTUS illustrent bien ce propos.

Pour Thomas, CACTUS est censé être une organisation menée par et pour ses participants et placer ces mêmes personnes au cœur de ses processus décisionnels, ce qui n'est pas toujours le cas. Il nous explique par exemple que lorsque l'organisation reçoit une nouvelle source de financement, plutôt que d'améliorer la qualité des services offerts, l'argent sert plutôt à augmenter les salaires des employés :

Ils [des étudiants de l'UQAM] couchaient dehors à l'extérieur et ils avaient ramassé 3000 \$ et ils l'avaient donné à CACTUS. Je te jure, le staff voulait prendre le cash et répartir ça en haut.

(...)

En fin de compte, ce que j'ai compris, c'est que l'argent de la subvention pour le poste d'agent d'implication sociale, le 20 000 piastres, ils l'ont mis ailleurs. [...] Tsé ça se vote des augmentations de salaire au téléphone, faque j'ai démissionné du conseil d'administration.

Selon Thomas, cette situation en est une de grande injustice et traduit un manque énorme de considération pour les besoins des participants. À ses yeux, si la direction agit en omettant d'impliquer les participants dans ces décisions, c'est parce qu'elle considère que ces derniers sont probablement trop crédules pour se rendre compte de la situation ou trop impuissants pour intervenir. Or, Thomas dénonce ouvertement ces pratiques : « J'avais pas peur de leur dire ce que je pensais et la façon de penser des participants parce que des fois... »

Nous croyons que par ses actions et ses paroles inattendues, Thomas réaffirme son autonomie et sa capacité d'agir face au monde qui l'entoure, et défend par le fait même l'image d'un individu qui, malgré les stigmates qu'on lui attribue, est loin d'être une victime passive.

#### *Devenir le porte-parole ou le héros de son groupe de référence*

Dans la section précédente, nous avons souligné un épisode de la vie de Thomas où il affronte sans gêne la direction du CACTUS, un organisme communautaire de la région de Montréal. Selon nous, lorsqu'il agit de la sorte, il se présente en quelque sorte comme le héros ou le porte-parole des membres de son groupe de stigmatisés (Goffman, 1975). Il renforce par ailleurs cette identité positive en expliquant combien sa présence et son expérience étaient indispensables à la mission et aux programmes de PLAISIIRS :

En fait, à peu près tous les programmes, toutes les réglementations qui étaient là, ç'a été fait par moi et une couple d'autres personnes. Je suis un pilier de PLAISIIRS, et nous autres on a mis ce projet-là sur la map.

Là-bas j'ai commencé aussi à comprendre un peu comment le monde des toxicomanes marchait. J'ai appris à propos de la réduction des méfaits, de tout ce qui concerne les ITS, de tout ce qui se passe au niveau de la rue. J'ai étudié ça pendant un bon bout et j'ai regardé ce qui manquait à PLAISIIRS pour combler les besoins des gens de la rue.

[...]

Il y a le Caucus aussi que j'ai mis sur pieds. Consommateur Opiacé Cocaïne Solidaire, ou quelque chose comme ça. On a élaboré des activités, on a fait un calendrier et j'étais vraiment à l'aise là-dedans. J'étais un leader. J'arrivais avec beaucoup d'idées, beaucoup de... j'en mangeais, tsé ?

Cette ligne d'action relève, selon nous, d'une stratégie d'inversion du stigmaté, en ce sens que Thomas se revendique acteur de sa propre vie contre des « normaux » qui le traitent comme une victime irresponsable. Aussi, en recevant de la part de ses semblables une certaine forme de reconnaissance et de solidarité, il parvient à se construire un rôle valorisant dans un contexte autrement dégradant, sans pour autant chercher à cacher ou à dissimuler ses informations stigmatiques.

### *Déviance*

Goffman (1975) note que les groupes de personnes stigmatisées s'appuient souvent sur un représentant pour s'ouvrir à la face du monde et se donner l'occasion de partager publiquement leur point de vue et leurs revendications. On peut illustrer cette affirmation en pensant, par exemple, au passage où Thomas accepte de parler de son expérience avec l'hépatite C dans le journal *Métro*. Un exemple encore plus saillant est fourni par sa participation à cette recherche, dans laquelle Tom se présente ni plus ni moins comme le représentant de multiples groupes de porteurs de stigmates :

À part ça, j'espère qu'avec ma biographie, je vais bien rejoindre l'ensemble général des problématiques que le monde peut vivre, qu'ils soient dans la rue ou qu'ils soient autochtones. Je pense qu'ils vont se reconnaître dans mon histoire, les autochtones, surtout avec l'abus que j'ai vécu. Tsé je vais toucher plein de monde avec ça, c'est sûr. Il y en a qui ont vécu et qui vivent encore de la violence sur les réserves, et il y a les enfants aussi, ceux qui sont dans la DPJ. Je vais en toucher pas mal, je pense. Blanc ou autochtone, tout le monde qui peut se reconnaître par rapport à ce qu'ils ont vécu ou souffert, j'espère que ça va leur donner la détermination et la force de passer à autre chose. À travers mon histoire, j'espère qu'ils vont trouver la force de dealer avec leurs souffrances.

S'intéressant à cette classe de représentants, Goffman (1975: 37-38) ajoute que lorsque ces derniers font eux-mêmes partie du groupe qu'ils défendent, ils se présentent généralement comme des « modèles vivants d'une conquête de la normalité, dignes de récompenses publiques pour avoir prouvé que quelqu'un de leur sorte peut être une personne accomplie ». Plus encore, le sociologue écrit que dans leur autobiographie, l'étape du parcours où les personnes stigmatisées divulguent volontairement leur différence est habituellement décrite comme « celle de la maturité et de la complète adaptation »

(Goffman, 1975: 123), soit celle où « l'individu stigmatisé s'accepte joyeusement et spontanément comme identique pour l'essentiel aux normaux » (Goffman, 1975: 143-144).

Pourtant, au terme de son récit, Thomas est loin de se représenter comme « un modèle vivant d'une conquête de la normalité » (Goffman, 1975: 37). Au contraire, il ne nie pas le poids de son fardeau, pas plus qu'il nie être différent de « nous ». En fin de compte, Thomas fait peut-être montre d'un type particulier de déviance, « celle que manifestent des individus qui donnent l'impression de refuser délibérément et ouvertement d'accepter la place sociale qui leur est allouée, et qui agissent de façon irrégulière et plus ou moins rebelle à l'égard de nos institutions fondamentales. » (Goffman, 1975: 165)

En se positionnant de la sorte, c'est-à-dire en contestation de l'ordre social dominant et en refus des rôles sociaux qu'on souhaite qu'il intègre, nous croyons que Thomas tâche, à sa façon, de reconquérir une part de l'humanité qui lui est refusée. Déviant ou non, il revendique en effet que sa différence ne devrait pas pour autant le disqualifier. En ce sens, nous trouvons que le fait de nous livrer son récit, tel qu'il nous l'a livré, constitue en soi une stratégie de revendication d'une capacité d'agir et de réfléchir, malgré les stigmates qu'on lui a attribués tout au long de sa vie.

## **Chapitre IV : Conclusion**

Traditionnellement, les questions d'inégalités, d'exclusion ou de discrimination sont étudiées sous l'angle de facteurs politiques et économiques, permettant par le fait même d'approfondir notre compréhension macrostructurelle des diverses dimensions de ces sujets. Cette perspective perd cependant une grande part de sa pertinence lorsqu'il s'agit d'améliorer sa compréhension des façons dont les individus vivent, résistent et combattent quotidiennement des formes de domination, comme nous avons voulu le faire dans cette recherche.

Dans ce mémoire, nous avons fait le pari d'articuler à la fois le témoignage direct d'une personne hautement marginalisée par l'entremise de la méthode du récit de vie (Bertaux, 2010), et l'analyse des stratégies qu'elle a mobilisées sa vie durant pour affronter et lutter contre les processus sociaux déshumanisants auxquels elle a fait face. Partant du postulat selon lequel « comprendre un cas, c'est comprendre tout ce qui, du monde social, s'est rétracté ou replié peu à peu en lui » (Lahire, 2010: 70), et au regard d'un parcours de vie marqués par des épisodes de prostitution, de toxicomanie, d'itinérance et de diverses formes de violences, nous nous sommes posé la question de recherche suivante : « Comment reconquérir son humanité lorsqu'on vous la refuse ? »

Pour tenter d'y répondre, nous avons mobilisé la notion de stigmaté telle qu'introduite par le sociologue interactionniste Erving Goffman (1975: 15), car « par définition, nous pensons qu'une personne ayant un stigmaté n'est pas tout à fait humaine ». Suivant très modestement les traces laissées par cet éminent chercheur, nous avons montré que Thomas, le sujet principal du récit de vie élaboré ici, n'était pas resté passif face à la stigmatisation et à la déshumanisation dont il faisait l'objet. Au contraire, nous avons souligné que tout au long de sa vie, il avait déployé diverses stratégies de gestion des stigmatés à l'intérieur de groupes de stigmatisés, et en situation de contacts avec des personnes « normales ». Nous avons ainsi relevé que Thomas avait fait usage de stratégies d'association et de distanciation à l'endroit d'autres individus stigmatisés, et qu'en présence de « normaux »,

il avait notamment mobilisé des stratégies de maintien délibéré d'une distance avec autrui et de dissimulation à travers le nomadisme, et d'utilisation de désidentificateurs.

Dans cette recherche, nous avons également fait état d'un autre type de stratégies n'ayant pas pour objectif la gestion des stigmates, mais bien leur inversion. Nous avons ainsi expliqué que la distanciation institutionnelle et le fait d'ouvrir ses stigmates à la face du monde, comme l'a fait Thomas en participant à cette recherche, constituent de telles stratégies.

### *Apports de la recherche*

Les paroles récoltées dans le cadre de ce projet entrouvrent la vie à l'intérieur du microcosme familial, amoureux et professionnel d'une personne en marge de la société. Elles nous permettent de faire une incursion dans l'espace-temps clos de centres de réadaptation jeunesse, de la prison et de la rue, et nous donnent un accès privilégié aux mondes de la drogue et de la prostitution. Elles exposent au grand jour les réussites, le courage et la détermination de notre protagoniste, tout en livrant de manière aussi crue que publique ses humiliations, ses vulnérabilités, ses peines et ses souffrances. Le principal apport de cette recherche est sans conteste le récit de Thomas, qui réitère l'importance d'entendre et d'écouter celles et ceux qui font l'objet d'une marginalisation sociale, dans la perspective de mieux comprendre ce phénomène.

Dans cette recherche, nous avons fait le choix d'analyser son récit en nous posant la question de la déshumanisation, mais il n'en demeure pas moins que l'histoire de Thomas peut se prêter à une multitude d'interprétations. D'un point de vue criminologique, par exemple, il pourrait informer sur la réinsertion sociale post-détention et les facteurs de récidive criminelle, tandis que d'un point de vue économique, il renseignera peut-être sur l'économie souterraine. Peut-être aussi que le récit de Tom, par sa richesse et sa complexité, se suffit à lui-même, et qu'il appartient ultimement à son lectorat d'en faire sa propre interprétation.

Par ailleurs, livrer les paroles d'un tel individu dans le cadre d'un mémoire de maîtrise d'une école de commerce représente, selon nous, un apport — et un risque — non négligeable. Nous espérons que cette initiative inspirera d'autres membres du corps

étudiant et professoral à porter attention aux « Thomas » de ce monde et à leur perspective, trop souvent effacés dans les écrits académiques.

Enfin, nous croyons que les stratégies d'inversion du stigmaté que nous avons relevées dans le récit de Thomas représentent un apport modeste, mais intéressant, au champ de l'étude des stigmatés. Plus ou moins absentes de l'étude de Goffman (1975) — du moins sous l'angle selon lequel nous les avons présentées — ces stratégies constituent selon nous une contribution originale à la recherche sur la stigmatisation. En outre, elles mettent en évidence que malgré la pesanteur des déterminismes sociaux, l'être humain reste ultimement acteur de sa propre vie, confirmant parfois ce que l'on attend de lui et parfois non.

### *Limites et avenues de recherche*

Une mise en garde s'impose par rapport à la notion de reconquête d'une humanité que nous avons évoquée tout au long de ce mémoire. Il ne faudrait surtout pas que cette idée serve à romancer la vie de Thomas ou d'autres porteurs de stigmatés et à obscurcir la dureté et la cruauté des sévices et des traitements dont ils ont fait l'objet. Il ne faudrait pas non plus faire équivaloir « reconquête d'une humanité » à une forme de victoire ou d'affranchissement, car Thomas subit encore les affres d'une déshumanisation qui se manifeste quotidiennement sous de nombreuses et nouvelles formes. N'oublions pas que malgré ses nombreuses actions et efforts, Thomas demeure un individu au statut social diminué par les « normaux ».

D'ailleurs, dans cette recherche, nous ne nous sommes pas penchés sur la question de l'impact de la déshumanisation sur sa personne, mais celle-ci n'est pas moins valable. En effet, quelles sont les conséquences sociales ou psychologiques du fait d'être l'objet de discrimination et de se sentir déshumanisé ? Comment cela impacte-t-il son estime de soi ou encore sa conception de soi, des autres ou de ses relations ?

Nous n'avons pas non plus vérifié l'efficacité ou l'impact réel des stratégies qui ont fait l'objet de notre analyse, que ce soit sur Thomas lui-même, sur son environnement ou sur les personnes qu'elles ont affectées. Nous avons certes noté que la stratégie du nomadisme semblait, selon nous, avoir porté fruit en lui apportant une certaine stabilité et une vie plus

« normale », mais alors pourquoi Thomas est-il toujours revenu dans sa région d'origine et vers ses groupes de référence ? Cette question en ouvre une autre, plus fondamentale : ces stratégies que nous avons soulignées, lui ont-elles réellement et concrètement été bénéfiques, de son point de vue ? Peut-être ont-elles plutôt contribué à renforcer ses stigmates, selon la perspective des « normaux » ? Finalement, est-ce qu'une stratégie de gestion du stigmate inefficace est tout de même préférable à la résignation ?

Cette dernière question mène à une avenue de recherche intéressante qui trouve repère dans les travaux de Laborit (1976) sur le comportement humain. Le neurobiologiste avance que, face à la punition, trois stratégies peuvent être mises en branle : la fuite pour l'éviter, la lutte pour détruire sa source, et enfin l'inhibition de l'action, qui renvoie à attendre en tension et qui débouche inévitablement sur l'angoisse et, si cet état persiste, à la mort. Cette typologie nous semble tout à fait en lien avec les comportements de Thomas : la fuite par le voyage, la drogue ou le suicide ; la lutte par la revendication d'une identité moins discréditée. Le refus de l'inhibition de l'action l'aurait-il, au final, gardé en vie ?

Enfin, histoire de boucler la boucle, nous souhaitons clore ce mémoire en interrogeant le postulat de départ de notre recherche, soit que l'étude approfondie d'une seule histoire de vie peut nous renseigner sur des phénomènes sociaux plus larges, comme la stigmatisation.

#### *Le récit de vie et la création artificielle de sens*

En 1986, Bourdieu signait un article intitulé « L'illusion biographique ». Désormais célèbre, cet écrit s'attaquait directement à l'histoire de vie, décrite comme « une de ces notions du sens commun entrée en contrebande dans l'univers savant » (Bourdieu, 1986: 69). Le célèbre sociologue y dénonçait essentiellement les présupposés d'une biographie qui trouverait en elle-même ses propres justifications. Ainsi, pour Bourdieu, le sujet de l'histoire de vie sélectionne certains moments qui sont significatifs et les relie en vue de leur donner cohérence, ce qui mène en fin de compte à une « création artificielle de sens » (Bourdieu, 1986: 69). Enfin, interpréter une histoire de vie à partir de ses propres repères et sans prendre en compte qu'elle s'inscrit dans des structures sociales relève, pour Bourdieu (1986: 71), de l'absurde :

Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un « sujet » dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations.

Quelques années plus tard, c'était au tour de Jean-Claude Passeron (1990: 4) de dénoncer « l'excès de sens et de cohérence inhérente à toute approche biographique ». À l'instar de Bourdieu (1986), il voyait une utopie dans les récits qui, se voulant exhaustifs, accumulent toutes sortes d'informations anecdotiques et impertinentes, « se berçant de la certitude que “rien n'est insignifiant” » (Passeron, 1990: 5).

Ces remarques, aussi excessives soient-elles, ne peuvent être ignorées. Elles se révèlent même tout à fait pertinentes, dans la mesure où elles rappellent l'importance de cadrer les événements d'un récit de vie dans un espace social structuré. Ce n'est qu'alors que « les écueils de la biographie anecdotisante, hagiographique ou subjectiviste » (Giraud, Raynaud et Saunier, 2014: 2) dénoncés par Bourdieu (1986) et Passeron (1990) peuvent être évités. Aussi, deux éléments centraux de cette recherche, soit la perspective interactionniste et le concept de stigmaté, nous portent à croire que notre approche du récit de vie n'est ni illusoire ni utopique.

En effet, si elle reconnaît à l'acteur social une capacité réflexive et une certaine agentivité, la perspective interactionniste adoptée dans cette recherche ne conçoit pas sa vie comme autonomisée et mue par une logique qui lui est propre. Elle se la représente plutôt comme « une trajectoire dans un espace social structuré » (Gingras, 2000: 125) et amène à considérer que les interactions quotidiennes en apparence anecdotiques « constituent néanmoins un certain type de structure, qui retient l'individu à une biographie unique, cela en dépit de la multiplicité de “moi” que la ségrégation des rôles et des publics lui permet d'assumer » (Goffman, 1975: 91). Enfin, nous croyons qu'en reconnaissant que la vie de notre protagoniste est enchevêtrée dans un réseau complexe de relations avec la société, comme les relations dont fait état le concept de stigmaté, nous sommes en mesure d'éviter les pièges signalés par Bourdieu (1986) et Passeron (1990).

Ajoutons à cela qu'en tant que chercheur, nous avons longuement réfléchi au sens que Thomas donnait à son récit et aux raisons qui l'ont motivé à se confier à nous. En d'autres

mots, nous ne nous sommes pas accommodés de ses paroles sans les interroger ni interroger celui qui les émettait. Nous avons suivi, à ce sujet, la proposition bien simple de Hannah Arendt (1988: 38) : « penser ce que nous faisons ».

### *La question de la représentativité*

Bertaux (2010) suggère que « Pour découvrir ce qu'il peut y avoir de général dans chaque cas particulier, il faut disposer non pas d'un seul cas, mais d'une série de cas construite de manière à rendre possible leur comparaison » (Bertaux, 2010: 26). Jean Peneff (1994: 29), autre importante figure du récit de vie dans la francophonie, abonde dans le même sens : « Le sujet de la méthode biographique est toujours un collectif ». Pour ces auteurs, la représentativité se conçoit donc en termes statistiques : il est nécessaire de collecter un nombre suffisant de récits pour produire une connaissance sociologique digne de ce nom. Ce nombre se fixe lorsqu'une saturation de données est atteinte, c'est-à-dire « quand l'ajout d'une histoire de vie n'augmente en rien les connaissances recueillies au préalable » (Hamel, 2013: 65).

Contrairement à Bertaux (2010) et à Peneff (1994), nous croyons que la représentativité des récits de vie est à concevoir en termes théoriques, dans la mesure où la théorie permet d'atteindre ce que suggère la représentativité, c'est-à-dire « une vue d'ensemble de ce qu'on cherche à expliquer » (Hamel, 2013: 65). La représentativité est ainsi fondée non pas sur le nombre de cas étudiés, mais sur « les qualités reconnues au cas qui, sur ce registre, fait office d'observatoire idéal » (Hamel, 2013: 65).

Bien entendu, passer du vécu de l'individu à un savoir sociologique, un passage d'ailleurs « caractéristique de toute démarche scientifique » (Houle, 2003: 327), est un processus complexe, comme le fait remarquer Poupart (1997: 173) :

D'un côté, les entretiens constituent une porte d'accès aux réalités sociales en misant sur la capacité d'entrer en relation avec les autres. De l'autre, ces réalités sociales ne se laissent pas facilement appréhender, étant transmises à travers le jeu et les enjeux des interactions sociales qu'implique nécessairement la relation d'entretien, ainsi qu'à travers le jeu complexe des multiples interprétations auxquelles le discours donne lieu.

Ce passage n'est cependant pas impossible : pour Houle (2003) comme pour Lahire (2010), la clé du succès de cette transition réside dans les règles de mise en forme que le chercheur

privilégiera pour faire « parler » le matériau. En effet, à travers un travail d'organisation et d'articulation minutieux et plus ou moins inédit, le chercheur doit chercher à exposer les conditions sociales de production de la personne (Lahire, 2010). Pour cela, il est tenu de faire transparaître rigueur et cohérence analytique en mettant en œuvre des concepts dont les qualités sont reconnues sur d'autres terrains et objets, et de rattacher le sujet du récit aux « contextes socialisateurs qui ont fait de lui ce qu'il est » (Lahire, 2010: 71).

Dans cette recherche, la démarche que nous défendons ne se contente pas de répertorier les propriétés sociales portées par Tom et de décrire sa vie comme une suite linéaire et inéluctable d'événements. Au contraire, elle tente de *problématiser* sa vie (Gingras, 2000: 128) en mobilisant le concept de stigmaté qui, en tant que marqueur identitaire pour son porteur, « établit un être au monde » (Plumauzille et Rossigneux-Méheust, 2014: 217) et permet ainsi de placer son récit dans un cadre social plus large. Le stigmaté est par ailleurs un concept dont les qualités sont reconnues sur d'autres terrains et objets (Hannem et Bruckert, 2012; Héas et Dargère, 2014; Kirouac, Namian et Dorvil, 2017; Persson et Hughes, 2017; Roschelle et Kaufman, 2004; Saxena, 2013; Stafford et Scott, 1986), et qui se marie bien à l'étude de récits de vie (Héas et Dargère, 2014).



## Bibliographie

Aleksievich, Svetlana (2013). *La fin de l'homme rouge, ou, Le temps du désenchantement*, Arles, Actes Sud, coll. Lettres russes, 542 p.

Anderson, Leon, David. A. Snow et D. Cress (1994). « Negotiating the public realm: stigma management and collective action among the homeless », dans Cahill Spencer (dir.), *Research in Community Sociology*, Elsevier Limited, p. 121-143.

Arendt, Hannah (1988). *Condition de l'homme moderne*, Paris, Presses pocket, coll. Agora, 406 p.

Becker, Howard Saul (1966). « Whose Side Are We On? », communication présentée au *Society for the Study of Social Problem*, August 1966, Miami Beach. Récupéré de <https://www.sfu.ca/~palys/Becker1967-WhoseSideAreWeOn.pdf>

Becker, Howard Saul (1968). *Outsiders studies in the sociology of deviance*, New York, Free press, coll. A Free Press paperback, 179 p.

Becker, Howard Saul (2004). « Quelques idées sur l'interaction », Université Pierre Mendès-France, Grenoble. Récupéré de <http://www.howardsbecker.com/articles/interactionfr.html>

Bernard, Marie-Claude, Jean Jacques Demba et Ibrahim Gbetnkoum (2016). « L'apport des récits de vie en tant que pratique scientifique : forme de savoir dans des espaces scolaires d'Afrique francophone subsaharienne », dans Florence Piron, Samuel Regulus et Marie Sophie Dibounje Madiba (dir.), *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux. Pour une science ouverte juste, au service du développement local durable*, Québec, Éditions science et bien commun, p. 227-247.

Bertaux, Daniel (1976a). *Histoires de vies ou récits de pratiques? : Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, Centre d'étude des mouvements sociaux, 224 p.

Bertaux, Daniel (1976b). « Pour sortir de l'ornière néo-positiviste », *Sociologie et sociétés*, vol. 8, no 2, p. 119-134.

Bertaux, Daniel (1977). *Destins personnels et structure de classe : pour une critique de l'anthropologie politique*, 1<sup>e</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France, coll. Politiques, 322 p.

Bertaux, Daniel (1980). « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 69, no Nouvelle série, p. 197-225.

Bertaux, Daniel (2010). *Le récit de vie*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 126 p.

Bertaux, Daniel (2016). *Le récit de vie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 127 p.

Bertucci, Marie-Madeleine (2012). « Le récit de vie, un processus réflexif à l'œuvre dans la production des savoirs », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 2, no 1, p. 85-102.

Blum, Nancy S. (1991). « The Management of Stigma by Alzheimer Family Caregivers », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 20, no 3, p. 263-284.

Bourdieu, Pierre (1980). « Le racisme de l'intelligence », dans *Questions de sociologie*, Minit, p. 264-268.

Bourdieu, Pierre (1986). « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, no 1, p. 69-72.

Bourdieu, Pierre (2003). « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 150, no 5, p. 43-58.

Bourdieu, Pierre (dir.) (1993). *La misère du monde*, Paris, éditions du Seuil, 1472 p.

Burrick, Delphine (2010). « Une épistémologie du récit de vie », *Recherches qualitatives*, vol. hors série, no 8, p. 7-36.

Castel, Robert (1995). « Les pièges de l'exclusion », *Lien social et Politiques*, no 34, p. 13-21.

Chapoulie, Jean-Michel (2001). *La Tradition sociologique de l'école de Chicago (1892-1961)*, Paris, Éditions du Seuil, 490 p.

Chaxel, Sophie, Cécile Fiorelli et Pascale Moity-Maïzi (2014). « Les récits de vie : outils pour la compréhension et catalyseurs pour l'action », *revue ¿ Interrogations ?*, no 17. Récupéré de <http://www.revue-interrogations.org/Les-recits-de-vie-outils-pour-la>

CHORN, Centre d'histoire orale et de récits numérisés (2016). « Guide d'entrevue général en français », *Université Concordia*. Récupéré de [http://storytelling.concordia.ca/sites/default/files/ARUC\\_Guide%20d%27entrevue%20g%C3%A9n%C3%A9ral%20en%20fran%C3%A7ais.pdf](http://storytelling.concordia.ca/sites/default/files/ARUC_Guide%20d%27entrevue%20g%C3%A9n%C3%A9ral%20en%20fran%C3%A7ais.pdf)

de Sardan, Jean-Pierre Olivier (1995). « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. », *revue Enquête*, no 1, p. 71-109. Récupéré de <http://enquete.revues.org/263>

Ghasarian, Christian (2002). « Sur les chemins de l'ethnographie réflexive », dans Christian Ghasarian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Collin, p. 5-33.

Gingras, Yves (2000). « Pour une biographie sociologique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, no 1, p. 123-131.

Giraud, Frédérique, Aurélien Raynaud et Emilie Saunier (2014). « Principes, enjeux et usages de la méthode biographique en sociologie », *revue ; Interrogations ?*, no 17. Récupéré de <http://www.revue-interrogations.org/Principes-enjeux-et-usages-de-la>

Glaser, Barney G. et Anselm L. Strauss (1967). *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*, Chicago, Aldine Publishing Co., coll. Observations, 271 p.

Goffman, Erving (1956). *The presentation of self in everyday life*, Edinburgh, University of Edinburgh, Social Sciences Research Centre, 161 p.

Goffman, Erving (1961). *Asylums : essays on the social situation of mental patients and other inmates*, 1<sup>e</sup> éd., Garden City, N.Y., Anchor Books, 386 p.

Goffman, Erving (1963). *Stigma: notes on the management of spoiled identity*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 147 p.

Goffman, Erving (1968). *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus* [traduit de l'anglais par Liliane Lainé et Claude Lainé], Paris, Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, 447 p.

Goffman, Erving (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps* [traduit de l'anglais par Alain Kihm], Paris, Les Éditions de minuit, coll. Le Sens commun, 175 p.

H.B., Kaplan (1999). « Toward an Understanding of Resilience », dans Glantz M.D. et Johnson J.L. (dir.), *Resilience and Development*, Boston, MA, Springer, coll. Longitudinal Research in the Social and Behavioral Sciences: An Interdisciplinary Series, p. 17-83.

Hamel, Jacques (2013). « Bref rappel de trois problèmes méthodologiques de l'histoire de vie en sociologie », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, vol. 17, no 1, p. 61-74.

Hannem, Stacey et Chris Bruckert (dir.) (2012). *Stigma Revisited : Implications of the Mark*, Ottawa, University of Ottawa Press, coll. Alternative Perspectives in Criminology, 215 p.

Héas, Stéphane et Christophe Dargère (dir.) (2014). *Les porteurs de stigmates. Entre expériences intimes, contraintes institutionnelles et expression collectives*, Paris, l'Harmattan, coll. Des hauts et débats, 304 p.

Houle, Gilles (2003). « L'histoire de vie ou le récit de pratique », dans Benoît Gauthier (dir.), *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 317-332.

Kaufmann, Jean-Claude (1996). *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 127 p.

Laborit, Henri (1976). *Éloge de la fuite* [livre numérique], Paris, Laffont, coll. La vie selon, 233 p.

Lahire, Bernard (2010). *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, Éditions la Découverte, coll. Laboratoire des sciences sociales, 632 p.

Lewis, Oscar (1961). *Les enfants de Sanchez: autobiographie d'une famille mexicaine*, UQAC, Les classiques des sciences sociales. Récupéré de [http://classiques.uqac.ca/classiques/Lewis\\_oscar/enfants\\_sanchez/Sanchez.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Lewis_oscar/enfants_sanchez/Sanchez.pdf)

Link, Bruce G. et Jo C. Phelan (2001). « Conceptualizing Stigma » [traduit de l'anglais par Pauline Jacquin], *Annual Review of Sociology*, vol. 27, p. 363 - 385.

Luthar, Suniya S et Dante Cicchetti (2000). « The construct of resilience: Implications for interventions and social policies », *Development and psychopathology*, vol. 12, no 4, p. 857-885.

Luthar, Suniya S, Dante Cicchetti et Bronwyn Becker (2000). « The Construct of Resilience: A Critical Evaluation and Guidelines for Future Work », *Child Development*, vol. 71, no 3, p. 543-562.

Macé, Christian (2011). « D'une perspective normative vers une perspective interactionniste pour aborder le concept de résilience », *Recherches Qualitatives*, vol. 30, no 1, p. 274-298.

Masten, Ann S. (2007). « Resilience in developing systems: progress and promise as the fourth wave rises », *Development and Psychopathology*, vol. 19, no 3, p. 921-930.

Masten, Ann S. et Jelena Obradovic (2006). « Competence and Resilience in Development », *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 1094, no 1, p. 13-27.

Messu, Michel (1997). « L'exclusion : une catégorisation sans objet », *Genèses*, vol. 27, no 1, p. 147-161.

Olsson, L., A. Jerneck, H. Thoren, J. Persson et D O'Byrne (2015). « Why resilience is unappealing to social science: Theoretical and empirical investigations of the scientific use of resilience », *Science Advances*, vol. 1, no 4. Récupéré de <http://doi.org/10.1126/sciadv.1400217>

Passeron, Jean-Claude (1990). « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. 31, no 1, p. 3-22.

Peneff, Jean (1994). « Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française », *Politix*, vol. 7, no 27, p. 25-31.

Persson, Asha et Shana D. Hughes (dir.) (2017). *Cross-Cultural Perspectives on Couples with Mixed HIV Status: Beyond Positive/Negative*, Springer International Publishing, coll. Social Aspects of HIV, XXV, 276 p.

Plumauzille, Clyde et Mathilde Rossigneux-Méheust (2014). « Le stigmaté ou “La différence comme catégorie utile d'analyse historique” », *Hypothèses*, vol. 17, no 1, p. 215-228.

Poupart, Jean (1997). « L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques », dans J.-P. Deslauriers J. Poupart, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. P. Pires (dir.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, Québec, Gaëtan Morin éditeur, p. 405.

Poupart, Jean (2011). « Tradition de Chicago et interactionnisme: des méthodes qualitatives à la sociologie de la déviance », *Recherches qualitatives*, vol. 30, no 1, p. 178-199.

Racine, Sonia (2007). « Un tour d'horizon de l'exclusion », *Service social*, vol. 53, no 1, p. 91-108.

Roschelle, Anne R et Peter Kaufman (2004). « Fitting In and Fighting Back: Stigma Management Strategies among Homeless Kids », *Symbolic Interaction*, vol. 27, no 1, p. 23-45.

Rostaing, Corrine (2015). « Stigmate », dans Serge Paugam (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », p. 100.

Roy, Shirley (1995). « L'itinérance : forme exemplaire d'exclusion sociale? », *Lien social et Politiques*, no 34, p. 73-80.

Saxena, Preeta (2013). « Trading and Managing Stigma », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 42, no 3, p. 347-377.

Snow, David A. (2001). « Extending and Broadening Blumer's Conceptualization of Symbolic Interactionism », *Symbolic Interaction*, vol. 24, no 3, p. 367-377.

Snow, David A. et Leon Anderson (1993). *Down on their luck: a study of homeless street people*, Berkeley, University of California Press, 391 p.

Stafford, Mark C. et Richard R. Scott (1986). « Stigma, Deviance, and Social Control », dans S.C. Ainsley, G. Becker et L.M. Coleman (dir.), *The Dilemma of Difference*, Boston, MA, Springer, p. 77-91.

Stein, Arlene (2009). « "As Far as They Knew I Came from France": Stigma, Passing, and Not Speaking about the Holocaust », vol. 32, no 1, p. 44-60.

Thomas, William Isaac et Florian Znaniecki (1918). *The Polish peasant in Europe and America; monograph of an immigrant group*, Chicago, Ill., The University of Chicago press.

Ungar, Michael (2004). « A Constructionist Discourse on Resilience », *Youth & Society*, vol. 35, no 3, p. 341-365.